



**HAL**  
open science

# Au-delà du navire : la violence du Bounty racontée par James Norman Hall et Charles Nordhoff

Maylee Tauru

► **To cite this version:**

Maylee Tauru. Au-delà du navire : la violence du Bounty racontée par James Norman Hall et Charles Nordhoff. Littératures. 2024. dumas-04762873

**HAL Id: dumas-04762873**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04762873v1>**

Submitted on 31 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Maylee Tauru

20170139

*Master Langues, Cultures et Sociétés en Océanie*

**Au-delà du navire : la violence du *Bounty* racontée  
par James Norman Hall et Charles Norhdoff**

dirigé par Mme Sylvie Largeaud-Ortega

Année universitaire 2023-2024



## **Remerciements**

Je tiens à remercier ma directrice de recherche dont l'aide, les conseils et la bienveillance m'ont été précieux tout au long de l'année. Je remercie également mes autres professeurs pour les cours prodigués dont le contenu a enrichi ma réflexion et mon enthousiasme et a attisé ma curiosité vers d'autres pistes que je n'avais encore jamais explorées.

Je remercie également mon entourage pour leurs encouragements et particulièrement ma grand-mère pour son soutien, les conversations enrichissantes que j'ai pu tenir avec elle, pour m'avoir relue et pour l'aide qu'elle m'a toujours apportée.

## **Table des matières**

Introduction .....	4
Violence non-anthropique des éléments naturels non humains .....	12
« L’océan est en nous » .....	13
L’élément marin, entre dangers et monotonie.....	18
Turbulences en mer .....	18
La traversée en mer comme preuve de résilience.....	24
Violence anthropique des éléments humains en mer .....	28
Le navire comme théâtre propice à la violence .....	29
William Bligh, un personnage historique tyrannique ?.....	39
Violence de la thalassocratie et du discours colonial anglophone .....	45
La transplantation de l’arbre à pain au service d’un empire colonial et capitaliste .....	45
Répandre le mythe de Tahiti par la littérature.....	55
Conclusion.....	74
Bibliographie.....	83

## Introduction

Le 23 décembre 1787, le HMS *Bounty* quitte l'Angleterre en Europe pour Tahiti, une île au milieu de l'océan Pacifique. Missionné par la British Royal Society et dirigé par le lieutenant William Bligh, son objectif consiste à récolter des arbres à pain à Tahiti pour les transplanter dans les colonies britanniques dans les Indes occidentales dans l'espoir de résoudre la famine qui sévit parmi la population d'esclaves travaillant dans les plantations de coton et de sucre dans les Caraïbes. De cette très célèbre expédition, le grand public retient notamment la mutinerie qui éclata à son bord le 28 avril 1789 et qui opposa son commandant de bord, William Bligh, et son second, Fletcher Christian, puis l'exploit de Bligh et ses loyalistes qui ont parcouru 3 500 miles nautiques<sup>1</sup> pour rejoindre Kupang au Timor, alors une colonie européenne, dans l'espoir d'être sauvés et enfin le destin tragique des mutins à Pitcairn ayant réussi à échapper aux repréailles de la Royal Navy jusqu'à la découverte de la petite colonie restante par le navire américain le *Topaz* en 1808.

Cet événement historique a fasciné et continue de susciter autant d'intérêt jusqu'à nos jours comme l'attestent de nombreuses œuvres littéraires et cinématographiques. Cependant, elles ne mettent en lumière en général que ces trois événements marquants, oubliant souvent le but même de la mission de *Bounty*, ses implications et ses répercussions.

La trilogie de James Norman Hall et Charles Nordhoff — *Mutiny on the Bounty* (1932), *Men Against the Sea* (1934) et *Pitcairn Island* (1934) —, est d'abord présentée dans *The Saturday Evening Post* sous forme de séries avant d'être publiée officiellement comme des romans par la maison d'édition Little, Brown and Company. Les deux auteurs, d'origine américaine, se sont rencontrés pendant la Première Guerre mondiale dans l'Escadrille Lafayette, une unité de l'armée de l'air française composée de volontaires américains. Plus tard, ils sont missionnés par l'armée américaine pour écrire sur leur expérience de guerre<sup>2</sup>. Petit à petit, chacun se met à écrire de son côté des romans, développant son propre style littéraire tout en continuant de publier ensemble des romans écrits à deux mains. Mais de toutes leurs œuvres, la plus populaire reste *Mutiny on the Bounty*.

*Mutiny on the Bounty* nous est narré par Roger Byam, un jeune homme du Pays-de-Galles qui, après le décès de son père connu dans le cercle très sélecte de la Royal Society, s'engage à bord du *Bounty* en tant que aspirant à la suite d'un repas partagé avec Bligh. Doué

---

<sup>1</sup> Environ 6 500 km.

<sup>2</sup> Hall, James Norman. *My Island Home: An Autobiography*. Mutual Publishing Company, 1952.

pour les langues, il est chargé d'apprendre le tahitien et d'élaborer un lexique qui permettra de faciliter les prochaines escales britanniques à Tahiti. Alors que le *Bounty* navigue à travers les océans avec difficultés, Byam raconte ses aventures, les moments partagés avec ses camarades et ses découvertes qui sont notamment agrémentés du comportement exécrable de Bligh qui se montre être un commandant de bord colérique et tyrannique. Le premier séjour de Byam à Tahiti le familiarise suffisamment à la langue tahitienne pour dresser un lexique convenable aux yeux de Bligh. Lorsque le *Bounty* repart et que la mutinerie éclate, Byam n'a d'autre choix que de rester à bord avec les mutins — *quiproquo* qui lui vaudra beaucoup de tort bien qu'il soit innocent. Laissé à Tahiti par les mutins, partis en quête d'un lieu plus sûr pour échapper à la Royal Navy, il fonde une famille avec une jeune Tahitienne, Tehani, et continue d'avancer sur son lexique avant d'être retrouvé puis fait prisonnier avec d'autres de ses camarades du *Bounty* par le HMS *Pandora* commandé par le capitaine Edward Edwards, un homme aussi brutal que Bligh, pour retrouver les mutins. Le navire ne passe pas la Grande Barrière de corail et coule. De là s'ensuit un périple en mer pour tenter de rejoindre une colonie européenne, comme Bligh l'avait fait quelques années plus tôt avec ses loyalistes après avoir été largués en mer sur la chaloupe du *Bounty*. Une fois secourus et ramenés en Angleterre, les prisonniers du *Bounty* sont jugés : trois sont jugés coupables et pendus, les autres innocentés. Quant à Byam, il est d'abord jugé coupable avant d'être finalement gracié par le roi. Ses connaissances l'ont poussé à continuer sa carrière dans la marine pour laver son nom de l'opprobre qui l'incombe. Plus tard, il finit par retourner à Tahiti alors que l'île est sujette aux conflits entre différents clans, rendus plus meurtriers par l'introduction d'armes à feu au fur et à mesure que les relations entre Européens et Tahitiens se sont intensifiées, et aux maladies introduites suite aux visites européennes plus fréquentes et prolongées contre lesquelles les Tahitiens n'étaient pas immunisés. Le roman se clôt sur Byam, seul et face à une île dont la douce image qu'il avait gardée d'elle et de ses habitants s'estompe devant l'effroyable réalité qui se présente devant lui.

Le second tome, *Men Against the Sea*, retrace le voyage de Bligh et ses loyalistes juste après la mutinerie alors qu'ils sont largués en mer sur la chaloupe du *Bounty* avec peu de vivres, aucune arme à feu pour se défendre des possibles attaques de la part d'autochtones dans les îles du Pacifique et peu d'instruments de navigation. Le narrateur, Thomas Ledward, est le chirurgien remplaçant Old Bacchus, décédé à Tahiti. Sa fonction à bord est peut-être ce qui l'amène à avoir un regard plus compatissant envers ses compagnons avec qui il partage leur souffrance, leur peine, leur désespoir et leur détresse. Le portrait qu'il peint de leur condition est très évocateur du miracle que relève leur traversée puisque celle-ci, contre toute attente, ne connaît

qu'une seule perte humaine. L'équipage sévèrement affaibli après des semaines en mer à naviguer sous la pluie, le vent, le soleil brûlant ou dans le froid, se nourrissant du peu qu'ils trouvaient en mer et sur terre, arrive tant bien que mal à Kupang au Timor où ils sont recueillis par le gouverneur. Bligh, ce commandant de bord qui s'était montré tyrannique dans le premier tome est, au contraire, ici, dépeint comme un véritable héros sans qui la survie de l'équipage de la chaloupe aurait été impossible. L'exploit d'une telle traversée lui est attribué sans aucun doute par Ledward et le reste de l'équipage.

L'étude de la trilogie de Nordhoff et Hall n'a été réalisée que partiellement par Sylvie Largeaud-Ortega dans un chapitre de *The Bounty from the Beach* publié en 2018<sup>3</sup> intitulé « Nordhoff and Hall's *Mutiny on the Bounty*: A Piece of Colonial Historical Fiction » qui se concentre sur le premier des trois tomes *Mutiny on the Bounty*. Dans ce chapitre, Largeaud-Ortega explore les tensions entre réalité et fiction dans l'œuvre de Nordhoff et Hall pour s'interroger sur le regard subjectif des deux auteurs — un regard principalement colonial. Une partie de ses analyses sera reprise, notamment celles concernant le choix d'un personnage-narrateur, Roger Byam, inventé de toutes pièces et sur la structure en mise en abyme du récit.

Cet ouvrage collectif est également intéressant car il regroupe des chapitres, chacun écrit par des auteurs et autrices différents, sur des thématiques différentes au sujet du *Bounty*. Dans l'introduction, Largeaud-Ortega rappelle les enjeux géopolitiques actuels concernant la zone maintenant appelée Indopacifique, vers laquelle les regards convergent de plus en plus ces dernières décennies. C'est dans ce contexte que les auteurs de l'ouvrage ont rédigé leur chapitre, chacun adoptant des thématiques différentes rappelant l'expédition du *Bounty* de 1788 mais avec l'objectif commun de ramener cet événement au cœur de l'Océanie, où elle a eu lieu. S'inspirant des travaux de Greg Dening<sup>4</sup> et les liant à ceux de Gayatri Chakravorty Spivak<sup>5</sup>, la plage est un lieu stratégique, une zone de contact où deux cultures se font face et se découvrent pour la toute première fois. C'est un lieu liminal qui transforme autochtones et nouveaux arrivants ainsi que les lieux auxquels ils sont rattachés. L'ouvrage a pour objectif de faire entendre

---

<sup>3</sup> Largeaud-Ortega, Sylvie. *The Bounty from the Beach*. ANU Press, 2018. [press.anu.edu.au, https://doi.org/10.22459/BB.10.2018](https://doi.org/10.22459/BB.10.2018).

<sup>4</sup> Dening, Greg. *Beach Crossings: Voyaging across Times, Cultures, and Self*, Melbourne, Melbourne University Publishing, 2004.

<sup>5</sup> Spivak, Gayatri Chakravorty. « Can the Subaltern Speak? » *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, édité par Patrick William et Laura Chrisman, Harvester Wheatsheaf, 1993.

ceux qui ont été réduits au silence par un rapport de dominance culturelle. Très longtemps considérées comme « petites », ces voix méritent d'être portées et entendues. Cet ouvrage collectif a donc deux objectifs, qui ne sont pas des moindres : recentrer les événements du *Bounty* dans l'Océanie et montrer que les Océaniens ont été et sont toujours des agents actifs de leur propre histoire.

Outre l'analyse littéraire de *Mutiny on the Bounty* proposée par Largeaud-Ortega, l'expédition du *Bounty* a évidemment fait verser de l'encre, à commencer par le premier concerné : le lieutenant William Bligh. Son journal de bord et son compte-rendu du voyage et de la mutinerie<sup>6</sup> constituent des documents officiels à valeur légale et évidemment utilisés lors du jugement des mutins retrouvés à Tahiti par le *Pandora*. Bligh a publié deux versions de l'expédition du *Bounty* : le bref *Narrative of the Mutiny, on board his Britannic Majesty's ship Bounty: and the subsequent voyage of part of the crew, in the ship's boat, from Tofoa, one of the Friendly Islands, to Timor, a Dutch Settlement in the East-Indies* (publié en 1790) et le très détaillé *A Voyage to the South Sea, undertaken by command of His Majesty, for the purpose of conveying the bread-fruit tree to the West Indies, in his Majesty's ship Bounty: commanded by Lieutenant William Bligh. Including an account of the mutiny on board the said ship, and the subsequent voyage of part of the crew, in the ship's boat, from Tofoa, one of the Friendly Islands, to Timor, a Dutch Settlement in the East-Indies* (publié en 1792 alors que Bligh effectue sa deuxième expédition, à bord du *Providence*, et édité par ses amis James Burney et Joseph Banks). Leur publication, avec ses correspondances privées, représente une source primaire essentielle à l'étude des faits historiques se rapportant à l'expédition du *Bounty*, sa mutinerie et la traversée de la chaloupe à travers une partie du Pacifique. Elle offre également le point de vue de Bligh, ce qui permet de le confronter avec d'autres, notamment ceux de certains hommes de son équipage. Il semblerait que Bligh ait été paranoïaque concernant l'existence et la publication d'autres récits de voyage, empêchant parfois ses officiers, comme John Fryer, d'écrire. En limitant le plus possible les interactions que l'équipage devait avoir avec les Tahitiens, Bligh empêche d'autres récits contradictoires d'être écrits.

L'autre journal publié qui a sûrement autant de succès que celui de Bligh, si ce n'est plus, est celui de James Morrison, second maître à bord du *Bounty*. Morrison s'est engagé en tant que maître-canonnière à bord du *Bounty* mais le poste étant déjà occupé, il est nommé second-maître. N'ayant pas pu rejoindre l'équipage de Bligh à bord de la chaloupe, il a été contraint de rester à bord du navire avec les mutins et d'autres hommes dans la même situation

---

<sup>6</sup> Bligh, William, et Edward Christian. *The Bounty Mutiny*. Édité par R. D. Madison, Penguin Books, 2001.



que lui — retenus contre leur gré. Durant les deux séjours que Morrison a effectués à Tahiti, il prend de copieuses notes qui ont constitué des sources de grande valeur pour les prochaines expéditions menées par la Royal Navy. Dans la publication anglaise<sup>7</sup>, Vanessa Smith et Nicholas Thomas s'allient pour rédiger dans l'avant-propos des remarques tout autant pertinentes, la première étant que le manuscrit est en réalité une réécriture ou plutôt une rétrospection du journal tenu par Morrison et écrit par lui-même et parfois modifié au fil du temps par son camarade de bord Peter Heywood ou l'historienne Lady Diana Belcher. D'abord lu par des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle comme Sir John Barrow et Lady Diana Belcher, il a été rendu accessible à un plus large public en 1935 grâce à Owen Rutter qui a découvert le manuscrit entre les mains d'un certain A.G.K. l'Estrange, un ami de Lady Belcher. Son journal se compose de deux parties : la première retraçant sa vie depuis son embarquement à bord de la *Bounty* le 9 septembre 1787 jusqu'à son arrivée en Angleterre le 19 juin 1792 et la deuxième présentant une description de l'île de Tahiti ainsi que des observations et commentaires sur les habitudes et la vie de ses habitants. Dans la publication française<sup>8</sup>, son traducteur Bertrand Jaunez le remarque dans son avant-propos : « [o]n ne peut manquer d'être frappé — à la lecture du Journal de Morrison — par deux caractéristiques ; la première est cet extraordinaire don d'observation chez un homme que rien n'avait préparé à cela ; la seconde est cette indulgence qu'il manifeste vis-à-vis des Tahitiens lorsque la description de leurs mœurs l'amène à nous décrire ce qui à nos yeux, pourrait passer pour des défauts. » Le manuscrit de Morrison est assez exceptionnel dans le sens où il n'a pas bénéficié d'aide éditoriale : il était littéré, son écriture est simple, n'est ni superflue ni chargée d'allusions classiques ou littéraires. Morrison a évidemment lu quelques récits officiels publiés par John Hawkesworth ou ceux de James Cook mais ne semble pas s'en être inspiré au moment de l'écriture, il a au contraire écrit à partir de ses observations et de son expérience sans tenir compte de ce qui a déjà été écrit sur le Pacifique, chose à laquelle peu d'explorateurs ont été sensibles. Toutefois, il est à remarquer que le récit a ses limites : les descriptions de la religion et de l'organisation sociale de Tahiti sont calquées sur un modèle européen qui ne rend pas compte d'autres subtilités.

---

<sup>7</sup> Smith, Vanessa, et Nicholas Thomas, éditeurs. *Mutiny and Aftermath: James Morrison's Account of the Mutiny on the Bounty and the Island of Tahiti*. University of Hawai'i Press, 2013.

<sup>8</sup> Morrison, James. *Journal de James Morrison, second maître à bord de la « Bounty »*. Traduit par Bertrand Jaunez, Société des Océanistes, 1935.

*The Bounty: The True Story of the Mutiny on the Bounty* publié en 2003 de Caroline Alexander<sup>9</sup> relate un peu plus en détail ce qui précède et suit la mutinerie. En étudiant minutieusement les journaux de bord, les témoignages et les correspondances qui ont été mis à sa disposition, Alexander reconstitue l'histoire avec des portraits des principaux protagonistes qui sont plus précis et moins partisans que ce qui s'était déjà fait et dans un contexte historique et politique plus détaillé.

Greg Dening s'est également beaucoup penché sur la mutinerie du *Bounty* et sur la théâtralité des institutions navales et le pouvoir mythologisant de l'histoire dans *Mr. Bligh's Bad Language. Passion, Power and Theatre on the Bounty*<sup>10</sup> traduit en français récemment sous le titre *Le Bounty. Passions, pouvoir, théâtre : histoire d'une mutinerie*<sup>11</sup> (l'édition traduite est celle que j'utiliserai plus bas). En complément des travaux d'Alexander, ceux de Dening offrent une approche différente qui vise à comprendre et interpréter comment des faits historiques ont pu être manipulés pour tisser un récit qui ne sera perçu que sous un angle précis.

Ce mémoire s'intéresse de près à ces deux romans et aux différentes formes de violence qui y sont présentes. Ces violences relèvent d'un choix fait par les deux auteurs, Nordhoff et Hall, qui ont privilégié certaines formes de violence au détriment d'autres, créant ainsi une dynamique à travers laquelle elles peuvent interagir entre elles. Ces interactions influencent notre mémoire collective sur l'événement historique que constitue l'expédition du *Bounty* : il s'opère comme une sélection mémorielle qui donne naissance à un héritage littéraire puis cinématographique comme l'attestent l'œuvre de Nordhoff et Hall mais aussi les films, romans et BD qui s'en sont inspirés<sup>12</sup>. Cependant, il serait naïf de penser que l'influence de la trilogie de Nordhoff et Hall s'arrête aux arts qu'ils soient littéraires, cinématographiques ou même plastiques : en fictionnalisant des faits réels et historiques, la lecture et la popularisation de *The Bounty Trilogy*

---

<sup>9</sup> Alexander, Caroline. *The Bounty: The True Story of the Mutiny on the Bounty*. Harper Perennial, 2003.

<sup>10</sup> Dening, Greg. *Mr Bligh's Bad Language: Passion, Power and Theatre on the Bounty*. New edition, Cambridge University Press, 2010.

<sup>11</sup> Dening, Greg. *Le Bounty. Passions, pouvoir, théâtre : histoire d'une mutinerie*. Traduit par Brice Matthieussent, Anacharsis, 2023.

<sup>12</sup> On pensera notamment, sans compter la trilogie de Nordhoff et Hall, aux romans de Jules Verne (« Les Révoltés de la Bounty » dans *Musée des familles. Lecture du soir*, 1879) et Robert Merle (*L'Île*, 1962), aux films de Charles Chauvel, Frank Lloyd et Lewis Milestone (*Mutiny on the Bounty*, directement inspiré du premier tome) et puis récemment, à la série de BD *Pitcairn, L'Île des révoltés du Bounty* de Mark Eacersall, Sébastien Laurier et Gyula Németh paru en 2022.

entraînent des répercussions concrètes sur la manière dont sont représentées les personnes qui ont inspiré l'œuvre, leur culture, leur histoire et leur environnement. Ce sont des représentations qui traversent les siècles qui sont reprises même en dehors de la sphère artistique comme dans le commerce<sup>13</sup> ou le tourisme<sup>14</sup>. Ces représentations s'éloignent souvent beaucoup de la réalité et des faits historiques et complimentent une certaine vision de ce qu'est le pouvoir, la révolte ou encore les violences justifiées et alimentent des fantasmes véhiculés déjà depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles constituent ensemble un schéma où certaines formes de violences sont ignorées pour en privilégier d'autres et qui ne se cantonne pas uniquement à la littérature ou au cinéma mais qui se transpose aussi dans le monde réel.

Ce mémoire se dresse donc en trois parties. La première prendra comme sujet l'environnement marin. Il est important de noter que la toile de fond de l'expédition, avant d'être Tahiti, est d'abord celle du paysage marin. Cet environnement si différent de la terre ne peut être considéré comme un milieu vide de signification historique et culturelle. Dès le début du roman, une distinction toute particulière est faite entre les gens de la mer et ceux qui restent sur terre parce que les deux milieux représentent des mondes opposés dans l'imaginaire collectif européen. Alors que la terre représente la stabilité et la sûreté, la mer est perçue comme un univers mystérieux, impénétrable et encore bien inexploré. Une île est donc par définition un bout de terre isolé, par opposition aux masses continentales : son insularité — sa condition même d'île — la sépare du reste mais offre au moins pour les navigateurs européens un point où s'ancrer et se protéger des périls de la mer. Cette partie confrontera donc, dans un premier temps, deux points de vue : celui océanien, qui n'est presque pas présenté dans les deux tomes, et celui occidental. Encore une fois, Byam, de par son inexpérience, a un ressenti tout particulier auquel le lecteur se rattache car pour les deux, l'expérience est nouvelle. L'environnement marin est alors apprécié uniquement à travers le regard de Byam et son expérience qui agissent comme des filtres. Dans un second temps, nous verrons en quoi l'élément marin constitue un environnement qui est perçu comme le lieu de tous les dangers pour les protagonistes britanniques, en nous concentrant sur des passages clés des deux romans : la tentative du *Bounty* de

---

<sup>13</sup> On peut citer la courte analyse de Miriam Kahn dans *Tahiti Beyond the Postcard : Power, Place, and Everyday Life* (2011), par exemple, sur la barre chocolatée Bounty et sur ce qu'elle évoque.

<sup>14</sup> Ici aussi, on peut citer les analyses de Miriam Kahn et les nombreuses campagnes publicitaires faisant la promotion de la Polynésie française, encore parfois appelée Tahiti et ses îles, qui reprennent les mêmes codes : plages de sable blanc parsemées de cocotiers, soleil et *vahine* en *pāreu* accueillant les visiteurs avec un grand sourire ; des images qui évoquent détente et volupté et qui rendent compte d'un fantasme parfois loin de la réalité.

contourner le Détroit de Magellan au sud du continent américain, la tempête qui engloutit le *Pandora* et évidemment la traversée de Bligh et ses loyalistes dans la chaloupe du *Bounty*.

La deuxième partie s'intéressera à une autre toile de fond : le navire. Renfermé sur lui-même à son bord, l'équipage d'un navire agit comme une société bâtie sur une hiérarchie stricte qui positionne le commandant de bord au-dessus de tous. Il représente l'autorité suprême et celle du souverain qui exerce son pouvoir sur le reste de l'équipage. Son autorité et son pouvoir sont complimentés par les Articles de Guerre qui lui prodiguent le droit de punir un homme selon un protocole bien défini et par une organisation de la vie à bord qui lui permet de maintenir un contrôle constant. Il sera étudié dans cette partie des passages marquants avec l'utilisation du chat-à-neuf-queues, instrument de punition de prédilection utilisé dans le premier tome.

Si Bligh est décrit comme un commandant de bord tyrannique dans le premier tome, ceci relève d'un parti pris de la part des deux auteurs. Ce choix constitue aussi une forme de violence envers le personnage historique de Bligh qui est réputé, *a contrario* de ses prédécesseurs et de ses contemporains, pour être beaucoup moins violent physiquement, jugeant l'utilisation de méthodes de punitions comme le chat-à-neuf-queues barbare. Il semblerait que cette manipulation du personnage historique de Bligh et de son implication, ou non, dans l'exécution de la mutinerie, avec en cause un mauvais traitement de son équipage et un caractère tyrannique, soit une violence commise par les auteurs pour justifier leur intrigue.

La troisième partie, quant à elle, traite des formes de violence les plus implicites — qui sous-entendent le discours colonial des deux auteurs. Nous nous recentrerons dans un premier temps sur la mission même du *Bounty*, à savoir la transplantation de l'arbre à pain depuis Tahiti jusqu'aux colonies britanniques en Amérique centrale — un projet qui s'inscrit dans une entreprise esclavagiste coloniale et capitaliste puisque le maintien en vie de la population esclave basée dans les colonies assure la pérennité de l'empire britannique grâce à la production et la commercialisation du sucre. Le choix de l'arbre à pain pour une expédition et une entreprise d'une telle envergure n'est pas anodin mais n'est pas tant explicité dans l'œuvre de Nordhoff et Hall. Il est également ignoré l'importance culturelle, sociale et économique que représente l'arbre et son fruit pour les populations locales ainsi que les conséquences écologiques et socio-politiques qu'a entraîné le prélèvement massif et répété d'une aussi grande quantité d'arbres.

Enfin, nous aborderons les différents procédés, notamment narratifs et descriptifs, dans le premier tome qui participe à répandre le « mythe de Tahiti » par la littérature, mythe né des

écrits de Bougainville lors de sa courte escale à Tahiti. Ici, il sera question de comprendre comment Nordhoff et Hall ont choisi de reprendre les principales caractéristiques du mythe de Tahiti et les effets produits par certains de leurs choix d'écriture

Dans le cadre de ce mémoire, j'ai fait le choix de n'utiliser que les deux premiers tomes de la trilogie. Bien que le troisième tome, qui raconte les premières années de l'installation des mutins accompagnés de quelques-uns de leurs amis et partenaires tahitiens sur Pitcairn, avant qu'ils s'entretuent presque tous à l'exception d'un mutin, des femmes et des enfants, soit particulièrement violent, l'étude des trois tomes aurait constitué un travail de trop longue haleine pour le présent mémoire.

## **Violence non-anthropique des éléments naturels non humains**

*Mutiny on the Bounty* et *Men Against the Sea*<sup>15</sup> sont la réécriture et la mise en scène de faits historiques fictionnalisés, à savoir l'expédition et la célèbre mutinerie du *Bounty*, le séjour prolongé des révoltés à Tahiti et la traversée de sa chaloupe avec à son bord Bligh et ses loyalistes. Cette réécriture se base sur des documents auxquels les auteurs, Nordhoff et Hall, ont eu accès ; certains d'entre eux, comme les journaux de bord de Bligh ou les rapports officiels qu'il a rédigés suite à la mutinerie, ont une valeur légale et contiennent en réalité l'essentiel d'une trame narrative pour un récit de voyage en mer avec un début (l'appareillage), une fin (l'amarage) et entre les deux un lot de péripéties entre terre et mer. Les deux premiers tomes de la trilogie du *Bounty* appartiennent donc au genre littéraire du roman d'aventure maritime, c'est-à-dire une forme romanesque du récit de voyage dans laquelle le voyage est éloigné à la fois dans le temps — car il se déroule au XVIII<sup>e</sup> siècle — mais aussi dans l'espace — puisque l'action se produit principalement en mer<sup>16</sup>.

Dans cette première partie, je propose d'étudier les deux premiers tomes de la trilogie comme tels, des romans maritimes, à travers l'analyse de la toile de fond principale : l'environnement marin. Cette analyse se fera sous deux points de vue, le premier caribéen et océanien, et le second occidental. Il sera question de comprendre comment l'environnement marin est représenté d'abord par les populations océaniennes, plus accoutumées à l'environnement marin,

---

<sup>15</sup> J'utiliserai l'édition de la trilogie complète, et non les tomes publiés individuellement, en rajoutant le titre de l'œuvre concernée pour chaque passage : Nordhoff, Charles, et James Norman Hall. *The Bounty Trilogy*. Little, Brown and Company, 1936.

<sup>16</sup> Gannier, Odile. *Le Roman maritime. Émergence d'un genre en Occident*. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2011, p. 11.

puis par les personnages britanniques de la trilogie. La confrontation de ces deux points de vue nous permettra de rendre compte des discordances et des formes de violences que révèle l'omission d'un des deux points de vue. Nordhoff et Hall usent du *topos* littéraire de la tempête pour dépeindre la mer comme un élément nécessairement violent et bien qu'elle le soit, d'autres de ses victimes sont pourtant absentes du récit mais au cœur de l'entreprise du *Bounty*. Par ailleurs, la perspective mise en avant par les auteurs masque la possibilité d'une autre manière de considérer l'océan, cette fois, à travers le regard des Océaniens eux-mêmes.

**« L'océan est en nous »<sup>17</sup>**

Comme le rappelle Odile Gannier dans *Le Roman maritime. Émergence d'un genre en Occident* (2011)<sup>18</sup>, le motif de la tempête, dans le roman maritime, est « un passage obligé » (Gannier 17) — qui dit longue traversée en mer, dit tempête. Elle correspond parfois au point culminant, comme c'est en quelque sorte le cas dans le premier tome avec le naufrage du *Pandora*, ou bien à un déferlement de péripéties ou un cycle infernal, comme c'est le cas dans le deuxième tome où vent, mer, chaleur et froid s'acharnent sur l'équipage de la chaloupe du *Bounty*. En recentrant l'expédition du *Bounty* sur le navire lui-même et le destin de son équipage, Nordhoff et Hall font le choix de ne pas s'attarder sur le fond de la mission du navire et la cause pour laquelle lui et son équipage sont mobilisés. Ainsi, dans les récits de tempête que comporte la trilogie, on en viendrait à oublier d'autres victimes, réelles cette fois, peu citées dans l'ouvrage mais pourtant au centre de l'entreprise du *Bounty* : les hommes, femmes et enfants réduits à l'esclavage par les empires coloniaux européens dans les Indes occidentales et transportés pour la plupart depuis le continent africain. Si toutefois ils sont quasiment absents du récit, on ne peut oublier que pour beaucoup d'entre eux, l'océan fut leur dernière demeure : « Dans l'œil du cyclone, si l'on prête l'oreille, l'on peut entendre les hurlements des laissés-pour-compte de l'hécatombe »<sup>19</sup>.

Les analyses proposées qui suivront dans la deuxième sous-partie s'attarderont sur les aspects symboliques ou psychologiques de l'élément marin dans la diégèse des deux premiers

---

<sup>17</sup> Hau'ofa, Epeli. "The Ocean in Us", *We Are the Ocean: Selected Works*. University of Hawai'i Press, 2008, p. 41-59.

<sup>18</sup> Gannier, Odile. *Le Roman maritime. Émergence d'un genre en Occident*. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2011.

<sup>19</sup> Ferdinand, Malcolm. *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Anthropocène Seuil, Seuil, 2019, p. 43.

tomes mais il serait réducteur de considérer l'océan sous ces deux approches seulement. Rappelons tout de même que l'océan est avant tout un milieu tangible qui n'est pas atemporel ni anhistorique<sup>20</sup>. La traite négrière reliant l'Europe, l'Afrique et l'Amérique passait effectivement par un océan, l'océan Atlantique, et a aussi fait son lot de victimes qui ont péri lors de tempêtes, cyclones et typhons ; puisqu'environ 1,8 millions de personnes déshumanisées, achetées et violentées, ont trouvé la mort durant la longue traversée en mer entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde. Jetés par-dessus bord ou bien enchaînés et piégés, ils ont fini noyés en masse pour beaucoup d'entre eux avant même d'avoir touché le sol américain. L'océan renferme l'histoire, l'existence et les corps de ces laissés-pour-compte, pour la plupart sans identité. Il ne faut donc pas oublier que la mer est le lieu de grandes rencontres et d'échanges culturels tout comme elle est le témoin silencieux de tragédies humaines qui marquent profondément les communautés touchées.

Si aujourd'hui, l'océan assure la subsistance alimentaire et économique de nombreux territoires insulaires et de grandes puissances mondiales par l'exploitation des ressources qu'il contient, qu'il s'agisse de ressources biologiques et alimentaires, minérales ou énergétiques, la mer porte en elle les récits de vie de ces personnes oubliées, tout comme elle continue de renseigner l'humanité sur une partie de son histoire. Une vision purement utilitariste des océans, qui consisterait à les envisager comme de simples chemins de passage à emprunter à des fins commerciales, viendrait occulter leur historicité. Du côté des Caraïbes, des auteurs et poètes comme Derek Walcott<sup>21</sup> invitent à repenser le milieu marin comme un lieu de mémoire complexe qui réunit les histoires entremêlées de nombreuses communautés.

Une vision en archipel, comme préconisée par Édouard Glissant dans son *Traité du Tout-Monde*<sup>22</sup>, permet de voir les océans comme plus que de simples lieux de passages puisqu'ils permettent d'unir des communautés parfois même bien éloignées alors que pour d'autres, ils apparaissent comme des obstacles à surmonter pour regagner le plus rapidement possible la terre ferme. L'océan assure à la fois le lien entre des espaces terrestres sans que leur identité distincte soit mise en danger pour autant. La vision archipelagique fait abstraction de la nature même de l'île, à savoir son insularité, et la considère inscrite dans un réseau maritime avec d'autres îles. Ainsi, l'océan apparaît comme une continuité du milieu terrestre.

---

<sup>20</sup> Klein, Bernhard, et Gesa Mackenthun, éditeurs. *Sea Changes: Historicizing the Ocean*. Routledge, 2004, p.1.

<sup>21</sup> Walcott, Derek. « The Sea Is History ». *Selected Poems*, 2007.

<sup>22</sup> Glissant, Édouard. *Poétique, IV : Traité du Tout-Monde*. Gallimard, 1997.

Dans l'imaginaire collectif occidental, terre et mer sont des lieux, voire des mondes, drastiquement opposés. Dans la tradition littéraire occidentale depuis l'Antiquité au moins, la mer constitue en général un élément qui n'est pas familier à l'humain<sup>23</sup>. C'est une sorte de non-lieu, un domaine spatial auquel il n'appartient pas et n'a pas de place — un « territoire du vide »<sup>24</sup> ou un *aqua nullius* dans le meilleur des cas, le lieu d'une mort certaine dans le pire. De par sa nature indomptable et imprévisible, l'océan est un espace redouté de par ses tempêtes, comme le montre l'expédition du *Nan-Shan* de MacWhirr dans *Typhoon* de Joseph Conrad<sup>25</sup>, mais qui fascine en même temps qu'il fait peur car elle reste hors du contrôle de l'humain. C'est un lieu de tous les dangers auxquels des aventuriers, comme Ulysse dans *L'Odyssée* d'Homère<sup>26</sup>, doivent faire face avec courage, prouesse et détermination. C'est un environnement qui offre aux navigateurs des îles singulières, cachant parfois des surprises, comme *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, ou bien des cannibales prétendus ou avérés, comme dans *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe<sup>27</sup> ou encore *Typee* de Herman Melville<sup>28</sup>. Les mystères que renferme la mer sont aussi au cœur de superstitions ; elle abrite peut-être des monstres marins comme le léviathan des Psaumes ou du livre de Job ou la baleine qui engloutit Jonas dans la Bible ou bien Moby Dick, le cachalot blanc éponyme du roman de Melville<sup>29</sup> et qui a mutilé le capitaine Achad qui se lance alors follement à sa poursuite.

*Mutiny on the Bounty* et *Men Against the Sea* offrent quelques-unes de ces manières de considérer la mer ; dans tous les cas, elles sont calquées sur une perspective occidentale sans rendre compte qu'il puisse exister une autre vision de l'environnement marin qui pourrait froisser celle de l'imaginaire occidental.

Une expédition de l'ampleur de celle du *Bounty* nécessite des connaissances approfondies du milieu marin, du trajet et de ce qu'il comporte ainsi que la destination à atteindre. Bligh ayant navigué à bord du *Resolution* lors du dernier voyage de Cook, il connaît alors bien le Pacifique ainsi que certaines de ses îles. Par ailleurs, ses talents de cartographe sont révélés dans le chapitre XI du deuxième tome (*MAS* 405). Or, les connaissances que Bligh possède se fondent principalement sur une panoplie d'ouvrages, de cartes et d'instruments de navigation

---

<sup>23</sup> J'utiliserai le terme « humain » pour désigner l'espèce humaine, au lieu d'« Homme ». Lorsque le nom « hommes » sera utilisé, il désignera les personnages masculins de la trilogie.

<sup>24</sup> Corbin, Alain. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*. Éditions Flammarion, 1988.

<sup>25</sup> Conrad, Joseph. *Typhoon and Other Stories*. Penguin Classics, 1903.

<sup>26</sup> Homère. *L'Odyssée*. Traduit par Victor Bérard, Gallimard, 1571.

<sup>27</sup> Defoe, Daniel. *Robinson Crusoe*. 1718.

<sup>28</sup> Melville, Herman. *Typee: A Peep at Polynesian Life*. Reprint edition, Penguin Classics, 1846.

<sup>29</sup> Melville, Herman. *Moby Dick*. Édité par Tony Tanner, Oxford University Press, 1851.



avant d'avoir été mis en pratique. Les océans navigués par le *Bounty* sont constamment médiatisés par le bâtiment que constitue le navire en mer et les divers instruments de navigation utilisés par l'équipage : ensemble, ils forment une ingénierie qui permet à l'équipage d'assurer une certaine maîtrise de l'océan. Les cours de navigation, d'astronomie nautique et de trigonométrie que Bligh donne à Byam (*MOB* 16), les cartes que Bligh dessine lors de la traversée de la chaloupe ainsi que les instruments qu'il utilise comme le sextant et la boussole (*MAS* page) participent à un désir de maîtriser, à défaut de contrôler, cet élément incertain dans cet environnement lointain et hostile encore largement inexploré à travers une technicité reposant sur des outils tangibles. Bien que le *Bounty*, le *Pandora* ou encore la chaloupe de Bligh soient au milieu de l'élément marin, ce dernier est toujours distancié par les moyens mis en œuvre par les équipages pour naviguer : « [ce] primat porté à l'interprétation technologique de la mer plutôt qu'à l'interprétation *de la mer elle-même* confère à l'océan sensible et phénoménal une place toujours plus lointaine »<sup>30</sup>.

Le vocabulaire de navigation qui comprend les manœuvres mais aussi les mots employés pour désigner les différentes parties de l'anatomie du navire tout au long des deux tomes font partie de cette technologie de la navigation maritime. Byam ne néglige pas que les Tahitiens ont aussi un lexique technique très détaillé et remarque même les lacunes de la langue anglaise pour qualifier les conditions météorologiques susceptibles d'être rencontrées en mer ; lacunes que la langue tahitienne semble combler : "They have innumerable adjectives to express the varying moods of sea and sky. One word describes the boundless sea without land in sight; another the deep blue sea off soundings; another the sea in a calm with a high oily swell" (*MOB* 69). Ici, la fonction référentielle<sup>31</sup> qu'expriment ces mots tahitiens montre une appréciation ou une perspective différente du paysage marin entre Britanniques et Océaniens, c'est-à-dire les subtilités de ce dernier et la manière dont elles sont perçues par les Océaniens. La « perspective pacifique », pour reprendre les mots d'Hélène Artaud, qui repose sur un empirisme qui n'est pas théorisé sous forme écrite, s'oppose alors à une perspective européenne qui a besoin de médiatiser l'environnement marin par le biais d'instruments et d'appareils, en plus de laisser une trace écrite.

Ceci rappelle la facilité avec laquelle les Océaniens naviguaient sur l'eau, à la grande surprise des premiers explorateurs européens : comment une population aux moyens aussi rudimentaires comparés à la technologie européenne peut-elle naviguer avec tant d'aisance et se

---

<sup>30</sup> Artaud, Hélène. *Immersion. Rencontre des mondes atlantique et pacifique*. Les empêcheurs de penser en rond, 2023, p. 52.

<sup>31</sup> Jakobson, Roman. « Linguistiques et Poétiques ». *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963.

repérer dans cette immensité qu'est l'océan Pacifique ? Un débat qui anima beaucoup de chercheurs et d'anthropologues jusqu'à ce qu'il soit prouvé que les techniques de navigation développées par les Océaniens étaient performantes au point de pouvoir faire de très longues traversées, expliquant ainsi le peuplement des îles d'Océanie depuis l'Asie du sud-est<sup>32</sup>.

Comme démontré par Jean-Claude Teriierooiterai dans son chapitre dans l'ouvrage *The Bounty from the Beach*<sup>33</sup>, la science maritime polynésienne ne nécessitait pas l'utilisation de cartes, de sextant ou de boussole, pourtant elle s'est avérée plus exacte qu'avec leur utilisation<sup>34</sup>. Dans le chapitre VII du premier tome, Byam reconnaît la qualité des embarcations traditionnelles tahitiennes comme le *va'a motu* de son hôte Hitihiti (*MOB* 80). Toutefois, les qualités de navigateurs des Tahitiens qui l'accompagnent à Tetiaroa à la recherche des déserteurs du *Bounty* ne sont pas mises en avant par Byam.

Les tempêtes destructrices et meurtrières rencontrées par les personnages britanniques de la trilogie viendraient presque généraliser une vision de l'environnement marin comme synonyme de dangers et de mort et occulter la manière dont les personnages océaniens perçoivent l'océan. Si quelques passages s'accordent à démontrer l'extrême aisance avec laquelle les Océaniens naviguent sur l'eau et nagent, ils relèvent plus de la banalité de l'élément marin dans un contexte insulaire pour les personnes qui l'habitent. Pour Byam, mais aussi Ledward dans le deuxième tome, il n'y a aucun doute que les Océaniens sont de bons nageurs (*MOB* 73) et maîtrisent les mouvements des vagues pour prendre l'élan nécessaire au bon moment afin de rentrer dans les eaux calmes du lagon (*MOB* 61). Toutefois ces passages ne mettent pas en exergue le lien viscéral qui unit Océaniens et océan comme définit par Epeli Hau'ofa<sup>35</sup>.

Même si les Océaniens avaient parfaitement conscience du danger qu'ils encouraient en mer, l'océan est un environnement commun qui les unissait et qui était fondateur de leur identité culturelle respective. Il les unit car il offre, pour ceux qui savent lire le paysage marin, des routes maritimes reliant les îles d'Océanie entre elles, favorisant ainsi les échanges culturels et linguistiques et assurant une continuité entre communautés distinctes dispersées dans « une

---

<sup>32</sup> Finney, Ben R., éditeur. *Pacific Navigation and Voyaging*. Polynesian Society Memoir, 1976.

<sup>33</sup> Teriierooiterai, Jean-Claude, « Contextualising the *Bounty* in Pacific Maritime Culture ». Largeaud-Ortega, Sylvie. *The Bounty from the Beach*. ANU Press, 2018, 21-66

<sup>34</sup> On pense notamment à Tupaia, excellent navigateur originaire de Ra'iātea ayant voyagé avec Cook lors de son premier voyage dans le Pacifique.

<sup>35</sup> Hau'ofa, Epeli. *We Are the Ocean: Selected Works*. University of Hawai'i Press, 2008.

mer d'îles »<sup>36</sup>. Lorsque Byam aperçoit pour la première fois les îles du Pacifique, il s'agit des atolls de l'actuel archipel des Tuamotu, autrefois appelé Paumotu avant que ce nom ne soit donné à ses habitants :

The roll of the Pacific from east to west was broken by the labyrinth of low coral islands to the east of us,—the vast cluster of half-drowned lands called by the natives *Paumotu*,— and the *Bounty* sailed a tranquil sea. (*MOB* 51)

Organisés en labyrinthe, les atolls laissent autour d'eux un chemin sinueux qui vient déranger le vide de l'horizon marin et gêner le passage du navire. À moitié engloutis par la mer, comme le suppose Byam, ils ne sont décrits que par leur petite taille, leur faible relief ainsi que leur formation géologique et ils apparaissent comme inhabités. Ils ne sont même pas considérés comme la terre ferme puisque le cri d'alerte "Land ho!" (*MOB* 53) ne sera réservé que pour l'île haute de Mehetia à la fin du chapitre IV. Toutefois, comme le rappelle Hau'ofa, la « petiteesse est un état d'esprit » (Hau'ofa 31). Elles paraissent petites aux yeux de Byam parce qu'elles ne sont pensées qu'en terme de surface terrestre, ne pensant pas que l'océan les rattache entre elles plus qu'il ne les sépare.

### ***L'élément marin, entre dangers et monotonie***

#### ***Turbulences en mer***

Dans le premier tome, la mer nous est décrite par Roger Byam. Son inexpérience en tant que marin rassure peut-être le lecteur qui découvre en même temps que lui cet univers si singulier à bord d'un navire de la flotte royale britannique. Deux passages seront particulièrement marquants dans le premier tome : la traversée ratée du *Bounty* au détroit de Magellan au sud du continent américain et le naufrage du *Pandora*.

Byam découvre le navire quand il arrive à Spithead. Avant de partir en mer, le *Bounty* est d'abord amarré au port : un espace ambigu où il est à la fois sur l'eau mais protégé de sa fureur car il est encore rattaché à la terre ferme. Le voyage auquel s'attend Byam est unique en son genre et le départ ferait presque pressentir le chaos qui l'attend en mer :

---

<sup>36</sup> Hau'ofa, Epeli. "Our Sea of Islands", *We Are the Ocean: Selected Works*. University of Hawai'i Press, 2008, p. 27-40.

The cries of the bumboat men, the shrill scolding of the women, and the shouts and curses of the sailors made a pandemonium stunning to a landsman's ears. (*MOB* 15)

Le rythme ternaire de la phrase, visible par le découpage en virgule, permet de catégoriser d'abord les différents types de personnes qui se trouvent au quai (les hommes chargés d'approvisionner le navire, les femmes des marins et les marins eux-mêmes) tout en créant une pluralité de sons d'origine humaine (les cris, les réprimandes, les hurlements et les jurons) qui se fondent dans un chahut que Byam décrit comme un pandémonium, soit un lieu où règne une agitation infernale au sens littéraire. Notons que l'expression rappelle évidemment la capitale imaginaire des Enfers dans le poème *Paradise Lost* de John Milton<sup>37</sup> où Satan réunit ses démons. C'est une image très frappante qui peut contraster avec les attentes suscitées par la destination prévue. La mention du terme "landsman" comme pour opposer gens de la terre aux gens de la mer met en valeur le fossé qui sépare la mer de la terre mais aussi celui qui sépare ceux qui n'ont jamais quitté la terre ferme et ceux qui vivent et travaillent sur les eaux et en haute mer.

La première partie de la traversée annonce déjà que les conditions de marins sur un navire ne sont pas évidentes : le retard accumulé à Spithead finit par faire rater au *Bounty* et à son équipage la saison propice pour naviguer d'est en ouest dans l'océan Atlantique et le navire se retrouve face à des vents contraires. Dans le troisième chapitre du premier tome (*MOB* pages), Byam découvre, en même temps que le lecteur, les manœuvres avec lesquelles il va devoir se familiariser rapidement. Aux rafales de vent qui fouettent le navire et son équipage s'ajoutent la pluie et un dense brouillard ; ensemble, ils plongent le navire dans une brume épaisse où les éléments désorientent l'équipage et où même l'air qu'il respire lui fait mal ("the air was sharp with frost", *MOB* 26). Les ordres donnés par Bligh, Fryer et Christian — les plus expérimentés du navire — sont tous marqués de points d'exclamations, qui s'enchaînent et s'accumulent sur plusieurs pages. Leur brièveté traduit la rapidité avec laquelle il faut opérer, il n'y a pas le temps de développer davantage les consignes à donner, il faut être rapide et efficace dans une situation qui met en danger la vie des hommes du navire. Leur accumulation donne l'impression que la panique se crée et s'intensifie. Les questions "What are you doing there?" [...] "Are you all asleep, foretop?" (*MOB* 27) n'attendent évidemment pas de réponses mais cherchent à solliciter davantage les hommes dans l'exécution de leurs tâches. Enfin, le navire réussit à faire son entrée en haute mer avec l'image d'un déchirement à travers une mer déchaînée : "the bluff-bowed

---

<sup>37</sup> Milton, John. *Paradise Lost*. Reissued edition, Penguin Classics, 1667.

little ship tore through the sheltered water, on her way to the sea” (*MOB 27*). On notera d’ailleurs la différence des termes utilisés : le mot *water* renvoie à un élément plus familier à l’homme (l’eau d’un lac, d’une rivière ou d’un étang, par exemple) tandis que *sea* renvoie explicitement à cet environnement aquatique inconnu et incertain. L’adjectif “open” sert à distinguer clairement la mer dans les ports qui abritent les navires et celle du large, qui est hors de la portée humaine.

Si la mer est déchaînée, elle offre aussi des moments de répit de courte durée pour l’équipage, qui peut alors célébrer Noël dans un semblant de calme avant qu’elle n’emporte avec elle une partie de leurs provisions le lendemain.

We lost a good part of our beer in a strong easterly gale that overtook the *Bounty* the day after Christmas. Several casks went adrift from their lashings and were washed overboard when a great sea broke over the ship; the same wave stove in all three of our boats and nearly carried them away. (*MOB 29*).

La répétition de *over* dans le verbe “overtook”, l’adverbe “overboard” et la préposition “broke over” souligne la facilité avec laquelle la mer domine le navire et sa ténacité. Elle prend des formes multiples et déferle sur le navire à la fois par des vagues bien identifiées — “the same wave” — et à la fois comme une entité insécable — “when a great sea broke over the ship”.

La mer est imprévisible, elle frappe sans crier gare et requiert la mobilisation de tous les marins à bord :

The *Bounty* staggered with the shock of a great sea which broke into her at that moment. [...] as I sprang out of his cabin toward the ladderway, I heard, above the creaking and straining of the ship and the roar of angry water, a faint shouting for all hands on deck. Then I found myself in an uproar and confusion. (*MOB 31*).

L’appel lancé est à peine audible, noyé dans les bruits de grincements et de craquements du navire malmené par la mer qui use ses planches, ses voiles et ses cordages. La faiblesse de l’homme, contenue dans l’oxymore “faint shouting”, est face à une mer cruelle et personnifiée “angry water”. À l’intérieur du navire, Byam ne se doute pas de ce qui l’attend une fois sur le pont : sa sortie de la cabine du chirurgien se fait en trois étapes où il comprend d’abord l’urgence qui le force à réagir rapidement puis entend l’appel qui est lancé et où il finit par découvrir ce qui l’attend — “I sprang [...] I heard [...] I found”. Et ce qu’il trouve est un climat où règne

un chaos sonore — “roar” et “uproar” —, qui devient un tumulte lorsqu’il s’accompagne de l’agitation des hommes sur le pont. La tempête s’accompagne d’une surstimulation auditive : tout fait du bruit (la mer, le vent, les hommes, le navire) — bruit qui désoriente et affaiblit les capacités cognitives des hommes, les rendant davantage vulnérables. Malgré les efforts de chacun, la mer se montre victorieuse :

The great wave which had boarded us left destruction in its wake. All three of our boats were stove in; the casks of beer which had been lashed on deck were nowhere to be seen; and the stern of the ship so damaged that the cabin was filled with water, which leaked into the bread room below, spoiling a large part of our stock of bread. (*MOB* 31)

La mer déferle sur le navire et les hommes sans aucune pitié et emporte avec elle un butin essentiel au voyage. Personnifiée, la mer est représentée comme un être maléfique qui ne chercherait qu’à nuire à l’humain. En deux phrases, Byam résume le résultat de cette nouvelle bataille contre les forces de la nature : la première énonce leur vulnérabilité et la cruauté de la mer et la seconde énumère leur perte. La mer semble vouloir accaparer tout ce qu’il y a de vital pour l’équipage. Dans un espace tel que le navire, le contrôle des provisions est essentiel à une bonne traversée ; n’importe quelle perte est une défaite qui affaiblit l’équipage sur le long terme.

Si cette première traversée est éprouvante, l’épisode de la tempête dans le chapitre XVIII qui voit le *Pandora* sombrer sera pour Byam un événement d’autant plus difficile que sa condition de prisonnier l’empêche de prendre part aux manœuvres du navire. Alors que le *Pandora* navigue avec déjà beaucoup de difficultés à travers la Grande Barrière de corail au nord de l’Australie, le temps se gâte (*MOB* 194-200).

L’obscurité qui tombe doucement “Darkness fell swiftly” (*MOB* 195) — laisse sentir la menace qui pèse dans les nuages et avec elle, l’angoisse de devoir affronter une tempête. L’absence de lumière ou de clarté, renforcée par la mention “It was now pitch-dark” dans le paragraphe suivant, donne l’impression qu’elle piège les hommes dans un environnement sans repères.

La tempête est toujours un événement qui arrive subitement : les adverbes “immediately” (*MOB* 195 et 196) et “quickly” (*MOB* 106) soulignent la soudaineté de la frappe qui arrive par surprise alors que les marins avaient enfin réussi à sonder les fonds. La mer s’agite sans relâche et les vagues violentes se succèdent — “as suddenly as it had come”. Elle ne donne pas le temps aux hommes du navire de réagir efficacement, voire de reprendre leurs esprits — “Before we could recover ourselves” (*MOB* 195). Chaque marqueur de temps, qu’il prenne la

forme d'un adverbe, d'une expression ou même d'un verbe comme pour "struck", traduit la surprise et l'acharnement répété des vagues et ce faisant, met en lumière la faiblesse de l'équipage en proie à la tempête. La durée de celle-ci ressemble même à une course contre la montre dont l'issue est inévitablement la perte du navire — "It was, in fact, a race between the sea and daylight" (*MOB* 197) : réussira-t-elle à engloutir le *Pandora* avant le lever du soleil ?

Pour Byam et ses camarades du *Bounty* emprisonnés, l'horreur gagne les esprits de chacun rapidement car les violents coups donnés par la mer au navire leur rappellent leur condition de prisonniers, celle d'être enchaînés et sans moyens de s'échapper de leur fameuse boîte de Pandore — "—thrown sprawling to the length of his chain" (*MOB* 195). Dans ce moment d'extrême tension, deux groupes d'hommes s'opposent clairement : les prisonniers, en réalité doublement prisonniers (du *Pandora* et de la tempête) et désignés par le pronom personnel "we" utilisé par Byam tout le long de son récit de la tempête, et l'équipage du *Pandora*, ces hommes libres de mouvement mais qui ne sont pas épargnés par les éléments naturels. Le récit alterne entre des passages avec une focalisation zéro et d'autre avec une focalisation interne, rendue par le rôle du personnage-narrateur de Byam. Il propose d'une part un point de vue quasi-omniscient qui voit donc au-delà des murs de la cellule des prisonniers, comme pour informer le lecteur de l'avancée de la situation, et d'autre part, d'être au cœur de la cellule en étant en immersion totale à travers les ressentis de Byam. Le lecteur a donc ainsi l'impression d'être à la fois sur le pont et dans la boîte de *Pandore* ; il ressent l'empressement de l'équipage pour sauver le maximum de matériel et de provisions possibles et les affres du désespoir des prisonniers. Cette alternance de focalisations offre une expérience de la tempête plus totale et complète.

Par ailleurs, l'agitation au-delà des murs qui les entourent se rajoute à leur peine et leur faiblesse car elle n'est pas observée mais entendue : "we could hear [...] we now heard [...] I heard" (*MOB* 195). Non seulement les prisonniers sont privés d'agentivité par leurs chaînes mais en plus de cela, ils ne peuvent que deviner l'ampleur de la tempête par ce qu'ils arrivent à entendre. En réduisant leurs sens au toucher et à l'ouïe, ils ne peuvent que subir la terreur des éléments naturels qui s'acharnent sur le navire. L'annonce que le *Pandora* a une voie d'eau plonge tout de suite les prisonniers dans une panique totale à laquelle certains (Hillbrandt et Byrne) réagissent instinctivement par des pleurs et des cris de désespoir « comme si la première des réactions possibles était cette expression primitive de la parole : un son vide de sens qui ne vaut que par l'intensité avec laquelle il est lancé »<sup>38</sup>.

---

<sup>38</sup> Riveline, Éva. *Tempêtes en mer: Permanence et évolution d'un topos littéraire*. Éditions Classiques Garnier, 2015, p. 280.

All our efforts to quiet them were useless, and the clamour they made, with the tumult of shouting outside and the thunder of the surf on the reef where we lay, added to the terror and gloom of the situation. (*MOB* 196)

Lors d'une tempête, tout prend de l'ampleur, que ce soit la taille des vagues, la force du vent, le ronflement et le mugissement du vent qui créent un vacarme sonore et à ce vacarme s'ajoute le bruit des hommes pris au piège dans le navire. Cette accumulation forme une cacophonie de sons divers, humains et non-humains, qui illustre le chaos de la tempête et ne fait qu'empirer le désordre que cette dernière crée.

Lorsque trois des prisonniers (Coleman, Norman et McIntosh) sont libérés pour aider aux manœuvres, certains parmi les autres se mettent à s'agiter de façon folle —“Some of the prisoners now began to rave and curse like madmen, wrenching at their chains in the vain effort to break them” (*MOB* 196). La tempête est la manifestation du chaos, de la démesure et de la folie pure ; folie qui serait même contagieuse aux hommes, les rendant tout aussi fous. Même s'ils ne sont pas déshumanisés pour autant, car ils sont qualifiés de “madmen”, en se débattant ainsi dans l'espoir de briser leurs chaînes, on pourrait presque y voir des animaux en rage, effrayés, dont la fureur les blesse plus qu'elle ne les libère. L'ordre d'Edwards qui tient en un seul mot — “Silence!” — ne fait qu'amplifier l'impuissance des prisonniers dont dorénavant même la parole est interdite dans une situation pareille.

Une autre démonstration de la folie ravageuse de la mer, qui vient après coup, est le cas de Connell, un des marins du *Pandora*, qui s'est mis à boire de l'eau de mer et finit par en mourir :

Death came mercifully at about ten o'clock in the morning, and in his haste to embark Edwards read no burial service over the body. A shallow grave was scooped in the sand, and it was the work of no more than five minutes to bury him there. A lump of sun-blackened coral was placed as a headstone. No British seaman, I imagine, has had a lonelier grave. (*MOB* 202)

Le triste sort de Connell est aggravé par le choix d'Edwards de ne même pas lui offrir de service funéraire ; une décision qui inquiéterait n'importe quel Chrétien. Malgré la sépulture qui lui est accordée, Connell meurt loin des siens, sur un banc de sable qui sera sûrement perdu ou oublié. Sans lieu pour ses proches pour se recueillir, Connell tombe dans l'oubli et son âme est condamnée à errer sur Terre. Comme le rappelle Riveline : la mort en mer « refuse à l'homme jusqu'au droit de mourir dans l'esprit des vivants et de laisser une trace dans leur mémoire.



Mourir en mer, ce n'est pas se voir refuser la vie, c'est se voir refuser d'avoir vécu » (Riveline 274).

Dans la violence de la tempête, le navire est balancé çà et là au gré des vagues, rendant compte de la puissance de l'élément marin, aidé par la pluie et le vent, et en parallèle, de la faiblesse de l'embarcation dans cet environnement hostile à l'humain.

Within an hour another tempest of wind and rain struck us, and again the frigate was lifted by the seas and battered with awful violence on the reef. These repeated shocks threw us from side to side and against the walls and each, so that we were dreadfully cut and bruised. As nearly as we could judge, the ship was being carried farther and farther across the reef. (*MOB* 196)

La locution temporelle placée en début de phrase suivie de l'article "another" donne l'impression d'une lutte acharnée et inégale qui rallonge la peine de l'équipage. Même dans le confinement de leur cellule, les prisonniers ne sont pas épargnés par la force des vagues, ce qui prouve que la mer n'a de pitié pour personne à bord. La forme passive — "the ship was being carried" — montre une fois de plus la facilité déconcertante avec laquelle les éléments naturels manipulent le navire, presque comme s'il était un jouet flottant dans un bain.

La libération des prisonniers, presque oubliés, signe la fin de tout espoir de sauver le navire qui sera définitivement perdu dans la fureur des flots marins. Elle ne signifie pas pour autant la fin de leur misère car comme le rappelle Byam (*MOB* 198), peu de marins savent nager. Dans une mer déchaînée où règne un désordre qui est accentué à la fois par les vagues violentes, les parties flottantes du navire et les hommes tentant de s'agripper à tout ce qu'ils peuvent, une ligne verticale se trace, celle du navire qui se renverse d'abord à la perpendiculaire sur la surface de l'eau et qui plonge dans les profondeurs — "the frigate rose perpendicularly and slid into the sea" (*MOB* 198). En suivant du regard cette ligne verticale, Byam constate avec effroi que le navire n'est pas la seule chose emportée vers le fond. La scène est particulièrement horrible et les mots manquent pour retranscrire avec précision et vraisemblance la souffrance de ces hommes se noyant — "the cries of the drowning men were awful beyond the power of words to describe" (*MOB* 198). Ici, l'image suffit à elle-même et toute tentative de la décrire plus que cela ne saurait transmettre leur douleur — Riveline parle d'un « effort de décrire l'indescriptible » (Riveline 191).

### *La traversée en mer comme preuve de résilience*

Si ces deux moments donnent déjà à voir la dangerosité de la mer, c'est très certainement dans le deuxième tome que le lecteur, à travers le regard de Ledward, prend réellement conscience de la souffrance des marins en proie aux forces de la nature en mer dans la petite chaloupe du *Bounty*. L'analyse de la violence de l'élément marin dans *Men Against the Sea* prendrait beaucoup plus d'espace que cette sous-partie n'en dispose, alors nous aborderons ici d'autres aspects clés de la souffrance des hommes en mer en proie aux éléments naturels. Après tout, le titre du roman est déjà révélateur : il s'agit d'hommes *contre* la mer et non simplement *en* mer. On retrouve déjà là l'opposition entre la force des éléments naturels en mer et l'homme dans un combat inégal contre ce dernier. L'ennemi de ces hommes est bel et bien la mer.

Plusieurs choses diffèrent entre l'épisode de la tempête qui emporte le *Pandora* et les nombreuses tempêtes racontées dans le second tome de la trilogie. La première différence tient en le personnage-narrateur de Thomas Ledward, chirurgien remplaçant « Old Bacchus » qui meurt à Tahiti durant le premier séjour du *Bounty*, et sa sensibilité, peut-être amenée par sa fonction principale à bord du *Bounty* et son sens de l'observation, aussi bien pour l'environnement qui l'entoure que pour l'état de santé, physique et mental, de ses compagnons. La deuxième différence est qu'il est le témoin et la victime, avec ses compagnons, non pas d'une mais de plusieurs tempêtes répétées, ce qui donne l'impression, malgré le fait que le deuxième tome soit le plus court de toute la trilogie, d'un long récit où la mer, le vent, le froid mais aussi la chaleur du soleil s'acharnent ensemble sans relâche et sans merci sur l'équipage de la chaloupe du *Bounty*. Du récit de Ledward, il ressort d'abord les prouesses héroïques de Bligh comme excellent navigateur et commandant de bord compétent puis l'endurance, le courage et la bravoure des loyalistes et enfin le recours à Dieu pour se sauver de la tempête et de leur misérable condition.

*Men Against the Sea* s'ouvre sur la narration de Ledward, alors à Batavia. Trop faible pour reprendre la mer et rejoindre l'Angleterre, il est forcé de rester sur place et lui vient alors l'idée d'écrire sa propre version des faits depuis la mutinerie jusqu'à leur arrivée en sécurité dans une colonie européenne des Indes orientales. La pitié que suscite son récit vient à la fois de son état de santé, de son éloignement de sa terre natale et sa patrie ("I am taking up my pen to ward off the sense of loneliness already descending upon me in this far-off place", *MAS* 301) et du bilan humain qu'il dresse de la traversée de la chaloupe du *Bounty* ("worn out by the hardships of the voyage" ; "they had been through too much", *MAS* 301). Le choix des auteurs de prendre Ledward comme personnage-narrateur du récit pour ce deuxième tome n'est peut-être pas anodin. Sa fonction dans l'équipage, notamment si on le compare à l'ivrogne irresponsable et négligent

qu'était Old Bacchus<sup>39</sup>, lui confère un rôle essentiel à bord du navire ainsi qu'une plus haute estime aux yeux du lecteur qui est alors plus à même de croire en son récit. Ledward fait preuve d'une grande sensibilité à l'égard de ses compagnons de voyage avec qui il partage un sort commun.

Après le récit de la mutinerie du point de vue de Ledward et une fois la chaloupe détachée du *Bounty*, Bligh et ses loyalistes sont livrés à eux-mêmes dans une embarcation, bien trop étroite pour supporter leurs poids et celui des provisions qu'ils possèdent, dans une zone du Pacifique encore peu explorée et avec également peu d'instruments de navigation. La promiscuité à bord, couplée du fait que la chaloupe est une embarcation ouverte sans de quoi s'abriter, rapproche les hommes dans leur douleur et leur souffrance. Leur "cramped position" (dans le deuxième tome, l'adjectif "cramped" est répété quatre fois avec le nom "position" (MAS 310, 357, 371) et trois autres fois avec des noms désignant les membres de leur corps (MAS 345, 413, 420)) les renferme sur eux-mêmes, tant par souci de laisser de la place à ceux qui rament que pour tenter de garder un maximum de chaleur. La répétition de cet adjectif renvoie aussi à la douleur physique qu'ils éprouvent en continu puisqu'ils sont incapables de se redresser correctement.

La petite embarcation fait face à des tempêtes qui se répètent de façon presque cyclique avec des moments de court répit interrompus par des conditions météorologiques catastrophiques — cycles qui imitent par ailleurs le mouvement inlassable des vagues. Depuis la chaloupe, les descriptions que fait Ledward donnent à voir un spectacle en mer horrifiant qui provoque à la fois l'effroi, la fascination et l'admiration "the sea, as viewed from the launch, was an awe-inspiring sight" (MAS 358).

The boat has never seemed so small to me as she did then, and I could imagine what a speck she would have appeared in the vast ocean could one have observed her with a sea bird's eye. The long swell, coming from the southeast, was of a prodigious height, but without the wind there was no menace in it. The seas moved toward us, rank after rank, with a solemnity, a majesty, that filled our heart with awe; cold and wretched though we were, we had a kind of solemn pleasure in watching them: seeing our little boat lifted high on their broad backs, to find ourselves immediately after in a great valley between them. (MAS 359)

---

<sup>39</sup> Bacchus étant le nom du Dieu romain de l'ivresse et des débordements, le nom de « Old Bacchus » réduit le personnage à un stéréotype du marin ivre, à la limite de l'incompétence, dont le vrai nom semble avoir peu d'importance puisqu'il n'est jamais révélé ; il meurt d'ailleurs rapidement dans le premier tome après que le *Bounty* est arrivé à Tahiti.

Cette description dans le chapitre VII, qui n'est que le début d'un long calvaire, transcende ce qu'il y a de beau et la tension extrême que fait ressentir une telle expérience en mer. Les tempêtes étant la manifestation parfaite de toutes démesures et déraisons (Riveline 176), elles renvoient naturellement au sublime par sa nature incommensurable. Ledward contraste la petitesse de leur malheureuse embarcation face à la grandeur majestueuse de la mer. Le mouvement inlassable des vagues est rendu par l'expression "rank after rank" ; elle traduit à la fois l'avancée de vagues successives et la position statique de la chaloupe. L'incapacité de décrire avec autant de vraisemblance la hauteur des vagues oblige Ledward à utiliser des analogies facilement imaginables, quitte à voir dans cet environnement aquatique des caractéristiques terrestres — "great valleys". Bien que la tempête ne soit pas encore là, c'est son anticipation, c'est-à-dire l'arrivée pressante de la menace, qui rend ce moment solennel et qui permet à l'équipage de se laisser bercer dans de terrifiantes vagues pour en admirer le spectacle. Ce moment de pause dans leurs manœuvres leur donne l'occasion de constater leur situation, avant d'être ramenés à la dure réalité de leurs conditions.

Le silence créé par cette brève interruption de la pluie et du vent rend l'équipage craintif car il ne faudrait pas se laisser berner par la monotonie des mouvements de l'eau : "The silence made us uneasy. Ours ears had been accustomed to the deep roar of the wind and the seething hiss of breaking seas" (MAS 360). Le bruit que génère la mer est retranscrit par un effet mimétique avec l'allitération en [s] et l'alternance des assonances en [i] et [i:] et des fricatives [s], [θ] et [z] dans "seething hiss of breaking seas". Dans ce silence (par ailleurs rappelé par l'adverbe "noiselessly" et l'expression "the vast quiet" dans le même paragraphe), la solitude de l'équipage affaibli de la chaloupe leur est rappelée par leur propre bruit, lui aussi faible "the small human sounds within the boat", comme si tout à coup, l'idée même qu'ils puissent s'entendre entre eux annonce certainement une menace. Il y a une distinction entre les bruits d'origine humaine, qui sont faibles, presque inaudibles et qui traduisent la douleur, et les bruits d'origine non-humaine qui représentent le danger. L'approche de ces bruits ne peut que provoquer la peur. Et pour cause : "we again saw approaching our remorseless enemy—rain" (MAS 360).

La tempête se manifeste d'abord de manière auditive puis par la noirceur qui l'accompagne. La pluie prend forme matériellement, non pas comme des gouttes d'eau mais comme "a solid wall of blackness" (MAS 360), la rendant froide, hostile et agressive ; elle désigne une épaisseur noire qui ne vient pas complètement envelopper l'équipage mais fonce à sa rencontre comme un char. La lente arrivée du vent rend l'équipage et le lecteur anxieux. Ensemble, vent et pluie s'abattent dans un déluge ; expression répétée deux fois, elle a une connotation biblique

puisqu'elle désigne la fin d'un monde, d'une humanité, elle est la punition suprême de Dieu. L'adverbe "never" dans "such as we had never before experienced" renforce le côté extraordinaire et unique de la tempête ; sa puissance d'attaque vient invalider toute autre tempête qui aurait pu se produire avant et être aussi dévastatrice. L'analogie au déluge biblique et le superlatif qui l'accompagne participent à « cet effort de décrire l'indescriptible » (Riveline 191), ils soulignent le caractère singulier de la tempête et la banalité des mots pour la décrire qui ne suffisent pas pour donner à voir toute l'horreur qu'elle provoque.

La tempête est une expérience multisensorielle : elle affecte l'ouïe, puisque même le commandant Bligh peine à se faire entendre ("I heard Captain Bligh's voice") sans se faire comprendre pour autant car Ledward ne rapporte pas ce que Bligh leur dit ; le toucher ("drenched, half drowned") et la vue ("I lost sight of the men in the forward part of the boat. [...] the launch vanished from my sight [...] the men immediately before my eyes were but shadows blurred by sheets of almost solid water"). L'intérêt de mobiliser autant de sens que possible est de pouvoir faire vivre l'expérience de la tempête le mieux possible.

Ce qu'il y a de particulièrement pathétique et ironique est que l'eau douce qui tombe des nuages risque de causer la perte de l'équipage dont les ressources en eau sont pourtant faibles et précieuses : "It was the pure sweet water of clouds, which men, adrift in a small boat in mid-ocean, so often pray for in vain, with blackening lips and swelling tongues" (MAS 360-361). Ici, le pathétique ne fait que souligner davantage le désespoir de Ledward et de ses compagnons et leur impuissance.

Dans des situations désespérées comme celle de l'équipage de la chaloupe du *Bounty*, les hommes s'en remettent facilement à Dieu pour tenter d'apaiser les colères de la mer "Never, I imagine, have English seamen been more sensible of the need for Divine guidance than the eighteen men in the *Bounty's* launch" (MAS 334). À la fin du chapitre III, l'équipage demande à Bligh de bien vouloir prononcer une prière, qu'il accepte sans hésitation. La prière n'est pas possible pendant le chaos de la tempête mais dès que celle-ci cesse, l'espoir de ne plus y avoir encore affaire donne la force aux hommes de ne pas oublier leur Créateur. Comme le rappelle Riveline (280), la prière « côtoie de près le désespoir », seule une action divine peut leur venir en aide. La tempête est une situation où l'homme, confronté à sa propre condition et à son existence, s'en remet aux mains de Dieu pour qu'Il lui vienne en aide.

## **Violence anthropique des éléments humains en mer**

La violence de l'élément marin, qui s'acharne sur les voiles et la coque du navire, ne masque toutefois pas une violence qui s'exerce cette fois d'hommes à hommes. Engagés à bord d'un navire de la flotte royale britannique, les hommes de l'équipage du *HMS Bounty* sont soumis à cette composante de l'armée, son règlement et sa hiérarchie.

Cette hiérarchie élève le commandant de bord à une position évidemment essentielle au bon fonctionnement du navire et à la réussite de sa mission. Nordhoff et Hall ont fait le choix de jouer sur l'image du lieutenant William Bligh, le décrivant tantôt comme un capitaine tyrannique, vulgaire voire inconscient, forçant ses hommes à se rebeller contre lui comme dernier recours dans *Mutiny on the Bounty*, tantôt comme un excellent navigateur dont le courage et l'assurance lui ont permis de mettre en sécurité ses loyalistes et de regagner l'Angleterre après la mutinerie du *Bounty* dans *Men Against the Sea*.

### ***Le navire comme théâtre propice à la violence***

Il semble que l'usage d'une discipline sévère soit presque inhérent aux navires de la flotte royale britannique de l'époque ; il est une composante essentielle à son bon fonctionnement et au bon déroulement de sa mission, comme le rappelle Sir Joseph à Byam (““Discipline’s the thing!” I was destined to ponder over them [Sir Joseph’s words] deeply, and sometimes bitterly, before we met again.” (*MOB* 14)) : l’insubordination, le dévergondage et les grommellements sont récurrents parmi les équipages et ceci, pour des raisons qui se justifient par bien des égards comme nous le verrons. L’utilisation du chat-à-neuf-queues, que je détaillerai plus bas, ne constitue pas l’unique forme de contrôle et de respect de la discipline au sein du navire ; d’autres moyens sont mis en œuvre et viennent s’ajouter aux conditions de vie déjà difficiles des marins : la promiscuité à bord rend l’intimité des hommes de l’équipage quasi-inexistante et facilite une surveillance plus rigoureuse en même temps qu’elle rend presque insoutenables certaines tensions ; enfin l’alimentation est aussi très connue pour être un sujet de discorde dans la marine (d’une part pour sa qualité et d’autre part pour sa quantité). Ici, il sera question de comprendre pourquoi il est perçu comme nécessaire d’instaurer une discipline sévère en mer et comment sont mis en œuvre divers moyens pour y parvenir. À cette discipline, qui agit comme une forme de violence systémique et structurelle propre à la British Royal Navy, vient se greffer une violence individuelle qui émane du personnage de Bligh, tel qu’il est façonné par les deux auteurs.

Il règne à bord d’un navire de la flotte royale britannique une hiérarchie à respecter ; cette dernière est annoncée clairement au début du premier tome de la trilogie : sous forme de

liste, elle énumère et présente les membres de l'équipage du *Bounty* ainsi que la fonction assignées à chacun d'entre eux à bord. À cette hiérarchie se rajoute un règlement : les fameuses *sea laws* que Byam découvre lorsqu'il arrive à Spithead : "No laws are more just than those governing the conduct of men at sea" (*MOB* 23) ; annoncée comme telle et répétée deux fois en si peu de temps, cette affirmation ne laisse aucun doute sur l'utilité profonde des Articles de guerre<sup>40</sup> de la Royal Navy. L'adjectif « juste » laisse entendre que ces lois sont en adéquation avec un souci pour la justice, de ce qui est conforme à l'équité et qui apparaît comme légitime et mérité. Le champ sémantique du verbe « gouverner » met en relief l'influence, le contrôle et le pouvoir exercé sur les hommes en mer ; il y a ici l'idée claire d'un rapport dominant/dominé où ces derniers sont et doivent être réduits à la subordination. Il est bien précisé d'ailleurs que ces règles ne concernent que les hommes en mer — c'est la particularité du milieu dans lequel ces hommes doivent travailler qui suggère la nécessité et la légitimité d'instaurer de telles lois. Cette affirmation ne laisse pas non plus le doute sur le caractère impartial de ces lois : elles doivent être appliquées sans questionnement parce qu'elles sont *justes*.

En enfermant à bord et en mer cet équipage de 46 hommes, la discipline se condense dans l'espace du navire. Dening désigne par le nom d'« arithmétique » la bureaucratie de la Royal Navy — cette obsession qu'elle a à devoir mesurer, noter, renseigner et calculer tout ce qui concerne les navires de la Royal Navy, qu'il s'agisse des rations de nourriture et de boisson accordées, des heures de quarts, de l'espace qu'un homme occupe à bord avec son hamac ou des coups de fouet que celui-ci reçoit mais aussi en ce qui concerne les hommes eux-mêmes (leur origine, leurs mensurations, leurs signes distinctifs, etc.) — « [m]esurer était le fondement du contrôle social » (Dening 102). Comme le sous-entend Michel Foucault, ce contrôle vise à assujettir les individus en s'intéressant à leur corps, plus qu'à leurs actions, pour le considérer comme un objet et une cible de pouvoir. Il devient alors un « corps qu'on manipule, qu'on façonne, qu'on dresse, qui obéit, qui répond » (Foucault 160)<sup>41</sup>. La violence disciplinaire a été beaucoup travaillée par Foucault lorsqu'il s'est intéressé au fonctionnement du système carcéral en France mais ses remarques restent tout autant pertinentes dans le cas du premier tome de la trilogie notamment.

Il est question de rendre docile le corps des hommes du *Bounty* pour les soumettre aux ordres, le transformer de façon à le perfectionner dans les manœuvres qu'ils ont à effectuer et

---

<sup>40</sup> Les *Articles of War* régissaient la justice dans la Marine Royale britannique depuis sa rédaction en 1653 par le Conseil de l'Amirauté jusqu'à devenir une loi en 1661.

<sup>41</sup> Foucault, Michel. *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Gallimard, 1993.

ceci par le biais de procédés disciplinaires qui opèrent de différentes manières. Le premier procédé, selon Foucault, consiste à répartir les individus dans un espace clos et hétérogène, renfermé sur lui-même et où la monotonie disciplinaire fait que chacun occupe une place bien précise sans remettre en doute ses fonctions. Ainsi, l’environnement même du navire est le lieu parfait : isolé en mer, le navire est un espace particulier ; il forme un monde à part, un microcosme au reflet d’une société et dans le cas du *Bounty*, au miroir de la société britannique où le pouvoir du souverain est exercé par le commandant du navire, le lieutenant William Bligh. Dans ce huis clos, « où que l’on se [tourne], la distance, la solitude et la platitude de l’horizon marin [replie] cette société sur elle-même » (Dening 175)<sup>42</sup>, exacerbant les violences à la manière d’une loupe. La description que Byam fait du *Bounty* se concentre d’abord sur sa taille (*MOB* 14), et pour cause, le navire est jugé bien trop petit pour une expédition d’une telle ampleur et le respect de la stricte hiérarchie d’un navire est alors rendue difficile par la promiscuité à bord. La taille du navire n’est pas un léger détail car il a toute son importance pour Byam : entassés comme l’étaient les hommes, la fin tragique de l’expédition ne fait presque aucun doute (“the discomfort of our life, and the bad humour it brought about, played no small part in the unhappy ending of a voyage which seemed ill-fated from the start” *MOB* 15). C’était effectivement le cas dans la réalité des faits : 46 hommes devaient se partager l’espace sur un navire de moins de 28 mètres de long et d’à peu près 7 mètres de large réduit par les aménagements apportés pour sa mission botanique. Ces aménagements forcés mais nécessaires concernent principalement les cabines personnelles des officiers du navire et celles des autres membres de l’équipage, rendant flous les espaces où pouvoir et subordination sont normalement bien distincts. Comme le rappelle Dening (33), la différence entre le gaillard avant et le gaillard arrière souligne des relations de pouvoir et d’autorité dans lesquelles les hommes de l’avant du navire sont normalement soumis à l’autorité des officiers de l’arrière. Bligh, en tant que commandant, ne dispose alors que d’un espace exigü et indigne de ses fonctions : “Lieutenant Bligh and the master, Mr. Fryer, were squeezed into two small cabins on either side of the ladderway, and forced to mess with the surgeon” (*MOB* 14) — l’inconfort sûrement ressenti par Bligh et Fryer tient dans le participe passé “squeezed” et l’adjectif “small”.

En réalité, la mission botanique du navire, transformé en pépinière flottante, empiète sur la manière dont les espaces sont normalement distribués à bord pour maintenir l’autorité des officiers, en particulier celle de Bligh, sur le reste de l’équipage et assurer un minimum

---

<sup>42</sup> Dening, Greg. *Le Bounty. Passions, pouvoir, théâtre : histoire d’une mutinerie*. Traduit par Brice Mathieussent, Anacharsis, 2023.



d'intimité pour chacun de ses membres — « le principal espace social du *Bounty* fut subordonnée à sa fonction botanique » (Dening 33). Il est sûrement aussi pertinent de noter que l'une des premières choses que les mutins font une fois en possession et en contrôle du *Bounty* est de jeter à l'eau les plants d'arbres à pain (*MOB* 126) — un acte symbolique à travers lequel les mutins se réapproprient l'espace du navire qui n'est alors plus sous la direction d'un représentant du pouvoir de l'empire britannique. Jennifer Newell<sup>43</sup> voit dans cet acte le point culminant des tensions accumulées à bord du navire qui s'ajoutent à un sentiment, pour les marins, que ces plants empiétaient sur leur espace personnel et leur ration d'eau fraîche — “We were all, in fact, envious of our breadfruit plants. Whatever happened, they had to be watered regularly, and in order to cut down the amount drunk by the ship's company Bligh had thought of a very excellent and ingenious arrangement to prevent us from quenching our thirst too often” (*MOB* 95). Conscients qu'il a été accordé plus de soin à ces arbres qu'à eux, leur réaction immédiate après la prise du navire a effectivement été de s'en débarrasser, malgré les calvaires endurés pour les obtenir et les maintenir en vie.

Contrôlés par une liste de devoirs à accomplir et de corvées pénibles ou fastidieuses à faire, les hommes sont ainsi occupés non seulement physiquement mais bien aussi mentalement, n'ayant pas le temps de divaguer ou de penser à autre chose. Dans *Mutiny on the Bounty*, gardons en tête que les réflexions de Byam ne sont qu'une réflexion après coup puisqu'il se remémore ce qu'il s'est passé, il peut donc se permettre de rajouter des remarques ou observations qui permettent d'alimenter son récit sur sa vie de tous les jours à bord.

Cette monotonie disciplinaire agit sur la répartition du temps à bord et se complète par la monotonie du paysage marin. Le temps est perçu à la foi de manière linéaire et cyclique<sup>44</sup> c'est-à-dire que le voyage possède certes un début et une fin mais la routine et l'horizon marin — plat et désorientant avec le mouvement régulier de ses vagues — rend la vie à bord redondante. De jour comme de nuit, le temps de chacun des membres de l'équipage est divisé selon une organisation stricte entre manœuvres, repos, surveillance du soir, repas, etc. et favorise la lassitude à bord lorsque les conditions météorologiques sont calmes<sup>45</sup>. Le dessin sur une carte du trajet parcouru par jour mêle le temps et l'espace (*MAS* page); il est donc toujours question

---

<sup>43</sup> Newell, Jennifer. *Trading Nature: Tahitians, Europeans, and Ecological Exchange*. First edition, University of Hawai'i Press, 2010, 158.

<sup>44</sup> Foulke, Robert. *The Sea Voyage Narrative*. Routledge, 2002.

<sup>45</sup> Ou *a contrario*, lorsque les conditions météorologiques sont exécrables en continu comme dans *Men Against the Sea*, la fatigue mentale et physique liée aux mouvements inlassables des vagues, à la pluie et au vent sans fin donnent l'impression d'un cycle infernal.

ici de mesurer concrètement les performances d'un équipage, c'est-à-dire le nombre de miles parcourus en tant de temps et dans de telles conditions. Le non-respect des emplois du temps met en danger la mission et est passible de punition, comme le montre le cas de Tinkler qui est surpris éveillé alors qu'il est censé dormir (*MOB* 46). La régularité et la persévérance avec lesquelles les hommes à bord répondent aux ordres et effectuent chaque mouvement servent à transcender le corps de ces hommes qui répètent une succession de mouvements précis dans leur durée, leur amplitude et leur direction. Ces mouvements sont un codage instrumental du corps — des manœuvres (Foucault 179-180).

Le deuxième procédé est l'outil le plus important dans la violence disciplinaire : il consiste à instaurer un système de surveillance de façon à maintenir la crainte des personnes observées d'une part ("Fear is what they *do* understand" assure Bligh dans le premier tome, 38) et le pouvoir de Bligh et du roi d'Angleterre d'autre part ("I am the only judge of what is right or wrong" (*MOB* 40)). L'auxiliaire « do » dans "Fear is what they *do* understand" n'est normalement pas nécessaire dans une phrase affirmative ; sa présence ici témoigne d'une double-emphase : d'abord par son utilisation puis par le choix des italiques. Cette double-emphase met en relief l'impulsivité de Bligh et son désir de prépotence en même temps qu'il cherche désespérément à clore le débat en voulant obtenir gain de cause. Comme Foucault le rappelle, « le métier de priver un homme de sa liberté et de le surveiller en prison est un exercice de tyrannie » (Foucault 135). Si Bligh ne peut être partout pour surveiller ses hommes, il peut toutefois compter sur Mr. Samuel, son assistant. Ce dernier n'est pas apprécié de l'équipage et son rôle à bord consiste rapidement à contrôler les rations de nourriture données aux hommes et à surveiller les marchandises qui arrivent à bord pour les mettre dans le fonds de provisions ou d'articles du navire, même lorsque ces marchandises sont des achats ou des dons personnels qui ne devraient normalement pas être la propriété du navire.

La nourriture à bord du *Bounty* dans le premier tome est d'ailleurs un sujet de discorde parmi les personnages. L'équipage ne possède pas de commissaire de bord chargé de contrôler les rations de nourriture ; Bligh remplit donc ce rôle mais sa réputation à bord éveille les suspicions de certains qui ne font alors pas confiance en leur commandant pour gérer leurs ressources vitales : "While Mr. Bligh feasted on the wild duck his fowling piece brought down, the ship's people were half starved and there was much muttering among the officers" (*MOB* 49). L'estomac des marins devient alors aussi un « espace de pouvoir » (Denig 38), une manière de contrôler directement le corps même des hommes du navire pour asseoir son pouvoir. Lorsqu'il charge Samuel de le faire, les suspicions sont les mêmes :

“each time a cask of salt meat was broached, the choicest pieces were reserved for the cabin, and the remainder, scarcely fit for human food, issued out to the messes without being weighed. Samuel would call out “Four pounds,” and mark the amount down in his book, when anyone could perceive that the meat would not have weighed three. (*MOB* 33).

Le fait de donner de la nourriture d’une si mauvaise qualité est dégradant en plus d’être dangereux et le rapport inégal entre Samuel et “anyone”, compris au sens de n’importe qui, donc “everyone” à l’exception de Samuel, souligne l’écart des rapports hiérarchiques. La malhonnêteté de Bligh est vite visée par les membres de l’équipage et Byam en profite pour rappeler leur impuissance mais aussi leur résilience car en dépit du caractère de Bligh, c’est bel et bien sa mauvaise foi et son manque d’intégrité qui sont sûrement la cause de la rébellion : “[Seamen] can put up with a harsh captain, but nothing will drive British seamen to mutiny faster than a captain suspected of lining his pockets at their expense” (*MOB* 33).

En plus de la malhonnêteté de Bligh, ses manières ternissent son image dans *Mutiny on the Bounty*. Bligh est verbalement violent : ses prises de paroles s’accompagnent fréquemment d’insultes à l’égard de ses hommes et de points d’exclamation qui traduisent un ton impérieux et péremptoire ainsi qu’un caractère altier. Les adjectifs et adverbes péjoratifs pour décrire sa voix lorsqu’il parle ou qu’il rit sont nombreux : “harsh” ou “harshly” sont employés un total de 11 fois en l’espace des quatre premiers chapitres, “violently” (*MOB* 38), “grimly” (*MOB* 38 (deux fois), 39, 49). Ses manières à table montrent un homme mal éduqué : ““Damn them!” said Bligh, his mouth full of beef and pease, which he continued to chew rapidly as he spoke” (*MOB* 37), “He swallowed violently and filled his mouth once more” (*MOB* 38). Son attitude montre son arrogance (“scornfully” *MOB* 39) et le peu de respect qu’il témoigne, même à ses officiers (“sneeringly” *MOB* 38). Comparé à l’attitude d’autres personnages, notamment Christian dont les manières sont décrites à deux reprises comme sincèrement courtoises (*MOB* 38), Bligh apparaît clairement comme une personne n’étant pas digne d’être commandant d’un navire et responsable d’un équipage.

La discipline n’est pas qu’une affaire d’organisation et les répressions, sous forme de châtiements corporels, la plupart du temps, administrés avec le chat-à-neuf-queues, font partie des Articles de guerre. Byam, à peine arrivé à Spithead, est témoin de ces ravages lorsqu’un marin du *Tigress*, accusé d’avoir frappé un officier, meurt sous les coups du fouet (*MOB* 20-22). Le supplice exercé, comme Foucault le démontre, est une forme ritualisée de punition publique qui répond à deux objectifs : marquer le corps du supplicié en même temps que les esprits du public. Ce qui fait de cette forme de punition une cérémonie solennelle est d’abord la présence du

public puisque tous les membres de l'équipage sont, non pas simplement conviés à y assister, mais obligés ("The order to turn all hands aft to witness punishment" *MOB* 20) puis leur attitude : ils forment une masse silencieuse qui approche pour assister au spectacle ("their ports and bulwarks were crowded with silent men" ; "Then, [...] came a procession I shall never forget" *MOB* 20). Administrer les coups de fouet doit aussi se faire dans la froideur la plus totale car aucune émotion ne devrait laisser occulter le pouvoir suprême du souverain, même si les bourreaux sont réticents devant tant de cruauté qu'ils doivent infliger ("he could not have expressed more clearly the reluctance he felt" *MOB* 22). Dans le cas du marin du *Tigress*, les équipages des autres navires présents au quai sont aussi du public ; le capitaine Courtney invite et recommande même à Bligh et Byam le meilleur endroit duquel apprécier le spectacle — "should you wish to be spectators, I can recommend the poop" (*MOB* 20). Dans le silence des hommes résonnent les roulements de tambours qui annoncent l'ouverture de la cérémonie et l'arrivée du coupable ("In the lead, rowed slowly in time to the nervous beat of the drum, came the longboat of a near-by ship" *MOB* 20). Pour Byam, qui ne sait pas à quoi s'attendre, la tension semble monter. La punition est ritualisée car il ne s'agit pas simplement d'infliger des coups de fouets au hasard : le nombre de coups reçus est déterminé par le crime reproché, et consigné et détaillé dans les Articles de guerre concernés. Le respect des Articles de guerre oblige même à infliger tous les coups requis même si le supplicié est mort — le capitaine Courtney ordonne au maître d'équipage d'infliger les deux douzaines de coups restants même après que la victime a été déclarée morte ; "“Do you duty,” he ordered calmly; “two dozen, I believe”" (*MOB* 21). Les derniers coups sont donnés :

“The measured blows continued—each breaking the silence like a pistol shot. I counted them mechanically for what seemed an age, but the end came at last—twenty-two, a pause, twenty-three... twenty-four (*MOB* 22).

L'utilisation abondante de signes de ponctuation variés (points, virgules, tirets demi-cadratin) hache ces deux phrases et ralentit le tempo comme pour, à défaut d'achever la victime déjà morte, au moins faire honneur aux Articles de guerre.

L'anonymat de cet homme dont Byam ne voit d'ailleurs pas le visage ("I could not see his face, for his head hung down over his chest" *MOB* 21) laisse d'abord penser à une victime sans nom ou dont l'identité n'a au final que peu d'importance puisque cet homme sert aussi en quelque sorte d'exemple pour quiconque serait tenté d'enfreindre les règles. Lors de cette cérémonie, depuis le point de vue de Byam, ce dernier n'aperçoit d'abord qu'une silhouette

(“huddled figure”) dont la posture lui donne déjà l’image d’un être affaibli malgré sa musculature. Petit à petit, Byam scanne le corps de cet homme — ses habits, ses bras, ses tatouages, ses cheveux en désordre puis il discerne enfin le sang qui l’entoure.

The huddled figure in the bows of the boat was that of a powerful man of thirty or thirty-five. He was stripped to his wide sailors’ trousers of duck, and his bare arms were bronzed and tattooed. Stocking had been bound around his wrists, which were stoutly lashed to a capstan bar. His thick yellow hair was in disorder and I could not see his face, for his head hung down over his chest. His trousers, the thwart on which he lay huddled, and the frames and planking of the boat on either side of him were blotched and spattered with black blood. Blood I had seen before; it was the man’s back that made me catch my breath. From neck to waist the cat-o’-nine-tails had laid the bones bare, and the flesh hung in blackened, tattered strips. (*MOB* 21)

Toujours selon Foucault, l’objectif premier du supplice et du châtement corporel comme forme de punition est de marquer le corps par les cicatrices qui témoignent de la souffrance et de l’humiliation de l’individu : “From neck to waist the cat-o’-nine-tails had laid the bones bare, and the flesh hung in blackened, tattered strips”. C’est une image particulièrement marquante par son caractère abominable et monstrueux et où le corps mutilé de l’individu est exposé aux yeux de tous. Du haut jusqu’au bas du dos, on lit sur ce corps mutilé les fautes de l’individu et la puissance du souverain qui s’acharne sur lui. Le second objectif, quant à lui, sert à faire susciter l’horreur et l’effroi chez le public, de sorte que la punition soit un moyen dissuasif. Rendre public le supplice, en le transformant en spectacle, a donc une double fonction : inspirer la terreur parmi les spectateurs et leur faire prendre conscience de leur rôle de garants de la punition comme un pacte conclu entre le souverain et ses sujets. La répétition de consonnes occlusives [p], [b], [d], [t] dans “blood” (répété deux fois), les adjectifs “black”, “blackened”, “bare”, “tattered”, les participes passés “blotched” et “spattered” et les noms “back”, “breath”, “bones” et “strips” crée une paronomase et une lecture abrupte voire saccadée qui transcrit l’horreur de la scène. L’individu, dont le corps porte les souffrances de sa peine, est décrit en étant réduit à son anatomie ; rien ne laisse paraître ses émotions avant sa fin, l’état de son cadavre suffit à laisser deviner ce qu’il a enduré. Le spectacle est tellement révoltant qu’il coupe l’appétit de Byam, là où Bligh ne semble pas le moins du monde affecté par l’atrocité de l’événement dont il vient d’être lui aussi témoin (*MOB* 22).

Le supplice est un événement au cours duquel se manifeste le pouvoir judiciaire mais aussi politique du souverain, il sert à rectifier un préjudice commis envers son autorité. L’offense, dans le cas évoqué, n’atteint pas seulement l’officier frappé mais le souverain lui-même,

même s'il est totalement absent de la scène, car elle constitue un outrage à son pouvoir. Le supplice, nous assure Foucault, ne sert pas tant à rétablir la justice mais à réactiver ce pouvoir par une dissymétrie des forces où la mort clôt le rituel. Il s'agit de montrer que la puissance du souverain dépasse celle des individus.

Les mêmes remarques sont de mise pour le chapitre IV lorsque Mills reçoit trois douzaines de coups de chat-à-neuf-queues (*MOB* 43-44). Morrison se voit obligé d'accomplir son devoir et est instrumentalisé pour répondre aux obligations de Bligh (on retrouve encore l'ordre impérieux et impatient "Do your duty!" *MOB* 44). Le contrôle exercé par ce dernier prend la forme d'un sentiment de peur — peur qui ne doit pas tétaniser Morrison mais le forcer à obéir silencieusement et froidement aux ordres qui lui sont donnés, malgré ses convictions.

L'image de Morrison qui passe entre ses doigts les cordes du fouet (répétée deux fois) mérite quelques observations. La première occurrence précède le premier coup de fouet, quand les lanières sont alors vierges du sang de Mills, mais le mouvement rapide de Morrison précipite sa souillure. L'asyndète dans "He advanced to the grating, drew the tails of the cat through his fingers, flung his arm back, and struck." (*MOB* 44) avec la longueur décroissante des groupes verbaux, apposés et se référant tous au même pronom personnel "He" en début de phrase, font que le tempo s'accélère en même temps que l'intensité va crescendo. L'isolement du verbe "struck" qui n'est pas accompagné de complément est une aposiopèse : elle achève brusquement la phrase et laisse au lecteur le soin de se reconstituer la scène. La réticence de Byam à compléter ce verbe laisse entendre son émotion, comme si l'horreur du spectacle ne méritait pas plus de mots pour le décrire — "struck" se suffit à lui-même et il n'y a nul besoin de préciser ce qui est frappé car il est sous-entendu très distinctement puisque ce n'est pas la première scène de coups de fouet auquel assiste Byam et pour ainsi dire le lecteur. L'expression "the tails of the cat" pour désigner les lanières du fouet, répétée deux fois, euphémise la violence qu'elles affligent car elles donnent pour image des queues de chat qui ressembleraient presque à des plumeaux, or elles ne caressent pas le dos de Mills mais le lacèrent sévèrement. La deuxième occurrence rend compte du résultat : "Morrison passed the tails of the cat through his fingers to free them of blood and bits of flesh" (*MOB* 44). Ce même geste, répété à deux moments distincts, suscite donc deux types d'émotions : d'abord l'angoisse, la crainte et l'émoi qui précède le premier coup, et enfin l'horreur et le dégoût dans l'image répugnante des morceaux de chair et du sang de Mills qui passent entre les doigts de son camarade Morrison.

Pour Byam, Bligh dépasse aussi les bornes en faisant fouetter d'une douzaine de coups un officier, Young, "an officier of the ship and rated as a gentlemen, a proud, fearless man of

gentle birth. Though Bligh was within his powers as captain, the public flogging of such a man was almost without precedent in the Service.” (*MOB* 51). Si l’utilisation du chat-à-neuf-queues est fréquente, certaines punitions consistent à attacher les hommes pendant un temps donné à des fers. Dans le cas de Tinkler, il est attaché au mât toute une nuit. La punition aurait pu résulter en sa mort par hypothermie (*MOB* 46).

Dans des circonstances comme celles-ci, créées par Nordhoff et Hall, le lecteur comprend aisément les raisons qui ont poussé une partie de l’équipage à se mutiner. Comme le rappelle Foucault (88), « tyrannie et révolte s’appellent l’une l’autre ». Lorsque Christian revient sur les faits de la mutinerie avec Byam, il avoue que son intention n’était pas de saisir le navire mais de le désertre, quitte à se retrouver au contact d’indigènes océaniques dont il ne connaît rien et *a priori* farouches. La rapidité avec laquelle il décide finalement de commettre un acte de piraterie montre la gravité de sa situation à bord. Si l’accusation de Bligh, la veille, semble avoir été le catalyseur de la réaction de Christian, la réussite de la mutinerie, pourtant soutenue par une minorité de l’équipage, est le fruit de plusieurs semaines « de divers antagonismes, frustrations, humiliations longtemps contenues dont les causes, souvent anciennes, sont répétitives et subies jusqu’à la rupture » (Cabantous 153)<sup>46</sup>.

La violence physique, verbale et morale qu’exerce Bligh sur les membres de son équipage fait face au désir d’émancipation de ces derniers. La mutinerie, elle-même une forme de violence, est alors censée contrebalancer la violence de Bligh. L’affolement de Bligh, toujours aussi vulgaire (“you mutinous dog” *MOB* 100), est pondéré par l’agitation pressante des mutins et leur langage grossier en réponses aux provocations de Bligh (“Slit the dog’s gullet!” ; “Shoot you, you bloody rogue!” *MOB* 101). Pourtant, telle qu’elle est racontée par Byam, la mutinerie est présentée comme une violence néanmoins mesurée et amoindrie car personne n’est blessé ni ne meurt — si la possibilité de tuer Bligh est mentionnée, elle n’aboutit pas, Christian veut le garder à bord pour qu’il soit jugé de ses actes en Angleterre. La décision finale de le larguer en mer avec ses loyalistes sur la chaloupe du *Bounty* reste une décision plus réfléchie même si pour les membres d’équipage restant à bord du *Bounty*, ce choix envoie Bligh et ses loyalistes vers une mort certaine. Comme suggéré par Denning, la tyrannie de Bligh, comme nous venons de la détailler, est une forme de violence extrême à laquelle le lecteur n’est généralement pas habitué ; elle rend alors tolérables la révolte et la rébellion des mutins en les héroïsant, elle glorifie leur courage et leur résilience face à Bligh. Dans cette acceptation populaire, Denning

---

<sup>46</sup> Cabantous, Alain, et Gilbert Buti. *Les Mutins de la mer - Rébellions maritimes et portuaires en Europe occidentale (XVIIe-XVIIIe siècles)*. Les éditions du Cerf, 2022.

voit en réalité la crainte de constater que « nos institutions soient aussi fragiles, ou la naissance du mal si banal » (77). La mutinerie apparaît comme la réponse juste et logique dans le contexte donné par Nordhoff et Hall.

### ***William Bligh, un personnage historique tyrannique ?***

Dans *Mutiny on the Bounty*, les auteurs ont fait le choix d'un commandant de bord tyrannique, physiquement et verbalement violent — choix pourtant différent des faits historiques. Historiquement parlant, si Bligh était effectivement insultant dans ses propos et avait une tendance à se laisser aller à un franc-parler vulgaire lorsqu'il s'adressait à ses hommes, il n'utilisait toutefois que rarement le chat-à-neuf-queue et se montrait bien moins violent physiquement que son mentor le capitaine James Cook. C'est en tenant compte des faits historiques et du contexte dans lequel Bligh prend les commandes du *Bounty*, longuement détaillé par Caroline Alexander<sup>47</sup>, que l'on saisit le parti pris des deux auteurs pour la diffusion de l'image négative d'un Bligh violent et tyrannique, créée par certains membres historiques du *Bounty* tel que Peter Heywood et James Morrison mais aussi par la famille Christian. Dening, quant à lui, avait cherché à comprendre les relations liant « la théâtralité des institutions navales et le pouvoir mythologisant de l'histoire » (Dening 9) pour expliquer le paradoxe entre le personnage historique de Bligh et sa représentation dans la culture populaire. Ce choix d'écriture constitue une forme de violence de la part de Nordhoff et Hall à l'encontre du personnage historique de Bligh.

Bligh embarque très tôt sur un navire : à 7 ans, il est le serviteur personnel du capitaine du *Monmouth* et à 15 ans, il rentre dans la Royal Navy. À l'âge de 21 ans, il est recruté comme maître d'équipage sur le *Resolution* pour le troisième voyage du capitaine James Cook en Océanie, ce qui représentait pour lui l'occasion rêvée d'abord de montrer ses talents en mer à Cook mais surtout d'obtenir de lui des éloges qui lui permettraient une promotion au sein de la Royal Navy. Malheureusement pour Bligh, la mort soudaine de Cook dans la baie Kealakekua à Hawaï'i (autrefois appelé les Îles Sandwich) sous les coups des autochtones le prive de cette aubaine et ses relations dans la marine ne lui permettent pas d'avancer davantage dans sa carrière. Il n'a d'autres choix que de retourner dans la marine marchande pour le commerce du sucre et du rhum entre l'Angleterre et les Indes occidentales avant que la mission du *Bounty* ne lui soit proposée. De son expédition avec Cook, Bligh en apprend beaucoup, non seulement sur la navigation mais surtout sur le contrôle et le maintien rigoureux d'une bonne hygiène à bord qui passe par une propreté du navire inégalable et par des choix nutritifs judicieux, censés prévenir

---

<sup>47</sup> Alexander, Caroline. *The Bounty: The True Story of the Mutiny on the Bounty*. Harper Perennial, 2003.



l'apparition du scorbut, qui ne sont pas forcément au goût de chacun. Au moment de sa nomination pour diriger l'expédition du *Bounty*, Bligh avait acquis énormément d'expérience — en plus de sa carrière militaire sur le *Hunter* et le *Ranger* et de son voyage avec Cook, qui lui a permis de se familiariser avec le Pacifique, il avait acquis de très bonnes connaissances sur le contexte géopolitique aux Indes occidentales et sur l'intérêt de transplanter l'arbre à pain dans les colonies britanniques. Alors âgé de 33 ans lorsque Sir Joseph Banks le nomme commandant du *Bounty*, Bligh refait son entrée dans la marine royale et cette fois, avec pour ambition d'avoir une carrière aussi prodigieuse que celle de son prédécesseur Cook.

Si donc pour Bligh, la mission du *Bounty* représentait un tournant dans sa carrière pour accéder au titre de capitaine, pour l'Amirauté, l'enjeu était ailleurs et elle ne partageait pas les aspirations de Bligh : la transplantation devait être rapide, efficace et à moindres frais. Au grand dam de Bligh, il est promu lieutenant et non capitaine, comme il l'aurait tant espéré — s'il avait été souvent appelé « Capitaine Bligh » avant de le devenir en 1790 pour diriger le HMS *Falcon*, ceci était purement par politesse (Alexander 49). Non seulement le titre de lieutenant était décevant pour Bligh mais cela signifiait aussi que sa rémunération n'atteignait pas non plus ses espérances. Malgré cela, Bligh tenait à être couronné de succès pour sa mission et a donc tenté de poursuivre ses efforts pour qu'elle soit accomplie à la perfection et pour obtenir la promotion qu'il souhaitait tant.

Cependant, l'incompétence de certains menace de transformer la mission en un véritable fiasco. À commencer par la Royal Navy elle-même : comme dit plus haut, le navire était bien trop petit pour une expédition d'une telle ampleur et son réaménagement contraint Bligh à n'avoir qu'un très petit espace personnel, portant en quelque sorte atteinte à sa dignité une deuxième fois<sup>48</sup> ; par ailleurs, la sélection des membres de l'équipage n'avait pas été du ressort de Bligh pour qui la nomination de certains d'entre eux, comme Thomas Huggan, le chirurgien alcoolique<sup>49</sup>, représentait une sérieuse entrave à sa réussite<sup>50</sup> (Alexander 84); enfin, c'est sans

---

<sup>48</sup> “A windowless cabin measuring eight by seven feet would form his sleeping area. [...]; if he wished to invite others to his table, they would meet him there, in this cramped, undignified space” (Alexander 50)

<sup>49</sup> Dans les faits, l'incompétence du chirurgien s'est révélée particulièrement dramatique pour un des hommes du *Bounty* puisque James Valentine meurt d'une septicémie après une infection qui n'aurait pas été soignée correctement. Pour tenter de camoufler la vraie raison de sa mort, Huggan prétend qu'il aurait souffert du scorbut, ce qui mit Bligh dans tous ses états : non seulement il venait de perdre un homme et son journal de bord en était maintenant entaché, mais en plus de cela, il apprenait que le scorbut s'était invité à bord du *Bounty* (Alexander page).

<sup>50</sup> L'idée que Bligh pouvait paraître déçu de l'équipage qu'il avait reçu est parfois présente dans *Mutiny on the Bounty* ; en parlant de Michael Byrne, à moitié aveugle : “He had managed to conceal his blindness till the *Bounty* was at sea, when it became apparent, much to Mr. Bligh's annoyance” (page)

compter sur les retards accumulés dans l'organisation du voyage qui lui font rater de trois semaines la saison propice pour passer par le détroit de Magellan, le Cape Horn au sud du continent américain (Alexander 72). Avant même de larguer les amarres, le bon déroulement de la mission de Bligh était déjà entravé.

Par ailleurs, toujours dans l'optique de mener à bien les missions qui lui étaient confiées, Bligh était perfectionniste et faisait peu confiance aux autres — il attribuait facilement la mort de Cook à Hawaï'i à l'incompétence des membres d'équipage du *Resolution* et du *Discovery* et à leur manque de ténacité face aux Hawaïiens. Cette expérience, qui l'avait donc privé d'être reconnu comme un excellent navigateur digne d'être dans la lignée de Cook, l'avait profondément marqué jusqu'à être intransigeant et au point de chercher la moindre faute commise par autrui qui pourrait le nuire.

Comme annoncé plus haut, Bligh avait pris note de la rigueur de Cook concernant le contrôle de l'hygiène à bord car même si les éléments marins représentaient un danger réel, il ne fallait pas pour autant négliger la santé des marins. Le scorbut, la dysenterie, la fièvre typhoïde, la variole et la malaria étaient des maladies fréquentes à bord des navires partis pour de longues traversées et pouvaient faire des ravages sur un équipage, mettant en danger aussi bien la vie des hommes que la réussite de leur mission. En cause : les conditions de vie insalubres à bord qui favorisent la prolifération de bactéries, une alimentation pauvre en vitamine C par manque de fruits et légumes frais ou simplement contaminés et infectés, le sérieux manque d'hygiène et des systèmes de ventilations inadéquats qui facilitent la stagnation de l'air humide dans les cabines. Voulant que le voyage se passe du mieux possible avec idéalement aucune perte humaine, Bligh prend des mesures drastiques : nettoyage du navire au vinaigre, inspection rigoureuse de l'hygiène de ses hommes jusqu'à vérifier la propreté de leurs ongles et de leurs vêtements tous les dimanches et enfin pour maintenir son équipage dans une bonne forme physique et de bonne humeur, des séances de danse obligatoires (Alexander 94). Si pour Bligh, ces mesures étaient dans l'intérêt premier de la santé de son équipage, il est possible, que pour certains, elles aient pu paraître très intrusives et excessives. L'omission de toutes ces mesures prises par Bligh dans *Mutiny on the Bounty*, à l'exception de la choucroute pour prévenir du scorbut, ne rend alors pas compte des efforts de ce dernier pour maintenir son équipage en vie et en bonne santé durant leur long séjour en mer.

Alexander rappelle, avec à l'appui des correspondances de Bligh et son journal de bord personnel, qu'il ne ressentait que peu voire presque pas le besoin de devoir faire fouetter un membre de son équipage. Sa préoccupation première était bel et bien son obsession pour la

propreté du navire et de ses hommes — “There was no dirt or disease in Bligh’s vision of the perfect voyage, and no punishment” (Alexander 88).

Là où le bât blesse pour Bligh, c’est qu’il avait des difficultés à respecter l’intimité de son équipage et donc du mal à avoir de l’autorité en retour. L’intimité de chacun était déjà mise à mal par la promiscuité à bord mais les mesures qu’il prenait mettaient en danger sa popularité au sein du navire. Si la position de Bligh en tant que commandant de bord lui donnait automatiquement un certain pouvoir, elle ne lui assurait pas pour autant le respect de ses hommes (Dening 100). Son seul prestige tenait au fait qu’il avait voyagé avec Cook mais certains autres membres du *Bounty* l’avaient aussi fait<sup>51</sup>, si bien que ce prestige restait limité. Pour s’efforcer de maintenir la position de supériorité qui lui était donnée, Bligh se montrait humiliant, notamment envers les officiers Fryer et Christian. Deux incidents évoqués clairement dans *Mutiny on the Bounty* sont reportés et avérés : lorsque Bligh force Fryer à signer le livre de bord malgré le grand refus de ce dernier et lorsque Bligh accuse Christian d’avoir volé des noix de coco qui faisaient partie des provisions du navire. Ces faits historiques sont reportés dans le journal de Morrison<sup>52</sup> et repris par Nordhoff et Hall dans *Mutiny on the Bounty*. Très tôt, Byam se rend compte de certaines hostilités : invité pour un repas dans la cabine de Bligh en compagnie de Fryer et Fletcher, il conclut rapidement que les relations entre Bligh et ses officiers étaient tendues — les opinions différaient et la courtoisie de Fryer ne cachait pas suffisamment sa rancœur. Quant à Christian, Bligh le considère avec dédain (*MOB* 39).

Historiquement, le langage grossier et insultant de Bligh était un fait avéré puisqu’en mars 1805, il est passé en cour martiale pour ses insultes à outrance (Dening 75). Sentant son autorité menacée à chaque instant, son langage agissait comme un mécanisme de défense par la terreur. Bligh souffrait donc de la crainte de ne pas être pris au sérieux et de ne pas être respecté par ses hommes — crainte qui apparaît fréquemment dans le premier tome car Bligh réitère sans cesse ce besoin d’affirmer son autorité par la violence ; par exemple : “‘I’ll show the man who’s captain of this ship,” [...] “By God, I will!’” (*MOB* 44) . Il craignait également que l’incompétence de ses hommes le prive de la promotion qu’il attendait tant, ne leur faisant alors aucunement confiance : “A lazy, incompetent lot of scoundrels! God knows a Captain has trials enough without being cursed with such a crew!” (*MOB* 37-38).

---

<sup>51</sup> C’est le cas du botaniste David Nelson, du canonier William Peckover (qui a participé à chacun des trois voyages de Cook) et de l’armurier Joseph Coleman.

<sup>52</sup> Morrison, James. *Journal de James Morrison, second maître à bord de la « Bounty »*. Traduit par Bertrand Jaunez, Société des Océanistes, 1935.

Si Nordhoff et Hall ont en effet retenu la particularité du langage de Bligh, le lecteur quant à lui retient son tempérament, ses accès et excès de colère et la satisfaction cruelle qu'il tire du spectacle du chat-à-neuf-queues, le rendant ainsi détestable. Comme évoqué plus haut, la tyrannie de Bligh magnifie l'héroïsme des mutins et excuse ou du moins justifie la rébellion. De la même manière que James Morrison, Peter Heywood et la famille Christian pour se défendre du supposé préjudice qui leur était porté, les auteurs ont donc choisi de dépeindre Bligh comme un capitaine despotique, ne méritant pas la confiance et le respect de son équipage.

L'ampleur et l'augmentation des mutineries vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les flottes françaises et britanniques (Cabantous 193) alimentent les vagues de soulèvement contre les pouvoirs monarchiques en Europe. Dans le cas de la flotte royale britannique, ce sont les mécontentements réguliers des gens de la mer (mauvais traitement, alimentation médiocre) et leurs revendications (revalorisation de leurs soldes, permissions à terre plus fréquentes) restés lettre morte, qui provoquent une première vague de mutineries dans les ports militaires avec le refus d'obtempérer et l'immobilisation complète des navires de guerre alors que le royaume est en conflit avec l'empire français (Cabantous 208). Ce contexte joue ainsi en leur faveur puisque le climat régnant témoigne déjà de certains dysfonctionnements au sein de la Royal Navy et d'un problème de plus grande ampleur et non pas simplement d'un cas isolé.

Selon des témoignages donnés à un moment où leur vie était en jeu, James Morrison et Peter Heywood faisaient partie des membres de l'équipage du *Bounty* ayant été contraints de rester à bord du navire puis retrouvés à Tahiti et ramenés en Angleterre par le capitaine Edward Edwards du *Pandora*. L'humiliation endurée pendant la traversée et le procès porte atteinte à leur fierté et leur dignité ; ainsi, pour tenter de se laver de cette offense, plaider leur innocence et obtenir la sympathie de l'opinion publique, ils répandent cette image dégradante et ignominieuse de Bligh — à commencer par Morrison, dont le journal expose clairement l'exaspération grandissante de l'équipage face aux traitements que Bligh leur fait subir. Écrit quelques années après les faits alors qu'il est prisonnier à bord du *Hector* en attendant le procès de la mutinerie, son journal avait pour ambition non seulement de décrire leur voyage mais surtout la vie à Tahiti, la culture tahitienne, les habitudes et mœurs des Tahitiens, de façon beaucoup plus précise et objective qu'il ne l'avait été fait jusqu'à présent par d'autres explorateurs. Son journal se compose de deux parties : la première retraçant sa vie depuis son embarquement à bord du *Bounty* le 9 septembre 1787 jusqu'à son arrivée en Angleterre le 19 juin 1792 et la deuxième présentant une description détaillée de sa vie à Tahiti. Son journal attire rapidement l'attention du Révérend William Howell, officiellement un chapelain à bord du *Bedford* mais nommé aussi

prêtre auprès des mutins ramenés en Angleterre avant leur jugement. Dans son journal, Morrison nous fait part du comportement du lieutenant William Bligh. Il le décrit comme un homme facilement irritable et susceptible, sujet à des colères et particulièrement vulgaire verbalement, ce qui le rend très tôt détestable auprès des autres membres de l'équipage<sup>53</sup>. Peter Heywood, quant à lui, d'abord partisan de Bligh pendant le procès, partage ensuite l'opinion des mutins, accusant Bligh d'être colérique et d'avoir mené lui-même une partie de l'équipage à se mutiner. Il use de ses relations au sein de la marine et de l'influence de sa famille avec celle de Christian et s'appuie sur le journal de Morrison pour échapper à la pendaison. Il est reconnu coupable mais obtient la grâce du roi, alors qu'il est innocent dans le roman sans que le narrateur n'en doute une seule seconde.

Un peu de la même manière que le personnage éponyme *White-Jacket* de Herman Melville<sup>54</sup>, les nombreuses réflexions de Byam sur les causes de la mutinerie cherchent à excuser les mutins et à dénoncer la violence systémique qui émane de la Royal Navy en tant qu'institution — “I believe that a day will come when flogging will be abolished on His Majesty's ships. It is an over-brutal punishment, which destroys a good man's self-respect and makes a bad man worse.” (*MOB* 42) — au même titre que la violence perpétuée par un commandant de bord au pouvoir arbitraire et aux décisions injustes.

La prise de position de Nordhoff et Hall est en ce sens une invitation pour le lecteur à adopter une position assez radicale contre le pouvoir et l'autorité en place en éprouvant de l'empathie pour des hors-la-loi. En reprenant les arguments avancés par James Morrison, Peter Heywood et la famille Christian, les auteurs répandent un portrait de Bligh qui ne le présente pas à son avantage dans le premier tome. Toutefois, le deuxième tome redresse l'honneur de Bligh, notamment grâce aux nombreuses remarques de Ledward : “For the preservation of our lives we have Captain Bligh to thank, and him alone” (*MAS* 303), “He [Mr. Cole] never for a moment doubted the captain's ability to carry us safely through whatever perils might await us” (*MAS* 320), “Bligh's actions at this time were beyond praise. To see him rise to a desperate occasion was an experience to be treasured in the memory. He was cool-headed, and he talked quietly, even cheerfully, to us” (*MAS* 327), pour n'en citer que quelques-unes.

---

<sup>53</sup> Dans son journal, Morrison ne manque pas non plus de mentionner le comportement inadmissible du commandant Edward Edwards du *Pandora* et le traitement que lui et ses camarades endurent dans la « boîte de Pandore ». Il dénonce aussi son incompetence et son inadvertance qui causent le naufrage du navire sur la Grande Barrière de corail au nord de l'Australie (Morrison 102).

<sup>54</sup> Melville, Herman. *White-Jacket; or, The World in a Man-of-War*. 1850.

## **Violence de la thalassocratie et du discours colonial anglophone**

Évidemment, la construction littéraire du personnage de Bligh en tant que commandant de navire tyrannique, violent et indigne de sa fonction qui renchérit un imaginaire collectif né des accusations de Morrison, Heywood et de la famille Christian, ne doit pas masquer la violence, cette fois réelle et non fictionnelle, de l'entreprise coloniale du *Bounty* et de l'héritage des écrits de Bougainville dans la création littéraire de Tahiti et de ses habitants dans lequel s'inscrit *Mutiny on the Bounty*.

Dans un contexte géopolitique tendu en Europe, de l'autre côté de l'Atlantique, l'empire britannique perd ses colonies américaines continentales après l'indépendance des États-Unis en 1776. Ses efforts se concentrent donc sur ses colonies restantes dans les Caraïbes et là aussi, la situation est compliquée : les états nouvellement indépendants ne veulent plus échanger avec l'empire britannique. La faim s'installe parmi les esclaves travaillant dans les plantations et menace la prospérité économique de la Grande-Bretagne.

### ***La transplantation de l'arbre à pain au service d'un empire colonial et capitaliste***

L'arbre à pain et son fruit ont une place centrale en Océanie. Jean-Claude Teriierooiterai<sup>55</sup> détaille les origines de cet arbre et ses diverses utilisations traditionnelles dans l'espace géographique qu'est aujourd'hui la Polynésie française. Originnaire d'Asie du Sud-Est et cousin du jacquier, l'arbre à pain se décline sous la forme de trois variétés<sup>56</sup>. L'une des trois, l'*Artocarpus altilis*, est la variété la plus répandue à travers l'Océanie ; avec comme point d'origine la Nouvelle-Guinée, elle a été domestiquée par l'homme en Mélanésie avant d'être importée dans le reste de la Polynésie pour se diversifier en d'autres sous-variétés.

L'importance majeure et la valeur de l'arbre à pain viennent d'abord de ses nombreuses utilisations. Dans la médecine traditionnelle, la sève, les fleurs, les bourgeons, les pédoncules, les pétioles et l'écorce servaient à guérir maints maux. La sève, préparée avec du *mono'i*, pouvait aussi être utilisée à des fins cosmétiques. Telle quelle, elle pouvait également servir de colle

---

<sup>55</sup> Teriierooiterai, Jean-Claude, « Contextualising the *Bounty* in Pacific Maritime Culture ». Largeaud-Ortega, Sylvie. *The Bounty from the Beach*. ANU Press, 2018, 21-66.

<sup>56</sup> *Artocarpus camansi*, *Artocarpus mariannensis* et *Artocarpus altilis*.

pour piéger les oiseaux. L'écorce servait à la préparation de *tapa* tandis que les troncs, sachant que les arbres peuvent atteindre plus de 25 mètres de haut, étaient utilisés pour la confection de *va'a*<sup>57</sup> ou de planches de surf, activité que les Tahitiens nommaient *hōrue* et dont Morrison donne une description détaillée dans son journal (Morrison page). Le fruit, appelé '*uru* en tahitien, ou *mei* aux Marquises, se prépare cuit dans un four enfoui sous terre ou bien sur un feu ; la peau calcinée est ensuite épluchée pour que la chair soit mangée. Pour anticiper la période de disette, la chair cuite pouvait être fermentée pour mieux la conserver et plus longtemps<sup>58</sup>.

Le mythe de la création de l'arbre à pain, réécrit par Teuira Henry dans *Tahiti aux temps anciens*<sup>59</sup>, met clairement en lumière l'aspect symbolique de cet arbre et de son fruit. L'intrigue se passe à Ra'iātea alors qu'une longue famine s'installe, tuant petit à petit la population de l'île, et se concentre sur une famille : celle de Rua-ta'ata et Rumau-ari'i et de leurs quatre enfants. Rua-ta'ata, le père, donne des consignes à son épouse : celle-ci pourra, au lever du soleil le lendemain, nourrir ses enfants grâce aux fruits de l'arbre à pain — arbre né du corps du père qui se sera sacrifié pendant la nuit pour sa famille et par ailleurs, pour le reste des habitants de l'île, les sauvant d'une mort quasi-certaine. De là, l'arbre aurait été décuplé, planté et replanté ailleurs pour que l'humain ne connaisse jamais la faim. Symboliquement parlant, l'arbre à pain et son fruit représentent donc l'abondance, la fertilité, la prospérité et la sûreté alimentaire.

En plus de son aspect symbolique et des multiples usages possibles, l'arbre à pain occupe une place centrale dans le fonctionnement de la société tahitienne car sa période de fructification dicte l'arrivée de la saison d'abondance aux alentours du 20 novembre, période qui correspond au lever des Pléiades dans le ciel, événement astronomique appelée *Matari'i i ni'a*. Lorsque la constellation disparaît du ciel (*Matari'i i raro*) en mai, la période de disette revient — les récoltes se font plus rares car moins abondantes et fructueuses. La société traditionnelle

---

<sup>57</sup> L'embarcation que Morrison construit lors de son dernier séjour à Tahiti pour tenter de rentrer en Angleterre avec les membres de l'équipage restant du *Bounty* qui le souhaitaient, qu'il nomme le *Resolution*, était fait de bois de *tumu 'uru*, d'arbre à pain, connu pour sa solidité. L'entreprise de Morrison était réputée pour allier gracieusement le savoir-faire local et les techniques européennes et l'embarcation a mieux supporté la traversée que le *Pandora* (Teriierooiterai, Jean-Claude. « Contextualising the Bounty in Pacific Maritime Culture ». *The Bounty from the Beach: Cross-Cultural and Cross-Disciplinary Essays*, édité par Sylvie Largeaud-Ortega, ANU Press, 2018, 40).

<sup>58</sup> Cette préparation s'appelle *māhi*, ou simplement *mā* aux Marquises ; pétrie, elle forme une pâte appelée *pōpoi* ou *poi* et mélangée avec du lait de coco, elle s'appelle *ka'aku* en marquisien.

<sup>59</sup> Henry, Teuira. *Mythes tahitiens*. Édité par Alain Babadzan, Traduit par Bertrand Jaunez, L'Aube des Peuples, Gallimard, 1993, 89-91.

polynésienne connaissait parfaitement dans un premier temps la concomitance de ces deux phénomènes, l'un terrestre et l'autre astronomique, ainsi que les répercussions qu'ils engendraient sur leurs écosystèmes et enfin la manière dont ils devaient disposer de leurs ressources naturelles pour vivre. Il était fréquent qu'à l'issue d'un conflit entre chefferies opposées, comme le décrit Byam lors de son dernier séjour à Tahiti, les vainqueurs saccageaient les lieux de vie des perdants et détruisaient leurs arbres à pain — leur destruction laisse place à une population démunie de ses ressources humaines et naturelles et garantit une reconstruction lente et difficile.

It was strange as we dropped anchor to see that no canoes put out. A few people were discernable, they were pitifully few beside the throngs of former days, and where once the thatched roofs of their dwellings had been clustered thick under the trees, there was scarcely a house to be seen. Even the trees themselves had a withered, yellow look for, as I was to learn, the victorious party had hacked and girdled nearly every breadfruit tree in Matavai. (*MOB* 292)

Sans pour autant suggérer que les populations autochtones et indigènes vivent nécessairement en harmonie avec la nature, l'observation de phénomènes et de faits naturels redondants pour tenter d'émettre des hypothèses de causes à effets a permis aux Polynésiens de s'adapter à leur environnement et contredit les thèses émises par Bougainville qu'il n'y a qu'à tendre la main pour se nourrir — « Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui »<sup>60</sup> (Bougainville 235) — car elles nient la maîtrise et le contrôle qu'exerçaient les Tahitiens sur leur environnement et, par-là, leur agentivité.

Il me semble pertinent de souligner que l'organisation du temps dans la société tahitienne traditionnelle et la manière dont est utilisé ce temps — qu'il soit consacré à la récolte de fruits et légumes, à la pêche, aux festivités, à la préparation et à la conservation des récoltes pour les temps durs à venir — n'est pas tant mis en lumière dans le premier tome de la trilogie, malgré le séjour prolongé d'une partie des protagonistes anglais à Tahiti. Au contraire, Byam met l'emphase sur les temps de repos prolongés et l'enthousiasme des Tahitiens à la moindre activité les sortant de leur routine — “The men seemed to look forward eagerly to the expedition — a break in the dreamy monotony of their lives” (*MOB* 81). Par ailleurs, l'importance culturelle du *tumu 'uru* et de son fruit n'est pas mentionnée bien qu'il soit explicitement précisé que l'arbre, tel qu'il est répandu à ce moment-là, a déjà été domestiqué de sorte qu'il ne produit

---

<sup>60</sup> Bougainville, Louis-Antoine. *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile »*. Édité par Jacques Proust, Gallimard, 1771.



plus de graines — “Mr. Nelson informed me that in his opinion the breadfruit had been cultivated and improved from time immemorial, until — as in the case of the banana — seeds had been entirely eliminated from the fruit. It seems to thrive best when tended by man, and in the neighbourhood of his dwellings” (*MOB* 71). Le fait que l’arbre et son fruit aient été domestiqués met en lumière l’agentivité des Polynésiens sur leurs ressources naturelles pour essayer d’en tirer des avantages. Dans le cas du ‘uru, un fruit sans graines laisse plus de place à une chair comestible.

Historiquement, les Européens, de leur côté, remarquent le grand intérêt que les Polynésiens accordent à ce fruit dès leurs premiers voyages dans le Pacifique. Le premier Européen à faire une description détaillée de l’arbre à pain et de son fruit, en 1595, est le navigateur portugais Pedro Fernandes de Quirós voyageant avec Mendaña aux Marquises ; le deuxième est le navigateur anglais William Dampier en 1697 à Guam. Le fruit attire alors l’attention de Samuel Wallis puis de James Cook et surtout de son botaniste, Sir Joseph Banks, qui le considère alors comme une ressource alimentaire fiable. Les croquis que dresse Sydney Parkinson lors de la première expédition de Cook viennent alors s’ajouter aux notes et observations prises par les Européens au fil de leurs voyages en Océanie. Banks, dans *Mutiny on the Bounty* est très explicitement considéré comme une figure importante (“Your father [celui de Byam] thought very highly of him [Sir Joseph Banks]” *MOB* 7), un homme de science (“a man of science” *MOB* 8) dont la carrière et le caractère le différencient d’autres personnages : “He was a figure of romance to my eyes — a handsome, florid man of forty-five, President of the Royal Society, companion of the immortal Captain Cook, friend of Indian princesses, and explorer of Labrador, Iceland and the great South Sea” (*MOB* 12). La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle voit le développement de disciplines comme l’histoire naturelle et la botanique ; elles encouragent par leurs systèmes de classification un certain contrôle : cette tendance à classifier est un instrument du pouvoir impérial pour centraliser les connaissances, augmentant ainsi la distance entre le centre et la périphérie, entre le centre observateur et les objets sous observation et surveillance (Alayrac-Fielding 396)<sup>61</sup>.

Rapidement, le fruit attire également l’attention des propriétaires de plantations de cannes à sucre installés dans les Caraïbes. Les Britanniques commencent à s’installer à partir de la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle sur l’île de la Barbade puis acquièrent d’autres territoires grâce au Traité de Paris de 1763 à la fin de la Guerre de Sept Ans de laquelle la Grande-Bretagne sort

---

<sup>61</sup> Alayrac-Fielding, Vanessa. « Imperialism, Environmentalism and the Politics of Trans-plantation in Captain Cook’s Voyages ». *Etudes anglaises*, vol. 73, no 4, 2020, p. 391-410

victorieuse. De nombreuses aires boisées sont alors détruites pour laisser place à des plantations de sucre, de coton et de tabac; une décision qui se révèle être un désastre écologique puisque l'écosystème caribéen en est complètement dérégulé, perturbant ainsi les récoltes, le climat et l'approvisionnement en nourriture provenant des cultures agricoles. Dans les années 1790, la famine se répand parmi les populations d'esclaves, déplacées de force depuis le continent africain qui souffrent, en plus, de leurs atroces conditions de travail et des mauvais traitements de leur « maître ». À cela s'ajoutent des échanges de marchandises difficiles dans un contexte d'indépendance américaine. Les propriétaires des plantations se mobilisent donc pour exiger de l'aide, proposant comme solution le fameux fruit de l'arbre à pain. Valentine Morris, capitaine général des Indes occidentales, entre en contact avec Joseph Banks en 1772 et sème les premières graines du projet mais il met plusieurs années à se matérialiser puisqu'il faut attendre 1788 pour que le lieutenant William Bligh soit nommé commandant de l'expédition du *Bounty* pour accomplir la mission fastidieuse de transplanter des arbres à pain depuis Tahiti jusqu'aux Caraïbes. Ces éléments historiques, pourtant au centre de l'expédition du *Bounty*, ne sont pas évoqués dans *Mutiny on the Bounty*.

Newell rappelle que c'est une mission compliquée et que l'expédition se présente déjà comme un pari risqué et au final coûteux pour l'empire britannique. Elle aura compté en fin de compte 3 navires, 190 marins et officiers, 4 botanistes et cumulé 32 mois de voyage, ce qui n'est pas négligeable comme dévouement. Newell suggère que l'obstination de l'empire britannique à mener à bien cette mission s'explique davantage par une rivalité avec l'empire français que par les efforts répétés des propriétaires de plantations de maintenir leur commerce et encore moins par un acte de bénévolence nécessaire pour maintenir en vie des hommes et femmes réduits à l'esclavage.

Bien que le choix du fruit de l'arbre à pain apparaisse aujourd'hui comme évident, Newell met en lumière d'autres facteurs qui ont pu servir à appuyer la candidature de ce fruit. Tout d'abord, il est à savoir que les arbres à pain produisent pendant à peu près 8 mois dans l'année de grandes quantités de fruits, ce qui le rend très productif et tout de suite très profitable puisqu'un seul arbre peut produire jusqu'à 200 fruits par an pesant chacun entre 1 et 4 kg avec relativement peu d'entretien. Les Européens y voient alors la manifestation d'une nature féconde que l'humain n'a pas besoin de cultiver pour satisfaire ses besoins, idée qui renforce l'image de Tahiti comme un jardin d'Éden retrouvé, idée déjà soumise par Bougainville. Newell rappelle ensuite que le fruit défie le système de classification botanique élaboré par Carl

Linné<sup>62</sup> qui catégorise les plantes selon leurs attributs sexuels ; une taxinomie qui dérange une partie de la communauté scientifique et le public européen car en effet, l'arbre à pain est monoïque, c'est-à-dire qu'il porte des fleurs mâles et des fleurs femelles. L'arbre à pain, tel qu'il est à Tahiti, est une espèce sans graine dont la propagation dépend de la transplantation d'une bouture ; d'où les nombreux aménagements du *Bounty* et les grands soins accordés par son botaniste David Nelson — “who was always to be found during the daylight hours in the great cabin, looking after his beloved breadfruit plants” (*MOB* 89). Par ailleurs, le fruit a un aspect plutôt rustre avec une peau dure et présentant des aspérités, sa chair est blanche et presque féculente — une apparence qui le diffère grandement d'autres fruits exotiques comme les mangues<sup>63</sup>.

Par conséquent, l'idée de l'expédition du *Bounty* prend racine aux Caraïbes dans les colonies britanniques. La transplantation d'arbres à pain depuis Tahiti jusqu'aux Indes occidentales est un projet colonial qui tente de garantir l'hégémonie britannique en exploitant à la fois des ressources naturelles et terrestres, et des personnes déshumanisées. Ce projet se décline en trois aspects : premièrement, il renforce l'asservissement des esclaves de l'empire dans les Indes occidentales, déjà en partie expliqué par des préjugés raciaux répandus en Europe, puisque dans leur situation, leur survie dépendait de leurs maîtres et dans une autre mesure de la couronne royale ; deuxièmement, cette couronne britannique tient précieusement à cette main-d'œuvre bon marché, dont elle dépend également car elle est essentielle au bon fonctionnement de son économie lui permettant d'assurer sa place sur l'estrade du marché mondial ; enfin troisièmement, l'enjeu de la mission a des impacts écologiques, sociaux, alimentaires et culturels car elle bouleverse les écosystèmes des Caraïbes, de Tahiti et d'Angleterre<sup>64</sup> en même temps qu'elle bouleverse les modes de vie<sup>65</sup> des populations indigènes. L'emboîtement de ces trois aspects

---

<sup>62</sup> *Systema Naturae* et *Species Plantarum*.

<sup>63</sup> Une fois le choix de la ressource alimentaire à transplanter aux Indes occidentales fait, Joseph Banks, avec le soutien du Premier Ministre William Pitt et des Lords Hawkesbury, Mulgrave et Sydney, affrète le *Bounty*.

<sup>64</sup> Il est sûrement aussi pertinent de rappeler le bouleversement qu'a provoqué la culture de la canne à sucre, son entrée dans les habitudes alimentaires en Europe du Nord-Ouest, notamment en Angleterre, et sa démocratisation, passant d'un mets de luxe à une commodité du quotidien même dans les classes sociales les moins aisées.

<sup>65</sup> Il serait toutefois trompeur de dénigrer l'agentivité des acteurs non-occidentaux : Jennifer Newell (3) tente, à travers l'usage de l'expression « échanges interculturels » de réfuter l'idée selon laquelle les Européens auraient été les seuls agents, usant de leur autorité et de leur pouvoir pour agir contre des populations indigènes supposées passives.

qui fondent le projet colonial de l'expédition du *Bounty* n'est pas perceptible à la lecture de *Mutiny on the Bounty*.

En ce sens, l'expédition du *Bounty* est l'étude de cas parfaite pour tenter de comprendre comment la lutte contre le racisme et le colonialisme d'un côté et la cause climatique de l'autre sont intrinsèquement liées et comment l'articulation des enjeux climatiques et de l'émancipation des personnes racisées permet de mieux rendre compte des manières destructrices d'habiter la Terre, pour reprendre les termes de Ferdinand.

La mission du *Bounty* relie trois lieux géographiques, tous séparés par des océans différents — le Royaume-Uni, Tahiti et les Caraïbes. Sur deux de ces lieux s'exerceront sévèrement les ambitions coloniales de l'empire britannique : d'une part les Caraïbes, là « où l'Ancien Monde et le Nouveau Monde se nouèrent pour la première fois » (Ferdinand 29), sont exploités principalement pour la production de cannes à sucre, un des principaux moteurs du commerce et de l'économie britannique, et d'autre part, Tahiti qui sert de port de ravitaillement majeur dans l'océan Pacifique sur lequel sera prélevé quantité d'arbres à pain pour alimenter l'engrenage essentiel à ce commerce : les personnes déportées du continent africain réduites à l'esclavage. Le projet de Banks vise à « instaurer un impérialisme écologique par lequel les extrémités de la Terre se rejoignent dans la productivité » (Denning 25) — extrémités dont la population de l'une est dite libre, vivant en harmonie dans un cadre idyllique, tandis que celle de l'autre est asservie et traitée comme du bétail. Le pronom personnel possessif dans “their negro slaves” (*MOB* 10) réduit ces personnes à des biens appartenant à des marchands et propriétaires de plantations aux Indes occidentales, ils sont leur possession au même titre qu'un outil. L'arbre à pain, symbole d'abondance, de prospérité et de richesse, lie ces deux extrémités : alors que Tahiti se retrouve appauvri de ses *tumu 'uru* censés alimenter la main-d'œuvre d'esclaves aux Caraïbes, l'empire britannique se délecte de ce sous-traitement pour s'enrichir et garder un pas d'avance face aux autres puissances coloniales européennes.

Le sucre est un aliment qui a bouleversé le commerce international, les relations de pouvoir entre grandes puissances européennes et les habitudes alimentaires à l'échelle mondiale et dont les effets à long terme sont encore notables aujourd'hui. Dans *Histoire du sucre, histoire du monde*, James Walvin<sup>66</sup> retrace comment le sucre, sa production, sa commercialisation et sa popularisation, ont profondément changé les habitudes alimentaires et de consommation mais

---

<sup>66</sup> Walvin, James. *Histoire du sucre, histoire du monde*. Traduit par Philippe Pignarre, La Découverte, 2020.

aussi les rapports entre humains et environnements et entre humains eux-mêmes. Notre addiction au sucre ne date pas du siècle précédent : depuis des millénaires, le sucre occupe une place importante dans certaines cultures. Lorsque la canne à sucre commence à être cultivée en Méditerranée, son produit final, le sucre raffiné, est d'abord considéré comme un produit de luxe réservé seulement aux élites européennes. Ce n'est qu'à partir des années 1700 qu'il commence à se répandre aux classes sociales moyennes puis aux plus pauvres. Dans les deux cas, il reste une commodité qui n'a pas perdu de son attrait.

L'appétit grandissant des Occidentaux pour le sucre pousse les puissances impériales européennes à cultiver la canne à sucre en masse quitte à ce que sa production soit délocalisée hors de l'Europe. Les îles caribéennes attirent alors l'attention de tous et deviennent le terrain d'expérimentation d'une culture à grande échelle : si la culture de la canne à sucre était au début cantonnée dans des petites parcelles, elle s'étend massivement à des plantations de plus en plus grandes. La superficie de ces plantations nécessite une main-d'œuvre importante : la plus profitable restait les Africains capturés, achetés et ramenés sur ces îles de l'autre côté de l'Atlantique à bord des cales insalubres des négriers, dans des conditions inhumaines et après un long périple où beaucoup trouvaient la mort.

Il est impossible de dissocier l'essor de la culture de la canne à sucre de l'esclavage. La production d'une quantité astronomique de sucre (200 000 tonnes en 1770 dont 90% provenaient des Caraïbes) s'accompagnait du débarquement massif de milliers d'Africains, principalement au Brésil et dans les Caraïbes<sup>67</sup>, et était le fruit du travail acharné de millions d'esclaves africains et du traitement brutal et inhumain qu'ils subissaient (Walvin 53). Le "cheap and wholesome food" (*MOB* 10) que constitue le fruit de l'arbre à pain qui servira à nourrir les esclaves est une solution censée être à moindre coût pour l'empire britannique — du moins comparé à ce que la commercialisation du sucre pouvait lui rapporter comme gains.

Il nous faut donc garder en tête que la mission du *Bounty* lie intimement l'Angleterre, Tahiti et les Caraïbes malgré son échec et avant d'être tentée une deuxième fois, encore par Bligh, à bord du HMS *Providence* accompagné du HMS *Assistant*.

L'articulation de la transplantation d'arbres à pain aux Caraïbes avec l'esclavagisme de l'empire britannique et les conséquences environnementales et sociales à long terme sont quasiment mis en sourdine dans *Mutiny on the Bounty* pour se focaliser sur le devenir des personnages britanniques. Ici, il est nécessaire de garder en tête que « [I]’asservissement d’hommes et

---

<sup>67</sup> Sur environ 10 millions d'esclaves ayant survécu au « Passage du Milieu », le Brésil a vu débarquer sur son sol près de 45 % des esclaves à partir de 1525 jusqu'en 1866, comparé à environ 37 % pour les îles des Caraïbes ([slavevoyages.org](http://slavevoyages.org)).

de femmes, l'exploitation de la nature, la conquête des terres et des peuples autochtones d'une part, et les déforestations, l'exploitation des ressources minières et des sols d'autres parts ne forment pas deux réalités différentes mais constituent les éléments d'un même projet colonial » (Ferdinand 67).

Quittons les Caraïbes pour retourner à Tahiti : le point de ravitaillement privilégié des excursions européennes en Océanie depuis sa « découverte » par Samuel Wallis en 1767. La mission du *Bounty*, bien qu'à première vue facilitée par les moyens techniques et les armes à feu des Britanniques, devait fonctionner avec l'accord des figures d'autorité de Tahiti. En effet, les journaux de Bligh assurent qu'il n'était pas question de dérober par la force les arbres à pain, si bien qu'il fallait au préalable de bonnes relations avec les populations locales, d'où le mensonge de Bligh, cité dans *Mutiny on the Bounty* ([Hitihiti :] "Captain Cook your father?" he asked. [Bligh :] "Certainly — didn't you know that?" *MOB* 63) mais basé sur les faits réels, qu'il est le fils de l'explorateur James Cook, apparemment grandement apprécié à Tahiti, ou en tout cas, reconnu par les Tahitiens comme une personnalité importante pour les équipages britanniques qui se sont succédé trois fois avec lui. Le système de *taio* mis en place dans les îles de la Société — qui permet notamment à Byam de sympathiser avec une très bonne famille de l'île — facilite les relations avec les Européens, qui y voient une aubaine pour l'établissement d'un réseau de commerce. Dans le roman, il se limite à une relation d'amitié alors qu'en réalité, il s'agissait plutôt d'une relation de réciprocité et d'échange. Européens et Tahitiens se mettent donc à faire du troc, les deux groupes cherchant des objets considérés comme utiles (du côté européen, des vivres et des curiosités à ramener en Europe et du côté tahitien, des outils et des objets pouvant avoir une valeur spirituelle ou religieuse mais également utile comme des clous ou autres objets en fer, très convoités par les Polynésiens) et la collecte d'objets jugés « exotiques » — une pratique jugée alors essentiellement européenne — s'établit alors aussi du côté des Tahitiens puisque ceux-ci intègrent à leurs pratiques et à leurs objets religieux des produits européens<sup>68</sup> qu'ils collectionnent également<sup>69</sup>. Ces échanges, qu'on pourrait juger à première vue comme inégaux, ne sont pas perçus comme tels par les Tahitiens.

Newell explore les échanges entre Tahitiens, Européens et leurs environnements, avec la prémisse selon laquelle l'environnement naturel est lié de façon inextricable aux cultures

---

<sup>68</sup> Par exemple, les tissus, fibres rouges ou cheveux roux provenant d'Européens étaient intégrés au *maro 'ura*.

<sup>69</sup> Par exemple, les vêtements donnés par les Européens ou le portrait de James Cook laissé à Tahiti sur lequel chaque capitaine de navire britannique écrivait au dos son nom et celui du navire ainsi que l'année d'arrivée à Tahiti.

humaines et à leurs développements. Elle part du postulat que la dualité opposant la nature et les humains est un concept occidental erroné, supposant que la nature est bien moins « naturelle » qu'elle n'y paraît et qu'elle fait partie intégrante des communautés humaines qui l'habitent à travers leur vie quotidienne, leurs spiritualités, leurs conflits, leurs économies, leurs politiques, leurs mythologies et leurs imaginaires. Au même titre que les échanges d'idées, de connaissances, de biens manufacturés et de contacts sexuels ont eu des répercussions sur les aspects social, culturel, économique et politique d'une communauté, les échanges écologiques ont eux aussi eu des conséquences, avec la différence que ces conséquences se sont établies et développées sur le long terme, ayant ainsi eu des effets parfois permanents et irréversibles sur cet environnement, son écosystème et ses habitants, au point de croire que ces conséquences sont purement « naturelles ».

Newell souligne que la première tentative de transplantation d'arbres à pain a pu être possible parce que cet échange botanique s'inscrivait dans une logique de réciprocité déjà imprégnée à Tahiti. Joseph Banks, tout comme William Bligh, a reconnu l'importance de devoir obtenir les plants d'arbres à pain par la négociation et non la force, soucieux de garder la confiance des populations indigènes pour des futures entreprises. Lorsque le *Bounty* démarque en 1788, Bligh s'entretient avec Tū ou Pōmare I, alors régent de Mate, Pōmare II jusqu'à la majorité de ce dernier. Tū souhaitait continuer les échanges avec le roi George III d'Angleterre citant notamment l'arbre à pain ce qui représentait une belle occasion pour Bligh qui annonce alors la mission du *Bounty* et ses intentions. Cet échange se présente comme une pratique culturelle qui renforce l'autorité du clan Pōmare face à ses adversaires puisqu'il bénéficie de liens privilégiés avec une puissance européenne comme les Britanniques. Il faut donc voir dans cet échange les Tahitiens comme agents au même titre que les Britanniques puisque les Pōmare en tirent des bénéfices personnels pour assouvir leur dominance sur l'île de Tahiti. Il faut aussi comprendre qu'étant donné l'importance de l'arbre à pain et de son fruit, les Tahitiens étaient eux aussi ravis à l'idée de partager cette ressource avec des populations qui ne la connaissaient pas, ce qui s'apparente à la même optique des Européens de vouloir mieux répartir sur le globe les espèces jugées utiles de sorte qu'elles puissent bénéficier au plus grand nombre. Or, dans *Mutiny on the Bounty*, il semble que les arbres à pain soient donnés sans que les raisons du côté tahitien ne soit explicitement données.

Bien que la deuxième tentative de transplantation ait été réussie<sup>70</sup> et Bligh félicité, les années 1790 marquent le début d'un mouvement abolitionniste qui s'étend rapidement : l'expédition réussie de Bligh apparaît donc bien moins comme une victoire, bien qu'aujourd'hui, l'arbre à pain fasse partie intégrante de la gastronomie caribéenne et que des traces de son passage soient présentes dans l'espace public<sup>71</sup> à Tahiti comme à Tupua'i.

### ***Répondre le mythe de Tahiti par la littérature***

Nordhoff et Hall semblent donc avoir décidé de se focaliser sur le voyage même du *Bounty* sans s'attarder sur les raisons de ce voyage ni même sur les implications réelles du séjour prolongé des mutins à Tahiti. Ce resserrement de l'intrigue sur le Pacifique et particulièrement sur les personnages britanniques et le navire ignore presque les conséquences réelles et historiques qui ont eues lieu en dehors de cette aire géographique et sur les communautés autochtones impliquées. Par la même occasion, les auteurs dévoilent une intrigue qui s'inscrit dans un héritage littéraire dont les débuts remontent à l'écriture et à la publication du *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile »* écrit par Bougainville, tête de file du « mythe de Tahiti ». Cette expression est employée par Sonia Faessel dans ses analyses de l'imaginaire européen dans la littérature sur Tahiti<sup>72</sup>.

Tahiti, « découverte »<sup>73</sup> d'abord par Samuel Wallis en 1767, a été « redécouverte » par Louis-Antoine de Bougainville peu de temps après et, n'ayant pas eu connaissance que l'île avait déjà été prise au nom du roi britannique George III, la baptise Nouvelle-Cythère, appelée

---

<sup>70</sup> Si la première tentative est un échec, la seconde se déroule différemment : Bligh quitte l'Angleterre en 1791 et arrive à Tahiti lorsque Tū est absent. Il s'en remet donc au frère de ce dernier, Ari'ipaea, qui lui conseille d'attendre le retour de Tū. Lassé d'attendre, Bligh tente un coup de force et donne un ultimatum à Ari'ipaea qui finit par céder à la requête de Bligh. Le reste de la mission se déroule sans grande encombre et le *Providence* quitte Tahiti avec deux Tahitiens à son bord — Maititi et Paupo — et un total de 2 126 plants d'arbres à pain, un nombre élevé qui demande une attention toute particulière puisque la carrière de Bligh en dépend grandement. Une partie de la cargaison périt en mer, toutefois, la *Providence* parvient à débarquer en 1792 à Sainte-Hélène, Saint-Vincent et en Jamaïque 1 217 plants, 21 ans après le premier cri d'alerte des propriétaires de plantations.

<sup>71</sup> Par exemple, le monument dédié à l'arrivée du *Bounty* sur la plage de la Pointe Vénus et au Fort George érigé par les mutins lors de leur tentative d'installation à Tupua'i.

<sup>72</sup> Faessel, Sonia. *Vision des îles : Tahiti et l'imaginaire européen, du mythe à son exploitation littéraire (XVIIIe-XXe siècles)*. L'Harmattan, 2006.

<sup>73</sup> L'usage de guillemets sous-entend évidemment une relativisation puisque l'île n'est découverte pour la première fois par les Européens qu'après la visite Wallis en 1767 alors qu'elle est habitée depuis déjà



ainsi en référence à « L'île de Cythère », l'île dans la mythologie grecque où la jeune déesse de l'amour Aphrodite apparaît pour la première fois. Bougainville a eu une vision édulcorée de Tahiti et de la société tahitienne, n'ayant passé que très peu de temps sur l'île (un total de 9 jours)<sup>74</sup>, il n'était évidemment pas en mesure de s'aventurer dans toutes les parties de l'île et encore moins de cerner toutes les complexités de la culture et de la société tahitienne qu'il essentialise grandement. Ces observations, qu'il a retravaillé dans son journal publié pour le grand public, sont, selon Faessel, beaucoup plus littéraires que scientifiques et ont donné naissance au « mythe de Tahiti ». Effectivement, à titre comparatif, le journal de bord de Morrison n'utilise pas autant de références à la mythologie romaine ou grecque et émet moins de jugements de valeur au fil de ses descriptions. L'image que Bougainville crée de Tahiti est celle d'une « société jouissant du bonheur terrestre en toute innocence » (Faessel 19) et conforte les débats européens sur l'idée que la civilisation, notamment européenne, perverti l'être humain.

Dans cette dernière sous-partie, je tenterai de décortiquer les techniques narratives et les procédés stylistiques mis en avant par les auteurs pour diffuser ou rediffuser des images de Tahiti déjà familières car reprises depuis deux siècles à travers la littérature et les arts visuels.

Pour comprendre les techniques narratives et procédés stylistiques dont il est question, s'intéresser au personnage-narrateur de Roger Byam est essentiel car c'est principalement à travers lui que résonne un discours colonial. Roger Byam est un personnage inventé de toutes pièces par Nordhoff et Hall puisque aucun Roger Byam n'a existé à bord du *Bounty*. Calqué sur la personne de Peter Heywood, Byam est un jeune homme éduqué et aisé mais qui contrairement à Heywood n'a aucune relation avec quelqu'un travaillant dans la Royal Navy et voyage pour la première fois en mer. La création de ce personnage permet d'abord au lecteur de ne pas l'identifier tout de suite à un personnage historique et d'interpréter sa version des faits librement ; par ailleurs, il a davantage de chances de plaire au lecteur comparé à Bligh. Et effectivement, Byam apparaît comme un personnage-narrateur en qui le lecteur peut faire confiance (Largeaud-Ortega 129-130).

La structure du roman, c'est-à-dire la mise en abyme de ses aventures de jeunesse à bord du *Bounty* (Largeaud-Ortega 126), constitue une analepse prenant en réalité l'intégralité du récit, avec certains passages comportant des remarques faites *a posteriori*, rappelant au lecteur

---

<sup>74</sup> Bougainville arrive à Tahiti avec *L'Étoile* et *La Boudeuse* et accoste à Hitia'a entre le 4 et le 15 avril 1768, soit 11 jours. D'ailleurs, son expédition n'a pas été très fructueuse, d'où peut-être l'intérêt de rendre attrayant son récit de voyage, faute d'avoir fait des découvertes majeures pendant sa traversée.

qu'il lit en réalité un événement passé de plusieurs années. Ces passages rappellent que la narration n'est pas faite en simultanée aux événements racontés mais bien ultérieurement ; ainsi, le récit de vie de Byam n'est pas exempté des effets du temps sur la mémoire. Cette structure permet d'encadrer le récit avec un portrait de Byam qui attise la pitié et l'empathie du lecteur au début et à la fin. En effet, le récit s'ouvre sur un homme âgé, à la retraite, presque seul à l'exception de Thacker, sa domestique, dont seul le plaisir coupable de se remémorer ses souvenirs de jeunesse donne un semblant de sens à sa vie :

It it be true that a man's useful life is over on the day when his thoughts begin to dwell in the past, then I have served little purpose in living since my retirement from His Majesty's Navy fifteen years ago. The present has lost substance and reality, and I have discovered, with some regret that contemplation of the future brings neither pleasure nor concern. But forty years at sea, including the turbulent period of the wars against the Danes, the Dutch, and the French, have left my memory so well stored that I ask no greater delight than to be free to wander in the past (*MOB* 6).

Enfin libéré de ses fonctions dans la Royal Navy, Byam semble « libre » (par opposition à sa remarque “Forty years of this life have made a slave of me” *MOB* 5) bien que les habitudes soient dures à perdre — “I continue, almost against my will, to live by the clock. There is no reason why I should rise at seven each morning, yet seven finds me dressing, nevertheless” (*MOB* 5). Le lecteur éprouve de la sympathie pour Byam et est plus à même de prendre parti pour lui face à Bligh et de cerner les abus de l'autorité de la Royal Navy.

Le lecteur est face à un homme désespéré, perdu dans les souvenirs de sa vie mais aussi perdu dans ses inquiétudes :

Seven generations of Byams have lived and died in Withycombe; the name has been known in the region of Quantock for five hundred years and more. I am the last of them; it is strange to think that at my death what remains of our blood will flow in the veins of an Indian woman in the South Sea. (*MOB* 5-6).

Sans personne pour lui succéder, le nom de Byam est voué à disparaître. Si la solitude semble le ronger et se pose également la question de savoir à qui transmettre son patrimoine et son héritage familial — une crainte dans une société aussi conservatrice que l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant Byam n'est pas réellement sans enfant : l'“Indian woman” fait évidemment référence à l'enfant qu'il a eu avec Tehani et qu'il réussit à retrouver lors de son dernier séjour

à Tahiti. Mais Byam se montre alors trop lâche pour lui révéler sa véritable identité la laissant ainsi orpheline. De la douce idylle que Byam a partagée avec Tehani, il ne reste qu'un enfant abandonné, sans père l'ayant reconnu, un schéma qui s'est répété au fil des siècles au fur et à mesure que les visites d'Européens se sont intensifiées.

Si toutefois, le récit ne se referme pas sur Byam au présent, c'est-à-dire âgé et chez lui à Withycombe, il n'en est pas moins seul et nostalgique. Il est intéressant de noter que le récit ne se renferme pas sur Tahiti dévastée et ses habitants tentant de survivre aux conséquences des voyages européens multiples en Océanie, mais bien sur Byam, sur ses propres émotions, sa solitude et son « désenchantement » pour reprendre les mots de Faessel (56) : “But my youth was gone, and all my old friends dead” (*MOB* 293). C'est sur une image de lui se fondant lugubrement dans ce paysage auquel il ne semble plus appartenir que le récit se clôt : “A chill night breeze came whispering down from the depths of the valley, and suddenly the place was full of ghosts, — shadows of men alive and dead, — my own among them” (*MOB* 295).

La mise en abyme des aventures de Byam sur le *Bounty* révèle aussi un profond sentiment de nostalgie qui anticipe déjà en réalité la fin du roman et qui empêche le lecteur de se projeter dans le futur ; par-là, j'entends que Tahiti n'est pas représentée dans un présent actualisé en perpétuel changement mais est vue depuis le présent dans le passé, comme si l'île et ses habitants étaient figés dans le temps dans un passé éternel.

Étymologiquement, le mot « nostalgie » vient du grec *nostos* (« retour ») et *algos* (« douleur ») ; il a été créé par Johannes Hofer en 1688 lorsqu'il a constaté une condition médicale toute particulière affectant de jeunes Suisses à l'étranger. Hofer décrit cette condition comme un sentiment de deuil pour le charme perdu de son pays d'origine — une variante du mal du pays. Petit à petit, la nostalgie devient un état d'esprit plutôt qu'un mal physique. La nostalgie semble surtout s'en prendre aux personnes immigrées ou aux jeunes soldats forcés d'opérer à l'étranger. Elle est un sentiment universel : selon Dennis Walder dans l'introduction de *Postcolonial Nostalgia Writing. Representation and Memory* (2011), elle est un sentiment grandement partagé par les hommes et qui défie toutes frontières géographiques et appartenances ethniques ou nationales ; sentiment qu'il juge comme curieux car il s'apparente à un désir et un mal être qui semble se manifester notamment en temps de crise. Le mot se répand avec le développement de l'industrialisation dans l'Europe moderne et dans la littérature avec les auteurs du Romantisme. Le thème continue d'être popularisé par des auteurs mais aussi par des philosophes au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. La fin des empires coloniaux et

les conséquences désastreuses des guerres font de l'instant présent un lieu marqué par le passage de survivants cherchant leurs racines et un chez-soi dans les ruines de l'histoire. Ainsi, son utilisation fréquente dans la littérature suggère une relation complexe entre l'auteur et le passé auquel il s'identifie et se rattache, un passé souvent modelé par un empire colonial et/ou la colonisation.

La nostalgie de Byam se situe sur deux temporalités différentes : la première, que l'on retrouve au début alors qu'il est retraité, et la seconde lorsque lui vient l'opportunité de retourner à Tahiti. Là aussi, il y a une sorte de mise en abyme de ces deux formes de nostalgies, la seconde étant incorporée à la première. Lorsque Byam revisite Tahiti des années après l'avoir quitté enchaîné à bord du *Pandora*, l'île est méconnaissable pour lui, elle est devenue un paradis perdu voire souillé par les nombreux passages de navires commerciaux et missionnaires. Les ouï-dire ("War, and diseases introduced by the visits of European ships, had destroyed four fifths of the people, I was told, and the future of the island appeared dark indeed." *MOB* 292) anticipent déjà une fin catastrophique pour la survie de l'île et des Tahitiens mais c'est aussi un thème récurrent dans l'imaginaire européen au sujet de Tahiti : Bougainville en 1771, Denis Diderot en 1796 dans son *Supplément au Voyage de Bougainville*, Pierre Loti en 1878 dans *Le mariage de Loti*, Victor Segalen en 1907 avec *Les immémoriaux* et Gauguin dans ses correspondances en parlaient déjà avec crainte.

Nordhoff et Hall, au moment de l'écriture de la trilogie du *Bounty*, étaient-ils nostalgiques d'une prétendue époque glorieuse qu'ils auraient « connus » indirectement à travers leurs lectures et si oui, est-ce un choix délibéré de leur part de la transmettre à travers le personnage-narrateur de Byam ?

La proximité de Byam avec les Tahitiens produit une image qui peut plaire au lecteur car, il a choisi de traverser partiellement la plage, pour reprendre les mots de Dening et l'analyse de Largeaud-Ortega (141). Il apprend le tahitien — bien sûr parce qu'il s'agit de sa mission et par nécessité pour converser avec les Tahitiens mais aussi parce qu'il développe un intérêt à son apprentissage — et est capable de converser correctement. Il est aussi à noter que d'autres de ses camarades ont appris, même partiellement le tahitien : "there was scarcely a man on the ship who had not acquired some words and phrases in Tahitian language, which they took care to use in their talk with one another" (*MOB* 88) ; il semblerait donc Byam ne soit pas le seul à avoir adopté la langue de ses hôtes et que l'utilisation du tahitien même entre les protagonistes britanniques sert à les éloigner davantage de leur identité britannique et de leur rôle de marins et brouille ce qui les distingue des protagonistes non-britanniques (Dening 72).

Byam adopte leur habillement et leurs habitudes et se fait même tatouer. Byam change radicalement, au point d'être méconnaissable aux yeux de ses pairs lorsqu'arrive le *Pandora* ("I had forgotten that I was dressed as an Indian" ; "My skin was as brown as that of the Indians themselves, and, with my arms covered with tattooing, it is not strange that I should have been mistaken for a Tahitian" *MOB* 166). Cet ensauvagement volontaire, relevé par Largeaud-Ortega, révolte autant qu'il fascine — il révolte un public occidental du XVIII<sup>e</sup> parce qu'il provoque la crainte que la civilisation européenne ne peut être écartée d'un possible retour à la barbarie et à la sauvagerie et il fascine justement parce que même la civilisation occidentale ne semble pouvoir faire office de bouclier (Dening 310).

Pour Rachael Utting dans le chapitre qu'elle écrit pour l'ouvrage *The Bounty from the Beach*<sup>75</sup>, la présence de nombreux tatouages d'origine polynésienne sur un marin britannique remplit plusieurs fonctions. Du point de vue tahitien, les symboles du *tatau*, le tatouage traditionnel polynésien, ont tous une signification précise et l'obtention d'un *tatau* ne se faisait pas à la légère : il s'accompagnait souvent d'une cérémonie signifiant l'importance du *tatau* dans un événement majeur de la vie de celui ou celle qui le porte. Il n'était pas purement ornemental ou décoratif comme peut le sous-entendre Byam — "most of us were tattooed on various parts of our bodies with strange designs that added to our exotic appearance" ; "Edward Young was the most completely decorated of the midshipmen" (*MOB* 88). Les motifs, décrits comme étranges car ils ne sont pas familiers pour un public européen, arborent leur corps les rendant davantage exotiques et agrandissant ainsi le fossé qui se creuse avec leur identité britannique. Aucune mention dans le premier tome n'est faite quant à la valeur culturelle qu'occupe le *tatau* dans la société tahitienne. Du point de vue des marins, le *tatau* est au même titre qu'un tampon dans un passeport aujourd'hui et pouvait constituer une véritable carte de leur déplacement sur le globe — sorte d'itinéraire de lieux déjà vus, visités, et pourquoi pas, conquis : "there were few of the men who had not been willing to undergo the torture for the sake of carrying home such evidence of their adventures in the South Seas" (*MOB* 88). Le *tatau* témoigne du voyage des marins dans le Pacifique, comme s'il s'agissait d'un garant de leurs expéditions. Ensuite, tel que le *tatau* était pratiqué autrefois, l'acte en lui-même était douloureux, il nécessitait donc beaucoup de courage et était un indicateur d'un passage du stade adolescent à celui de l'adulte et pouvait renforcer les liens entre marins et leur estime personnelle tout en leur permettant de mieux s'intégrer à la société tahitienne pour en tirer des avantages (approvisionnement en vivre, protection, etc.). Arborer des tatouages était aussi une manière, suggère Utting, pour les

---

<sup>75</sup> Utting, Rachael, « Reading the Bodies of the *Bounty* Mutineers ». Largeaud-Ortega, Sylvie. *The Bounty from the Beach*. ANU Press, 2018, 95-124.

marins de se réapproprier leur corps, lésés par leur condition de marin et les traitements subis en mer et par les punitions infligées, et en temps normal soumis à la Royal Navy. Au premier départ du *Bounty* de Tahiti, Byam énumère les tatouages accumulés par certains membres du navire comme s'ils servaient également à une bonne cohésion du groupe.

Cet ensauvagement procure un certain privilège à Byam : dans le récit aux yeux des autres protagonistes tahitiens puis en dehors de la diégèse aux yeux du lecteur qui est plus à même d'avoir de la sympathie pour lui car il a eu le courage de s'intégrer à la société tahitienne au-delà de ce qui a déjà pu se faire. Il se crée alors une sorte de pacte ou de contrat implicite entre Byam et le lecteur qui lui fait confiance et qui veut bien croire en sa réalité et sa version des faits.

À travers Byam, qui agit comme un narrateur autodiégétique selon la typologie de Gérard Genette<sup>76</sup>, le lecteur découvre un point de vue, une perspective — celle qui se limite à ce que Byam voit, pense et ressent. En faisant le choix de ce narrateur, Nordhoff et Hall ont pris parti pour Peter Heywood et James Morrison contre leur commandant de bord et encouragent le lecteur à en faire de même dans sa lecture. La lecture est alors biaisée et ne laisse pas de doute compte à la culpabilité de Bligh.

Ce parti pris, notamment à la fin du premier tome, rend quasi-invisibles les raisons de l'expédition énoncées plus haut, les conséquences historiques de la venue du *Bounty* à Tahiti, du séjour prolongé des mutins dans l'organisation socio-politique interne de l'île et des habitudes de vie des Tahitiens avec la circulation d'alcool et d'armes à feu et dans l'implantation des premières missions de christianisation à partir de l'arrivée du *Duff* le 5 mars 1797.

Faessel donne quatre caractéristiques principales qui permettent de mieux définir ce qu'elle entend par « mythe de Tahiti » et elles sont les suivantes : (1) les Tahitiens sont un peuple naturellement accueillant et oisif ; (2) cette oisiveté est due à la fertilité de l'île et à l'abondance de ressources naturelles qu'elle offre pour y vivre ; (3) de cette facilité et douceur de vie, les Tahitiens vivent dans une sorte d'âge d'or où règne l'égalité, la paix et la justice et enfin (4) du mythe de Tahiti, on y associe le « mythe de la *vahine* » montrant les femmes tahitiennes comme très avenantes, au comportement enfantin ou bien s'engageant rapidement et facilement dans une relation sexuelle avec un homme. Depuis la publication du *Voyage* de Bougainville, ces

---

<sup>76</sup> Genette, Gérard. *Figures III*. Seuil, 1972, 238-240.

quatre caractéristiques sont reprises et diffusées à foison dans la littérature et les arts visuels comme la peinture, le dessin, la photographie<sup>77</sup> ou l'art cinématographique.

*Mutiny on the Bounty* ne fait pas exception : ces caractéristiques sont reprises et offrent, à travers le regard du personnage-narrateur Byam, une vision romantisée de Tahiti. Au fil des siècles et sous l'influence d'autres mouvements littéraires et/ou artistiques en Europe — le Romantisme et l'Orientalisme entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles — et de théories philosophiques et scientifiques — comme le primitivisme et le mythe du bon sauvage de Jean-Jacques Rousseau<sup>78</sup> ou encore les théories de l'évolution humaine de Charles Darwin — d'autres motifs sont venus alimenter le mythe de Tahiti : la sublimation des paysages et d'une nature généreuse, le caractère enfantin des Océaniens considérés comme étant au début de l'échelle ou à la jeunesse de l'évolution humaine, une temporalité au ralenti et en décalage dans le passé par rapport à l'Europe qui est en avance sur son temps et l'impact fatal — les conséquences du côtoiement répété et prolongé des Européens avec les civilisations océaniques. Cette vision romantisée ne reflète en aucun cas la réalité telle qu'elle est vécue par les Tahitiens. C'est une image édulcorée qui nie et néglige la complexité du système socio-politique mis en place à Tahiti, l'agentivité des Tahitiens dans leurs relations avec les Européens et sur leur environnement, leurs connaissances et savoirs traditionnels et ancestraux.

L'idée selon laquelle les Tahitiens forment un peuple accueillant doit être comprise et remise dans le contexte des toutes premières rencontres entre Européens et Océaniens au XV<sup>e</sup> siècle. Déjà bien résumé par Jean-Claude Teriierooiterai et Anne Salmond, entre autres, la supériorité des armes à feu des Européens contre les armes utilisées par les Océaniens a sûrement beaucoup dissuadé ces derniers de se montrer hostile à la venue de ces nouveaux visiteurs après avoir eu vent, auprès d'autres insulaires, d'événements dramatiques, comme la rencontre entre les Marquisiens et Álvaro de Mendaña en 1595, dont résulte un massacre à Tahuata<sup>79</sup>, ou celle de l'équipage de Jacob Le Maire et Willem Schouten avec les habitants des Tuamotu en 1616, et en les constatant par eux-mêmes lors de la première visite de Samuel Wallis.

---

<sup>77</sup> On pense évidemment aux œuvres de Paul Gauguin, connu pour ses peintures colorées de femmes tahitiennes dans des postures nonchalantes, prisonnières de son regard mais aussi aux nombreux portraits photographiques d'Adolphe Sylvain, par exemple, ou encore simplement aux calendriers et cartes postales mettant en scène des groupes de femmes peu vêtues, parfois seins nus.

<sup>78</sup> Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Essais littéraires, Folio, 1755.

<sup>79</sup> Détaillé par Annie Baert dans un essai sur le site *Île en île* (2003) : « Alvaro de Mendaña (1542-1595), un explorateur du Pacifique sud au destin tragique ».

L'accueil réservé à Byam lorsqu'il met pied à terre le surprend et il ne peut s'empêcher une comparaison avec son propre peuple, comme pour mettre en emphase l'hospitalité et la bienveillance des Tahitiens : "the crowd was good-natured and civil as no crowd in England could be; all seemed desirous to welcome me with every sign of pleasure" (*MOB* 61). Ces derniers sont d'ailleurs très réactifs aux désirs de Byam et se montrent généreux rapidement en lui apportant de l'eau de coco à boire et en lui offrant un repas copieux — voire trop copieux pour Byam, malgré son long périple en mer. La nature curieuse des Tahitiens semble pour Byam justifier toute l'attention qu'on lui accorde, sans penser que les expériences passées leur ont appris à sympathiser avec les nouveaux venus plutôt que de les attaquer.

Il est à noter que l'accueil tahitien réservé à l'équipage du *Bounty* contraste avec celui de l'équipage de la chaloupe du *Bounty* dans *Men Against the Sea* lorsque Bligh et ses loyalistes abordent le continent australien et rencontrent, de loin, les Aborigènes. Décrits par Ledward, ils apparaissent instantanément comme sauvages car il est impossible de comprendre ce qu'ils crient : "shouting loudly at us" (*MAS* 390) ; "the launch footed it briskly to the north, while the hallooing of savages grew fainter and finally died away" (*MOB* 391). Ici, le nom "savage" sera clairement employé pour les désigner alors qu'il n'est jamais attribué aux Tahitiens. Leur attitude n'inspire pas confiance car ils apparaissent aux yeux des hommes de la chaloupe déjà armés : "They carried long, slender lances in their right hands, and in their left hands some sort of weapon or implement of an oval shape and about two feet long" (*MAS* 390) ; alors que les Tahitiens, dans *Mutiny on the Bounty*, sont allés à la rencontre du *Bounty* sans armes et avec entrain. Les objets manufacturés par les Aborigènes apparaissent aussi comme rudimentaire et dont la technicité semble peu avancée : "we came upon two tumbled-down huts of the Indians. They were ruder than any Indian habitations I had seen" (*MAS* 386), là où l'architecture de l'impressionnante maison de Hitihiti est longuement détaillée par Byam (*MOB* 65). Leur couleur de peau, "coal black" (*MAS* 390) — noir charbon, est associée à la souillure, à quelque chose qui est entaché ou sali et à un mode de vie arriéré et primitif. Ce dualisme racial, comme nous venons de le relever, rappelle les observations de Johann Reinhold Forster, naturaliste lors du deuxième voyage de Cook dans le Pacifique, et les travaux de George Louis Leclerc Comte de Buffon qui classifia les différentes « races » du Pacifique sur un spectre avec à l'une extrémité, les peuples à la peau noire comme les Aborigènes et les Mélanésien<sup>80</sup>, considéré comme

---

<sup>80</sup> Évidemment le mot « Mélanésien » est déjà évocateur du préjudice racial qui est porté aux habitants des îles les plus à l'ouest du Pacifique, soulignant, comme Serge Tchekézoïff l'exprime clairement dans *Polynésie/Méla-*



moins avancés sur l'échelle de l'humanité, et à l'autre extrémité les Polynésiens à la peau plus claire, considérés comme plus évolués.

Voir les Tahitiens comme un peuple naturellement curieux et hospitalier viendrait à négliger les impacts psychologiques et matériels qu'ont eus les premières rencontres entre Européens et Océaniens, qui ont été particulièrement violentes, mais aussi à sous-estimer les capacités d'échanges d'informations entre les communautés polynésiennes éparpillés sur de longues distances dans l'océan Pacifique. Il serait aussi naïf de prendre pour acquis la gentillesse des Tahitiens et de la simplifier à un trait de caractère partagé par l'ensemble des habitants. Cette généralisation néglige l'agentivité des Tahitiens puisque les relations d'amitié qu'ils nouaient avec les étrangers leur procuraient des avantages politiques (protection face à des adversaires en cas d'attaques et obtention d'armes à feu et d'outils utiles).

Les premières mentions de Tahiti faites par Byam dans le premier tome font écho à des références littéraires et scientifiques généralement connues qui encadrent le récit dans une vision et une conception très romantisée du Pacifique, le définissant comme une sorte utopie paradisiaque.

I was fonder, perhaps, of reading than most lads of my age, and the book I loved best was one given me by my father on my tenth birthday — Dr. Hawkesworth's account of the voyages to the South Sea. I knew the three, heavy, leather-bound volumes almost by heart, and I had read with equal interest the French narrative of Monsieur de Bougainville's voyage. These early accounts of discoveries in the South Sea, and of the manners and customs of the inhabitants of Otaheite and Owhyhee (as those islands were then called), excited an interest almost inconceivable to-day. The Writings of Jean Jacques Rousseau, which were to have such lamentable and far-reaching results, preached a doctrine which had made converts even among people of consequence. It became fashionable to believe that only among men in a state of nature, freed from all restraints, could true virtue and happiness be found. And when Wallis, Byron, Bougainville, and Cook returned from their voyage of discovery with alluring accounts of the New Cytheræa, whose happy inhabitants, relieved from the curse of Adam, spent their days in song and dance, the doctrines of Rousseau received new impetus. Even my father, so engrossed in his astronomical studies that he had lost touch with worlds, listened eagerly to the tales of his friend Sir

---

*nésie. L'invention française des « races » et des régions de l'Océanie (XVI<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles), la nécessité de « repenser la manière dont la géographie et l'histoire du Pacifique sont enseignés » car « la division régionale de l'Océanie que nous connaissons est une invention illégitime » (Tcherkézoff 13).*

Joseph Banks, and often discussed with my mother, whose interest was equal to his, the virtues of what he termed “a natural life.” (*MOB* 8)

Ce long paragraphe en début du roman est particulièrement intéressant parce qu’il filtre déjà la lecture et conditionne le lecteur à ce qu’il va lire en même temps que Byam semble se conditionner à son voyage. Les personnes citées (Hawkesworth<sup>81</sup>, Bougainville, Rousseau, Wallis, Byron et Cook) sont de grands noms dans l’Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle et la mention de leurs noms et de leurs prouesses pour certains sous-entend déjà les thèmes et les motifs qui seront abordés dans le reste du roman. Les « Mers du Sud » est une expression qui a émergé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle après que les passages de navires européens se sont un peu intensifiés et diversifiés. Ne connaissant pas l’utilisation de la particule ‘O en tahitien lorsque les habitants de l’île renseignent les explorateurs européens — ‘O Tahiti — sur le nom de leur terre, “Otaheite” devient l’orthographe adoptée par Samuel Wallis et James Cook dans leurs journaux de bord et celle popularisée ensuite en Europe. Quant à “New Cytheræa” (*MOB* 8), il s’agit, comme nous l’avons vu plus haut, du nom donné par Louis-Antoine de Bougainville à Tahiti lorsqu’il débarque de *L’Étoile* et de la *Boudeuse* entre le 4 et le 15 avril 1768. Avant même le début du voyage, Tahiti est donc représentée à travers sa « découverte » par Wallis, les trois voyages successifs de Cook, la relation de voyage de Bougainville et les théories de Jean-Jacques Rousseau sur l’existence du bon sauvage<sup>82</sup>. On retrouve aussi ici l’idée selon laquelle les Tahitiens vivent en harmonie (“spent their days in song and dance”) car ils ne sont pas sous l’autorité de la religion (“relieved from the curse of Adam”). On notera aussi que les histoires de Sir Joseph Banks sont mentionnées sous le nom de “tales”, c’est-à-dire des histoires inventées voire difficiles à croire, comme presque trop farfelues ou idéalistiques pour être vraies. L’expression “a natural life” qui clôt le paragraphe vient confirmer ce qui distingue les protagonistes européens des peuples du Pacifique, du moins les Tahitiens et les Hawaïiens, à savoir la distinction entre la civilisation et l’état de nature.

C’est avec ces représentations en tête que Byam « découvre » à son tour Tahiti et ses îles :

---

<sup>81</sup> John Hawkesworth a été missionné pour compiler les écrits de voyage de Byron, Wallis, Cook et Carteret dans : *An Account of the Voyages Undertaken by the Order of His Present Majesty for Making Discoveries in the Southern Hemisphere: And Successively Performed by Commodore Byron, Captain Wallis, Captain Carteret, and Captain Cook, in the Dolphin, the Swallow, and the Endeavour*. W. Strahan, 1773. Selon J.C. Beaglehole, son œuvre est empreinte de références littéraires plus qu’elle n’expose des observations scientifiques.

<sup>82</sup> Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*. Essais littéraires, Folio, 1755.

Mehetia is high and round in shape, and not more than three miles in its greatest extent. The village is at the southern end, where there is a tolerably flat shelf of land at the base of the mountain, but elsewhere the green cliffs are steep-to, with the sea breaking at their feet. The white line of the breakers, the vivid emerald of the tropical vegetation covering the mountains everywhere, the rich foliage of the breadfruit trees in the little valleys, and the plumed tops of the coconut palms growing in clusters here and there, made up a picture which enchanted me. The island had the air of a little paradise, newly created, all fresh and dewy in the dawn, stocked with everything needful for the comfort and happiness of man. (*MOB* 54)

Sur l'horizon calme de l'océan Pacifique, les îles apparaissent au lever du jour dans toute leur splendeur et elles offrent un spectacle époustouflant à des marins mourant après tant d'efforts et de souffrances en mer. Il est important de noter le côté exceptionnel d'une telle vue, du moins au XVIII<sup>e</sup> siècle "a sunrise such as only the seaman knows, and then only in the regions between the tropics, remote from home" (*MOB* 53). L'île s'élève au-dessus de l'horizon, marqué par les remous de la mer sur le rivage, grâce à ses montagnes et ses arbres "I saw the slender, graceful trunk and green fronds of the far-frames coconut tree".

Nous l'avons vu, la mer est synonyme de dangers car elle est perçue comme un environnement hostile et inhospitalier à l'humain ; l'île, elle, peut alors apparaître comme un refuge, offrant provisions en eau et nourriture et de quoi s'abriter. L'île, cet espace insulaire isolé et détaché de la masse continentale, regorge d'une panoplie d'images qui prend racine dans la littérature ; on pense, par exemple, aux nombreuses îles par lesquelles Ulysse passe, sans oublier celle Ogygie sur laquelle il est retenu par Calypso, ou encore l'île où Robinson Crusoé, personnage éponyme du roman de Daniel Defoe, où il fait naufrage et rencontre Vendredi, il y a également la fameuse île au trésor de Robert Louis Stevenson, celle de *Lord of the Flies* de William Golding où s'échoue un groupe de jeunes garçons tentant de survivre, etc. Dans *Mutiny on the Bounty*, l'île, et notamment Tahiti, occupe également une place centrale et est aussi le théâtre de rencontre, de malentendu et de violence implicite.

Lorsque le *Bounty* arrive à Tahiti après plusieurs mois en mer, la baie de Matavai s'ouvre et semble tendre les bras pour accueillir cet équipage :

Its summit [celui de la montagne 'Orohena] was now touched by the sun, and as the light of day grew stronger, driving the shadows from the valley and illuminating the foothills and the rich smiling coastland land, I fancied that I had never gazed on a scene more pleasing to the eye. The whole aspect of the coast about Matavai Bay was open, sunny and hospitable. (*MOB* 58).

Comme Bougainville (Bougainville 249), Nordhoff et Hall soulignent la hauteur surprenante des montagnes de Tahiti qui embellissent le paysage — elles attirent le regard du spectateur, forcé de lever la tête et accentue la petitesse de l'être humain. Le plus haut sommet de Tahiti — le mont de 'Orohena — apparaît presque comme un phare qui, avec l'aide des rayons réfléchis du soleil, guide le navire vers l'île, vers la sûreté. Il ne s'agit donc pas seulement des habitants ; l'île en elle-même se montre hospitalière et accueillante. Le mont surplombe les terrains bas de l'île qui se dévoilent aux yeux des spectateurs du navire ébahis tandis que le soleil se lève et que le *Bounty* se rapproche. Le lecteur assiste lui aussi à une sorte de lever de rideau, où enfin après plusieurs pages d'épisodes rudes en mer, avec l'équipage il découvre la beauté spectaculaire de l'île de Tahiti et se laisse attirer par elle.

Lorsqu'enfin apparaît Tahiti, Byam ne peut que se délecter de cette vue. Byam décrit le paysage qui semble s'offrir à lui comme il décrirait une peinture, c'est-à-dire d'une manière très méthodique : du premier plan au second plan, du plus grand au plus petit. En fragmentant ce tableau, le lecteur est plus à même de se représenter chaque élément observé et décrit par Byam de sorte à ce qu'ils soient plus facilement assimilables : « ainsi le regard du lecteur découvre-t-il le paysage en même temps que le voyageur » (Faessel 116).

We were skirting the windward coast of Tairapu, the richest and loveliest part of the island, and I could not take my eyes off the land. In the foreground, a mile or more offshore, a reef of coral broke the roll of the sea, and the calm waters of the lagoon inside formed a highway on which the Indians travel back and forth in their canoes. Behind the inner beach was the narrow belt of flat land where the rustic dwellings of the people were scattered picturesquely among their neat plantations of the *ava* and the cloth plant, shaded by groves of breadfruit and coconut. In the background were the mountains—rising fantastically in turrets, spires, and precipices, wooded to their very tops. Innumerable waterfalls plunged over the cliffs and hung like suspended threads of silver, many of them a thousand feet or more in height and visible at a great distance against the background of dark green. Seen for the first time by European eyes, this coast is like nothing else on our workaday planet; a landscape, rather, of some fantastic dream. (*MOB* 55-56)

Byam invite le lecteur à suivre son regard dans un va-et-vient constant entre une vue globale du paysage et un rétrécissement sur des détails comme pour tenter d'englober la totalité du paysage dans chacune de ses particularités : il passe du côté ouest de l'île au lagon devant les

yeux de l'équipage, du lagon aux Tahitiens se déplaçant sur l'eau en pirogue, de la plage aux plantations plus loin, des montagnes aux cascades puis des cascades aux montagnes. Cette altération entre macro-descriptions et micro-descriptions donne de la profondeur et du mouvement au paysage : il n'est alors pas figé comme une image mais vivant et en trois dimensions. Les lignes horizontales du paysage marin — le récif, les vagues et le calme de l'eau du lagon — s'entrechoquent avec les lignes verticales des montagnes immenses, boisées de grands arbres et des cascades, rompant ainsi avec l'horizon du paysage marin qui semble s'étendre à l'infini. Sur les lignes horizontales, où la présence silencieuse des Tahitiens occupés à leurs activités quotidiennes ne semblant pas être perturbés par l'arrivée du *Bounty*, le paysage a l'air presque engageant — c'est l'ambiance paisible et l'activité humaine discrète qui attirent physiquement le navire. Lorsque le lecteur suit les lignes verticales, les hautes montagnes, qui semblent inoccupées par l'humain, apparaissent comme gracieuses ; elles sont sublimées par leur immensité — “rising fanstastically” — et leur noirceur — “dark green”. Les trois noms utilisés pour décrire la manière dont les montagnes s'élèvent — “turrets, spires, and precipices” sont arrangés en rythme ternaire, ce qui crée l'impression d'une multitude de montagnes et la répétition des occlusives [p] et [t] et de la fricative [s] donne celle que les montagnes sont escarpées et abruptes; ici aussi, une impression de mouvement est rendue dans la description de Byam, elle s'accompagne de celle d'une nature sauvage et luxuriante. Quant aux cascades, elles sont tant nombreuses qu'il est impossible pour Byam de les compter et dénombrer ; l'abondance de l'île se constate par ce que l'on n'arrive pas à compter tant il y en a. Elles complètent et enrichissent les hauteurs de l'île et allongent les montagnes en rajoutant d'autres lignes verticales auxquelles accrocher son regard — “plunged over the cliffs and hung like suspended threads of silver”, “many of them a thousand feet or more in height”.

Les descriptions faites par Bougainville dans son *Voyage*, qui seront reprises pour constituer le mythe de Tahiti, mettent en avant la fertilité et l'abondance des sols de l'île, ne nécessitant que de tendre le bras pour se nourrir<sup>83</sup>. « L'idée d'abondance est exprimée par le jardin d'Éden » (Faessel 32) dans le texte de Bougainville, c'est-à-dire une terre ne nécessitant pas d'être travaillés pour produire des vivres<sup>84</sup>. Voyant la terre comme naturellement fertile et ne

---

<sup>83</sup> Pour rappel, l'appellation « arbre à pain » (littéralement un arbre dont le fruit a un goût de pain) conforte d'ailleurs cette idée qu'il n'y a point besoin de travailler le sol pour cultiver de quoi se nourrir.

<sup>84</sup> Or, les données archéologiques que nous possédons aujourd'hui nous permettent d'assurer que l'horticulture était pratiquée par les Polynésiens au fur et à mesure qu'ils ont colonisé les îles à l'est du Pacifique depuis l'Asie du sud-est et lorsqu'ils ont dû s'adapter à des îles à la base peu fertiles (passage concernant l'horticulture et les

se rendant pas compte qu'il existe à Tahiti des saisons propices à la récolte de certains fruits et légumes et à la pêche de certains poissons — Bougainville voit alors les Tahitiens comme un peuple oisif, qui n'a que jouir des ressources que la terre nourricière leur procure sans efforts. Tahiti, aux yeux de Byam qui n'est pas pour autant dupe en constatant des plantations de 'ava et d'arbres à pain, est une île riche dont les sommets supposément inatteignables par l'humain sont restés vierges et sauvages. Si l'activité humaine se concentre sur les terres basses, les hauteurs de l'île offrent un spectacle à couper le souffle et possiblement une *terra nullius*.

Le déplacement du regard de Byam imite la progression du navire et fait pénétrer le lecteur dans cet espace. Il ne s'agit pas seulement de décrire un paysage pour essayer de se le représenter mais d'essayer de l'approprié, de le posséder. Ici, ce dernier ressemble même un rêve inatteignable ; c'est apparemment la beauté du paysage qui rend Tahiti si extraordinaire aux yeux de Byam ou de ses homologues européens — "European eyes" : dans une remarque *a posteriori*, Byam affirme clairement (*MOB* 56) : "of all the islands I have seen, none approaches Tahiti in loveliness".

C'est à Tahiti que Byam découvre une certaine douceur de vie lors de son long séjour après la mutinerie : libre de la tyrannie de Bligh et des préoccupations de ses compagnons ayant décidé de se mutiner, il s'attelle à l'écriture de son dictionnaire, une occupation qui le distrait en même temps de l'anticipation d'un possible retour en Angleterre :

"This was the beginning of a period of my life on which I look back with nothing but pleasure. I had not a care in the world, save the making of my dictionary, in which I took the keenest interest, and which gave me sufficient occupation to prevent ennui." (*MOB* 68).

S'ensuit une description d'une journée habituelle pour lui et sa famille d'accueil tahitienne : une vie paisible et des jours qui se ressemblent ; l'ajout de marqueurs temporels, surtout en début de phrases, témoigne d'une certaine redondance — "at dawn", "Then", "at eleven or twelve o'clock", "After dinner", "I frequently", "After sundown" — qui entraînerait cet « ennui » qu'il redoute tant mais qui ne semble pas déranger ses hôtes. Les Tahitiens semblent bercés dans un éternel présent où la sieste post-déjeuner est obligatoire pour ne pas être exténué de fatigue ("First eat—now [...] We lay down side by side for the siesta which in Tahiti

---

végétaux dans « Aspects de la vie matérielle des Tahitiens à l'arrivée des Européens » dans *Une Histoire de Tahiti. Des origines à nos jours*, 54-57).

always follows the midday meal” *MOB* 68). L’oisiveté des Tahitiens justifierait peut-être le besoin de les convertir au Christianisme et de leur inculquer l’éthique protestante du travail.

La première description que Byam dresse des Tahitiens lorsque le *Bounty* arrive à Tahiti ressemble beaucoup à celle de Bougainville lorsqu’il s’engagent autour de l’île sur *L’Étoile* et *La Boudeuse* : une prolifération de pirogues avec à leur bord hommes et femmes, tous curieux et allant à la rencontre de leurs nouveaux visiteurs. Les caractéristiques physiques des Tahitiens font ressortir leur caractère enfantin et leur hospitalité (“Their countenances, like those of children, mirrored every passing mood, and when they smiled, which was often, I was astonished at the whiteness and perfection of their teeth” *MOB* 58). À propos de leur caractère enfantin, on peut aussi citer le chapitre XIII « The Moon of Pipiri » où les couples Byam-Tehani et Stewart-Peggy ainsi que leurs enfants partent à la limite de Tautira, à Te Pari — un lieu à l’écart, difficile d’accès et supposé hanté par des fantômes : “Then the reef ceases, and the Pacific thunders against the tall green cliffs called Te Pari—a wild region, uninhabited and believed to be the haunt of evil spirits.” (*MOB* 157). Tehani et Peggy refusent de passer la nuit sur le banc de sable, effrayées de recevoir la visite de *tūpāpa’u* alors que Stewart et Byam se moquent d’elle (“Stewart winked at me” *MOB* 159). Cette anecdote, si courte soit-elle rappelle *Le Mariage de Loti*, roman connu aussi sous le nom de *Rarahu* ou simplement *Tahiti* publié en 1882 dans lequel il raconte l’histoire d’amour entre Loti et une jeune Tahitienne du nom de Rarahu. Dans une analyse du fantastique déjà dressée par Faessel, elle relève que certains environnements (isolés, sombres, désolés) sont plus propices à l’apparition des *tūpāpa’u*, s’apparentent à des décors fantastiques et inspirent la terreur auprès des Tahitiens alors qu’aux yeux des Européens, les *tūpāpa’u* sont la preuve de croyances superstitieuses propres à la culture tahitienne et aux religions ancestrales, « bonne illustration du caractère du Tahitien qu’il [compare] à celui d’un « petit enfant » joueur et fantasque » (Faessel 180). L’Européen ne ressent pas la même peur que les Tahitiens éprouvent à l’idée de croiser un *tūpāpa’u* et s’en amuse donc car cette peur et même la preuve de leur existence sont infondées.

La références aux habits portés par les Tahitiens (*MOB* pages) et ressemblant grandement aux toges romaines reprend les codes narratifs de Bougainville, consistant à user le plus possible de références familières à un public européen. L’intérêt est de mettre l’emphase sur l’affinité qu’il peut se tisser entre Tahitiens et Occidentaux — de souligner les ressemblances et de mettre en valeur ce qui fait des Tahitiens un peuple exceptionnel.

Le mythe de Tahiti s'accompagne souvent d'une idylle car cette douceur de vie que Byam découvre se complète d'une histoire d'amour entre lui et une jeune Tahitienne du nom de Tehani. Anne Salmond, dans son introduction de *Aprhodite's Island*<sup>85</sup>, revient sur le choix du titre de son livre : l'épisode très célèbre d'une jeune femme tahitienne qui se dévêtit devant l'équipage de Bougainville, qui vaudra ensuite le nom de l'île que lui donne ce dernier. C'est à partir de ce moment précis que « les femmes polynésiennes devinrent des figures mythiques associés à l'âge d'or du désir innocent et de la liberté » (Salmond 15). À première vue, l'idée que Byam se fait d'une relation entre lui et une Tahitienne est déjà connotée par les récits de Bougainville, qui a décrit les Tahitiennes comme se jetant aisément sur les marins à peine arrivés : “I was a romantic lad, not without my dreams of some fair barbarian girl who might bestow her favours on me” *MOB* 52). Tehani se distingue des autres femmes de rang inférieur (“The few women who came on board at this time were all of the lower orders of society” *MOB* 58) qui se précipitent sur le *Bounty* : socialement, elle fait partie d'un rang élevé, ce qui se répercute physiquement sur son apparence, son élégance et sa beauté :

Like all the Indians of the upper class, she was a full head taller than the commoners. Her figure was of the most perfect symmetry, her skin smooth and blooming as an apricot, and her dark lustrous eyes set wide apart in a face so lovely that I caught my breath at sight of her. While the herald announced her long name, and longer list of titles, she stood facing us, her eyes cast down proudly and modestly. (*MOB* 83)

Le long nom de Tehani ne sera jamais donné par Byam<sup>86</sup> qui se contente de l'appeler Tehani — un prénom déjà évocateur. Déjà mis en avant par Largeaud-Ortega (135), *hani* en tahitien, qui viendrait du mot *honey* en anglais, s'utilise comme un adjectif (« chéri » ou « chérie ») pour décrire quelque chose de tendrement aimé mais aussi comme un nom commun pour dire simplement « amour ». Ces définitions sont tirées des dictionnaires publiés par le Fare Vana'a<sup>87</sup> (234). Il semblerait que la définition de *hani* soit aussi dans le champ lexical de la sexualité. Le mot *hani* est, dans le dictionnaire, rapproché du mot *tauhani* qui signifie « caresser érotiquement » quand il est employé comme un verbe et dans la locution *pupu tauhani* qui renvoie à un groupe de personnes attendant pour séduire ou aux mœurs légères. *Tīhani* signifie « caresser

---

<sup>85</sup> Ouvrage traduit en français : Salmond, Anne. *L'Île de Vénus : les Européens découvrent Tahiti*. Traduit par Jean-Pierre Durix, Au vent des îles, 2009.

<sup>86</sup> On notera aussi que nous n'apprenons jamais le vrai nom de Peggy, la femme de Stewart.

<sup>87</sup> *Dictionnaire Tahitien – Français. Fa'atoro parau tahiti – farāni*. Fare Vana'a, [1999] 2017.



plusieurs fois », il s'agit aussi ici de caresses sexuelles, et *tīhanihani* qui signifie « aguichant », ou « aguicher, caresser érotiquement plusieurs fois ». Si *hanihani* signifie « caresser, dorloter », *hoho'a hanihani* signifie pourtant « film pornographique »<sup>88</sup>.

Évidemment, physiquement, Tehani incarne l'idéal féminin aux yeux des Occidentaux, conformément à ce que Bougainville et après lui, Cook, avaient déjà écrit. Son rang social la différencie des autres femmes de Tahiti et génère une forme de respect qui lui doit lui être accordée. Bien qu'elle semble dégager une certaine sensualité, notamment parce que sa première apparition se fait alors qu'elle participe à une danse, elle n'est pas, du moins aux yeux de Byam, un objet provoquant une forme de désir charnel.

La deuxième apparition de Tehani permet cette fois à Byam de faire connaissance avec elle, voire dans la foulée de la prendre pour petite-amie avec une rapidité stupéfiante, qui sous-entend la facilité avec laquelle il est possible de se mettre en couple avec une Tahitienne, encore une fois, une idée popularisée par Bougainville.

I gazed, not at the water, but at the beautiful girl at my side. She wore only a light kilt of white cloth, and her bare shoulder and arm, turned to me, were smooth as satin and of the most exquisite proportions. Her feet and hands, small and delicately made, might have been envied by a princess, and Phidias himself could have produced in cold marble nothing one-half so lovely as her young breast, bared in all innocence. In her face, I saw sweetness and strength. (*MOB* 139)

Dans cette rencontre, au bord d'une rivière que Byam renomme Withycombe pour lui-même, Tehani est présentée comme charmante et innocente, s'amusant dans l'eau. Son caractère enfantin est particulièrement mis en avant et donne l'impression qu'elle n'est qu'une jeune fille à peine sortie de l'enfance — elle reste objectifiée, elle est un objet de désir et de fantasme. Elle n'est pas totalement femme mais n'est pas décrite comme étant une petite enfant non plus. Elle

---

<sup>88</sup> J'aimerais remercier Régina Suen Ko, traductrice et interprète en tahitien et en français du Service de la traduction et de l'interprétariat de Polynésie française, qui a attiré mon attention sur les autres termes et définitions associés au mot *hani*, relevant d'ailleurs qu'en *reko pakumotu*, *hani* signifie « stimulation orale des organes sexuels », *hahani* désigne tout acte sexuel oral et *hanihani* « caresser érotiquement » (d'après J.F. Stimson et D.S. Marshall, *A Dictionary of Some Tuamotuan Dialects of the Polynesian Language*, 117). Elle suppose que le sens du mot *hani* en tahitien devait être similaire avant qu'il ne change au fur et à mesure que les mœurs changent avec l'introduction du Christianisme et la création du *Fare Vana'a* avec en son sein des personnes proches des sphères religieuses, catholiques et protestantes notamment. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de consulter d'autres ouvrages plus anciens définissant le mot *hani*.

n'est pas vue et perçue comme une individu ayant son propre caractère et sa propre personnalité mais sera toujours perçue à travers le prisme érotique des écrits de Bougainville.

Son importance dans la narration ne dure que le temps du séjour de Byam et comme beaucoup d'autres idylles, elle disparaît ou meurt. La Tahitienne souvent choisie est vierge et son premier amour est le voyageur européen. À peine sortie de l'enfance, elle est initiée à la sexualité et au sentiment amoureux par le voyageur venu d'ailleurs. Elle est avant tout un fantasme, plus qu'un véritable amour : Tehani finit abandonnée avec un enfant sous les bras — comme le rappelle Faessel, « abandonnée par l'Européen qui retourne chez lui, il ne lui reste plus qu'à pleurer, ou, mieux encore, à mourir, ce qui met fin à toute responsabilité de la part de l'Européen » qui ne ressent peut-être que rapidement des remords puisqu'il l'aura vite oubliée. Elle va un peu plus loin en suggérant une tension entre les pulsions de vie et les pulsions de mort : « l'Européen représente la civilisation qui tue, la vahiné ne peut être acceptée ni dans la société coloniale, ni dans la société occidentale » (Faessel 148). En effet, lorsque Byam remet pied à Tahiti, Tehani est morte depuis longtemps semble-t-il, tout souvenir d'elle est effacé. S'il reste toutefois la fille qu'ils ont eu ensemble, Byam ne fait pas l'effort de se faire connaître comme son père et clôt ainsi sa vie à Tahiti.

Depuis les premiers contacts entre Océaniens et Européens, des transformations profondes et significatives ont pu être observées au sein des sociétés océaniques<sup>89</sup> ; c'est à partir de ces premières observations et du constat que ces sociétés étaient en réalité bien plus complexes que les Européens ne le pensaient qu'une logique de sauvegarde va se créer pour tenter de reconstituer cette société et sa culture ancestrale. Les travaux de Cook et Bougainville serviront notamment de référence pour tenter de reconstituer le Tahiti d'antan. Beaucoup<sup>90</sup> continueront d'évoquer le mythe de Tahiti dont Bougainville était le créateur mais en signalant le caractère illusoire puisqu'une telle société, d'apparence si parfaite aux yeux de certains, sera vouée à disparaître, la faute à l'influence de la présence européenne dans le Pacifique.

Nordhoff et Hall dépeignent également en fin de roman une île ravagée par les maladies et les armes à feu introduites par les Européens qui déciment les populations locales en même temps qu'ils bouleversent les rapports de force d'un point de vue local et les traditions ancestrales. La conversion au Christianisme se fera plus aisément plus tard, dans le courant du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>89</sup> Changements observés par James Cook, William Ellis, Jules-Sébastien-César Dumont D'Urville, Antoine Moerenhout, Victor Segalen et Henry Adams, pour n'en citer que quelques-uns.

<sup>90</sup> Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde* ; Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville* et Victor Segalen, *Les Immémoriaux*.

siècle lorsque les Polynésiens se rendent compte que leurs doléances ne sont pas entendues ou satisfaites par leurs dieux et se tournent alors vers le Dieu chrétien — alors que les modes de guérison et médicaments européens sont en réalité ce qui permettent de guérir les maladies qui se répandent parmi la population. Quant aux armes à feu, durant le long séjour des mutins du *Bounty* à Tahiti avant l'arrivée du *Pandora*, elles auront permis à la dynastie des Pōmare d'étendre leur autorité et leur pouvoir sur l'île. À travers le regard de Byam, le lecteur découvre un désastre.

Selon Faessel, ce mythe se transpose depuis, d'une œuvre littéraire à une autre, diffusant une image de Tahiti et des portraits de ses habitants créés par les Occidentaux, premiers voyageurs européens en Océanie, pour les Occidentaux des siècles suivants mais également d'aujourd'hui encore. Cet imaginaire alimente théories et fantasmes divers — si certains auteurs contemporains, par exemple Chantal T. Spitz, souhaitent mettre un terme à cette image jugée péjorative car empreint de préjugés et stéréotypes, d'autres se l'approprient pour d'autres fins, le secteur du tourisme étant le premier à se réjouir de cette image édulcorée pour ses campagnes commerciales.

## Conclusion

J'ai tâché à travers ce mémoire d'exposer les différentes formes de violence des deux premiers tomes de la trilogie du *Bounty* écrites par James Norman Hall et Charles Nordhoff pour les confronter et en m'intéressant à la manière dont ces dernières interagissent entre elles pour créer un schéma narratif en réalité répliqué à l'écrit depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Nordhoff et Hall ne se sont pas simplement attelés à raconter le *Bounty* — ils ont fictionnalisés un événement historique en reprenant des motifs littéraires déjà existants. Certaines de ces formes de violence sont proéminentes — les tempêtes, la vie de marin, le comportement de Bligh, le chat-à-neuf-queues — et viennent en occulter d'autres — la mission-même du *Bounty*, la manière dont les Tahitiens et les Tahitiennes sont perçus par les personnages britanniques, leur environnement et leur culture.

J'ai fréquemment utilisé le terme « Océaniens » — dérivé du mot « Océanie » est inventé par un cartographe, Adrien-Hubert Brué pour désigner les territoires situés dans l'Océan Pacifique — le Grand Océan — il désigne les personnes qui habitent les territoires insulaires d'Océanie. Il sous-entend un lien particulier voire viscéral qui unit ces personnes à leur environnement,

considéré comme hors du commun par les Européens habitués à de grandes étendues terrestres. L'océan est un environnement fascinant : il est, aux yeux des Occidentaux, un lieu de tous les dangers ; en usant du *topos* littéraire de la tempête, Nordhoff et Hall dépeignent l'environnement marin comme un milieu nécessairement dangereux où l'humain en ressort blessé et affaibli, s'il parvient à échapper à la mort. En privilégiant le point de vue occidental, ils omettent de préciser, à travers les observations dressées par Byam sur les Tahitiens et leur culture, ce lien viscéral qui les unit. Ils omettent de rendre compte de la pluralité de points de vue, donne l'impression que leur personnage principal a « traversé la plage » mais en réalité il ne l'a fait que superficiellement.

Nous avons vu que le voyage en mer fascine Byam dès le début de *Mutiny on the Bounty* puisque c'est une expédition longue et périlleuse dans une destination lointaine et encore peu connue des Européens : Tahiti. La mission qui lui est donnée paraît noble et est présentée comme d'un intérêt majeur pour l'empire britannique. Une fois les amarres larguées et en mer, le retard accumulé à Spithead a pour conséquence de devoir naviguer sous d'horribles conditions météorologiques à travers l'Atlantique et notamment sous le continent américain, dans le détroit de Magellan. Vent, froid, tempête, pluie et jet d'eau de mer se mêlent dans un spectacle grandiose et effrayant dans lequel l'équipage du *Bounty* est à la merci des forces de la mer, les obligeant à changer de routes et à faire marche arrière pour arriver à bon port. Cette dangereuse traversée ne dure heureusement pas longtemps avant que Bligh ne se décide à changer de cap et l'arrivée dans l'océan Pacifique et ses mers calmes apporte du baume au cœur des marins épuisés et malades.

Ceci n'est qu'un premier aperçu de la vie de marin puisque la prochaine tempête a lieu lorsque Byam et ses camarades du *Bounty*, accusés d'être des mutins, sont prisonniers à bord du *Pandora* alors que ce dernier s'écrase contre la barrière de corail au nord de l'Australie. Tandis que le navire se fait avaler lentement par une mer déchaînée, les prisonniers se battent pour qu'on les libère à temps dans une expérience qui paraît interminable. De justesse, ils arrivent à se libérer à l'exception de quatre des leurs. Ça n'est qu'une fois le *Pandora* est engouffré dans les profondeurs obscures de la mer que le calme revient lentement. Mais alors son équipage, ou du moins ceux ayant survécu, sont livrés à eux-mêmes. Se répète alors plus ou moins l'incroyable épopée de Bligh et ses loyalistes après la mutinerie du *Bounty*. Le trajet dans des embarcations de fortune jusqu'à Timor dure dix longs mois au cours desquels l'état de santé de chacun se dégrade rapidement.

Encore une fois, Byam, de par son inexpérience en mer, a un ressenti tout particulier auquel le lecteur se rattache car pour les deux, l'expérience est nouvelle. L'environnement marin est alors apprécié uniquement sous le regard de Byam et ses tragiques expériences.

J'ai inclus également dans cette partie des passages de *Men Against the Sea* puisque les aléas de la traversée en mer sont, dans ce tome, d'autant plus révélateur des craintes associées à l'environnement marin, en tout cas, tel qu'il est perçu par les Occidentaux. Si l'expédition de la chaloupe du *Bounty* à travers l'ouest du Pacifique n'est fatale que pour un seul homme jusqu'à destination, elle a raison de trois autres marins : trop affaiblis par la traversée, William Elphinstone, Peter Lenkletter et Thomas Hall succombent de leur état de faiblesse et des maladies tropicales.

Si l'environnement a effectivement son lot de surprises et de dangers, il n'en est pas moins du navire. Un navire comme le *Bounty* est la possession du roi et l'équipage à bord à son service et à celui de l'empire. Comprendre les violences à bord du navire du *Bounty* requiert d'abord d'étudier l'espace physique du navire. Michel Foucault, lorsqu'il développe son concept d'hétérotopie, considère le bateau comme l'hétérotopie par excellence, c'est-à-dire que l'espace clos du bateau qui flotte au milieu de l'océan est un espace habité par des personnes vivant en isolement complet, en autarcie, renfermés sur eux-mêmes et sur le microcosme qu'est cet habitat hors du commun. Ces personnes vivent au miroir de la société d'où ils viennent puisqu'est recréée à bord du navire une hiérarchie stricte où chacun a sa place et doit la respecter. Cette hiérarchie est clairement indiquée avant même que l'intrigue ne se déroule puisqu'elle est énoncée clairement avant le chapitre premier.

Dans l'espace du navire règne une violence disciplinaire tout aussi stricte, qui prend plusieurs formes dont certaines sont plus implicites que d'autres comme les coups de fouet infligé à l'aide du chat-à-neuf-queues. La violence disciplinaire s'applique sur les individus mais en particulier leurs corps qui sont rendus dociles par des méthodes variées. La première méthode consiste en la répartition précise des individus dans un espace clos, fermé sur lui-même et protégé par la monotonie disciplinaire s'attèle à une activité pendant un temps qui lui est imparti. La deuxième méthode est le contrôle rigoureux des activités données à un individu sous la forme d'un emploi du temps strict où chacune des activités est effectuée avec régularité et de façon appliquée : chaque mouvement s'inscrit alors dans un ensemble répété qui devient des manœuvres ; cette monotonie des tâches quotidiennes s'ajoute à la monotonie du paysage et de l'horizon marin, régulier, dépourvu de marqueur sur lequel accrocher son regard. Au beau milieu d'un si vaste océan qui ne prodigue aucune échappatoire à la discipline à bord, les

membres de l'équipage n'ont d'autre choix que de la supporter. La violence disciplinaire oblige aussi parfois à punir par des châtiments corporels rendus publiquement, presque sous la forme d'un spectacle dont le but est d'inspirer la terreur parmi les spectateurs et leur faire prendre conscience de leur rôle de garants de la punition. Il y a toutefois des règles à respecter lorsqu'il s'agissait d'infliger des punitions, auxquelles il fallait s'y plier. Cette démonstration publique sert à assouvir le plein pouvoir du souverain qui rend justice donc dans notre cas, celui du roi George III. Le pouvoir du souverain est représenté par la personne du commandant de bord : Bligh, dont l'autorité prend des allures de tyrannie. Décrit par Bligh, les châtiments ordonnés par Bligh sont presque aléatoires. Toute cette violence, à la fois implicite et explicite, mentale et physique, sert à exacerber les écarts entre les différentes classes de la hiérarchie du navire et à renforcer l'autorité du souverain.

Un autre navire où règne la violence est évidemment le *Pandora* sous le commandement du capitaine Edward Edwards. Lui aussi tyrannique et souhaitant mener sa mission à bien, il se montre violent verbalement et physiquement, encourageant aussi ses officiers à l'être envers les prisonniers du *Bounty* qu'ils ont réussi à rassembler. Leur enfermement dans ce qu'ils surnomment « la boîte de Pandore » (avec pour sous-entendu qu'elle renferme tous les maux de l'humanité) est une forme de torture puisqu'ils sont privés de lumière, d'une hygiène décente et même de communiquer entre eux. La manière dont ils sont traités est dégradante et inhumaine mais rappelle l'emprise du pouvoir colonial sur ses sujets même à des milliers de kilomètres de la mère-patrie.

La mutinerie, présentée comme telle, apparaît alors comme la réponse adéquate et proportionnée à la tyrannie de Bligh. C'est une forme de justice rendue à soi-même, là où les institutions de la marine royale britannique ne savent se montrer efficace. Le nombre inférieur de mutins, ayant tout de même réussi leur insurrection, montre l'ambiguïté de la réussite de la mutinerie puisque le nombre plus élevé de loyalistes n'a pourtant pas permis de l'empêcher. Greg Denning dénonce la théâtralité des institutions navales et le pouvoir mythologisant de l'histoire : l'histoire de la mutinerie du *Bounty* s'est décalquée ailleurs et connaît plusieurs scènes qui ont contribué à répandre certaines idées populaires, comme celle de Bligh étant un véritable tyran dont la malheureuse situation dans laquelle il a été mis n'est en réalité que de sa faute. La réappropriation du navire par les mutins permet de prendre possession des parties jusqu'à présent réservées aux officiers donc à ceux étant les plus hauts placés dans la hiérarchie marine. Par ailleurs, plus la violence est exagérée, plus elle héroïse ceux qui se rebellent contre la discipline ; les mutins, et en particulier Christian, apparaissent comme des héros vaillants ayant rétabli d'une certaine manière la justice et leurs droits.

L'environnement du navire est donc propice à des formes de violences multiples et exagérée par le comportement et les propos du commandant de bord William Bligh, qui dans cette œuvre, du moins dans le premier tome de la trilogie, est décrit comme un véritable tyran. Il représente le pouvoir despotique de la monarchie britannique, qui craint en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, en voyant la monarchie française vivre ses derniers instants et alors que se met en place la Révolution française, de connaître le même destin. Il est toutefois à noter que ce portrait de Bligh diffère du personnage historique : si dans les faits, Bligh était en réalité bien moins violente physiquement, n'ayant recours aux châtiments qu'en de très rares occasions, il est démonisé durant le procès du *Bounty* par les marins retrouvés et accusés de mutinerie pour tenter d'échapper à la pendaison.

Dans les faits, l'autorité de Bligh est bafouée à plusieurs niveaux : d'abord parce qu'il n'est que simple lieutenant et non capitaine du navire, puis parce que l'incompétence de certains de ces hommes et de la Royal Navy elle-même l'empêche d'accomplir sereinement sa mission et enfin parce que dans le navire qui a été réaménagé pour l'excursion, il est obligé de partager son espace personnel avec celui de ses officiers, rendant difficile le respect de la hiérarchie à bord du navire. Historiquement parlant Bligh n'était pas plus violent que d'autres de ses contemporains, il l'était même beaucoup moins. Par contre, il vivait très mal le fait de ne pas avoir été nommé officiellement capitaine ; les perspectives de promotion à son âge diminuaient drastiquement alors qu'il avait espoir à l'issue du troisième voyage de Cook d'être mieux reconnu pour ses excellentes compétences de navigation ; or ce dernier meurt subitement à Hawaï, laissant Bligh devoir faire davantage ses preuves pour obtenir ce qu'il souhaite. Lorsqu'il est nommé pour commander l'expédition du *Bounty*, il voit déjà l'opportunité d'en tirer bon profit pour sa carrière si tout se passait comme prévu et avec succès. C'était sans compter sur l'incompétence d'autres personnes que son plan est alors saboté : d'abord par le retard accumulé à Spithead qui l'empêche de voyager d'ouest en est à travers l'Atlantique tranquillement puis de passer le Cap Horn, ce qui le force à faire marche arrière et à passer sous l'Afrique et l'Australie ; ce retard fait aussi que le *Bounty* rate la saison propice pour récolter les plants d'arbre à pain ; par ailleurs, le chirurgien du navire est un ivrogne qui décède en cours de route et Bligh accorde peu de confiance envers ses officiers pour qu'ils effectuent leurs tâches correctement. Toutes ces petites erreurs de parcours pouvaient coûter cher à Bligh, qui s'appliquait aussi, comme Cook, à veiller à une hygiène générale impeccable pour assurer la sécurité, du moins, sanitaire de tous. Bligh avait donc peu recours aux châtiments corporels et plus souvent aux insultes et à un langage grossier pour tenter de se faire respecter par ses hommes.

Cette réappropriation du personnage historique de Bligh pour servir de justification au recours de la mutinerie est un choix des deux auteurs. Elle permet un meilleur contraste entre celui-ci et le personnage principale Roger Byam qui vit un véritable quiproquo pouvant lui coûter la vie et assure une prise de position certaine du lecteur dans la bataille opposant Bligh et Christian (cette prise de position à la fin du premier tome sera d'ailleurs tempérée avec la lecture du deuxième).

Il est important toutefois de ne pas perdre de vue la mission réelle du *Bounty*. Si les violences physiques et verbales à l'encontre des personnages britanniques décrites dans le roman sont bien mises en évidence par les deux auteurs, il n'en est pas de même pour les personnages non-britanniques. Comme démontrée par Jennifer Newell dans *Trading Nature* (2010), la mission du *Bounty*, celle de transplanter des arbres à pain de Tahiti jusque dans les colonies britanniques dans les Caraïbes, constitue une forme de violence écologique à grande ampleur, mais pas que.

Le choix de l'arbre à pain n'est pas anodin. D'un point de vue européen, depuis les premiers contacts entre Océaniens et Européens, ces derniers ont vite compris l'importance accordée à cet arbre et son fruit, dont le goût une fois cuit rappelle celui du pain. L'appellation « arbre à pain » renvoie donc à l'idée que le pain pousserait naturellement sur un arbre et qu'il n'y aurait qu'à cueillir les fruits et les faire cuire pour le manger, épargnant ainsi les corvées physiques associés à la récolte de blé pour en faire de la farine, etc. D'un point de vue océanien, symboliquement, l'arbre à pain représente l'abondance, la fertilité et la richesse — un rapprochement qui est aussi compris dans le mythe de sa création puisque l'arbre apparaît pour sauver une famille puis une population entière de la famine. Par ailleurs, le retour de la saison d'abondance est marqué par l'apparition des premiers fruits de l'année vers novembre, occasion qui coïncide aussi avec le lever des Pléiades dans le ciel : le *matari'i ni'a*, qui donne aussi lieu à des cérémonies et des rituels.

Pour l'empire britannique, l'arbre à pain apparaît alors comme la solution à un problème de bien plus grande envergure : lorsque l'empire britannique perd ses colonies sur le continent américain, la situation dans les plantations aux Caraïbes empire et une famine s'installe, menaçant les récoltes, la production de sucre et son exportation. Ce ralentissement de la production et de la commercialisation de sucre menace l'économie et la stabilité de l'empire. Les propriétaires de plantations se mobilisent pour exiger une solution : celle-ci finit donc par devenir la mission du *Bounty*.



La mission du *Bounty* s'inscrit donc dans un contexte de domination économique et de suprématie raciale puisque la prospérité de l'empire britannique repose sur l'esclavagisme et donc sur l'exploitation de ressources humaines et naturelles dans un commerce triangulaire dont les trois pôles sont l'Angleterre, les Caraïbes et Tahiti. Elle a également ainsi un impact sur la biodiversité locale de Tahiti et des Caraïbes en plus d'avoir des répercussions sur le système politique de l'île au cours des deux longs séjours du navire avant et après la mutinerie, dont une partie des conséquences est observée par Byam à la fin du roman. L'arbre à pain a servi d'outil pour mener à bien un des nombreux projets coloniaux de l'empire britannique. L'appétit croissant des Occidentaux pour le sucre a entraîné le besoin d'intensifier la culture de la canne à sucre par tous les moyens possibles. Afin de rendre l'entreprise plus rentable et pour des raisons idéologiques fondées sur des *a priori* et des théories racistes infériorisant les personnes à la peau noire, la main-d'œuvre devient rapidement composée d'esclaves, capturés, achetés et déportés des pays d'Afrique.

Si la mission du *Bounty* n'est que peu abordée dans *Mutiny on the Bounty*, c'est pour laisser place à Roger Byam, narrateur et personnage principal qui est par ailleurs le seul personnage de l'équipage dans le roman n'ayant pas existé dans la vraie vie et à bord du *Bounty*. Il remplace Peter Heywood, un aspirant ayant lui aussi été accusé à tort de trahison et de mutinerie puis finalement gracié. Toutefois, quelques différences sont à noter. Comme avancé par Largeaud-Ortega, création complète de ce personnage-narrateur n'est pas anodine non plus : de par son jeune âge, son inexpérience, le milieu socio-économique duquel il vient et ses facilités pour les langues, Byam incarne l'innocence parfaite du jeune aspirant. Par ailleurs, la mise-en-abyme de ce récit sur le *Bounty* dans la narration de Byam alors qu'il est un homme âgé et retraité renforce l'affection que le lecteur peut porter pour lui : il n'y a donc aucun doute sur l'innocence de Byam, surtout face à Bligh alors qu'il est décrit comme un tyran.

La narration de Byam est le passage d'un récit de voyage à un texte littéraire. Son histoire est celui d'un voyage, elle s'apparente parfois à un journal de bord avec ses instructions maritimes sur les conditions de navigation du jour et l'itinéraire traversé tout en étant très intime puisqu'il renferme ses émotions, ses questionnements et ses craintes. Le lecteur voyage depuis son fauteuil en lisant : le récit de voyage mimique le voyage initiatique de Byam (puisque'il fait de lui un homme alors qu'il ne se considérait que comme un jeune homme au début de l'expédition) et le trajet ambulatoire de Byam. Son état d'esprit tout au long du roman tient en haleine le lecteur, crée un système de tensions et de distensions pour ne pas le perdre.

Les « Mers du Sud » ou les « îles des Mers du Sud » est une expression qui a émergé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle après que les passages de navires européens se sont un peu intensifiés et diversifiés. Cette expression fait référence à une conception très romanticisée du Pacifique, le définissant comme une sorte utopie paradisiaque. C'est précisément comme ceci que Byam anticipe son arrivée dans le Pacifique : il y attend déjà une vie calme et prospère sur une île lui offrant tout ce dont il a besoin pour vivre paisiblement. Pourtant, la « découverte » de Tahiti par Byam est plutôt une « re-découverte » de l'île avec pour inspiration les écrits de Wallis, Cook et Bougainville.

Lorsque le *Bounty* arrive enfin dans les Mers du Sud dans un calme reposant, il navigue d'abord dans un labyrinthe d'atolls dans l'archipel des Tuamotu avant de se laisser guider et d'approcher Mehetia puis enfin Tahiti. L'île s'ouvre aux *Bounty* et aux yeux de Byam comme un amphithéâtre qui s'allonge vers les cieux grâce à ces montagnes et ces cascades. La végétation luxuriante, ses lagons et ses rivières la rendent attrayante et accueillante : l'île est un refuge. Les descriptions de Byam sur le paysage tahitien ont une visée purement esthétique, elles dépassent le lecteur car elle présente un lieu qui lui est étranger d'abord mais familier d'autre part grâce au jeu d'intertextualité.

Le retour de Byam marque la fin d'un rêve : il constate avec horreur que l'île a profondément changé après l'intensification des passages de navires européens. La nostalgie de Byam encadre l'œuvre : elle s'ouvre avec sa vie de vieil homme à la retraite se plongeant dans ses souvenirs de jeune homme et se ferme sur lui, encore jeune, qui redécouvre une île dévastée par les conflits entre clans et l'introduction de maladies auxquelles les Tahitiens n'étaient pas immunisés, d'alcool et d'armes à feu.

L'image de la femme tahitienne dans le roman est une projection de l'imaginaire et des fantasmes européens du XVIII<sup>e</sup> siècle qui apparaît dès le deuxième chapitre lorsque Bligh discute avec le capitaine Courtney du navire *Tigress*. Juste avant d'arriver à Tahiti, Byam espère trouver une jeune femme avec qui entretenir une relation, si courte soit-elle. L'image de la jeune tahitienne étant particulièrement avenante et facile à séduire est un motif récurrent dans la littérature sur Tahiti depuis le *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine de Bougainville puis dans les arts comme la peinture. La rapidité et la facilité avec laquelle tout ceci s'est passé donne l'image d'une vie simple et sans encombre sur une île où l'amour court les rues. L'histoire d'amour qui se tisse entre Byam et Tehani est une idylle, c'est-à-dire une aventure amoureuse, naïve et tendre ; elle n'est pas faite pour durer car le voyageur finit toujours par partir, laissant derrière lui la personne pour qui il a un béguin. L'idylle polynésienne réaffirme le

mythe de la *vahine* puisque la douceur de vie à Tahiti s'accompagne généralement d'une expérience amoureuse.

À travers *Mutiny on the Bounty*, Nordhoff et Hall ont proposé un récit d'aventure palpitant qui met en scène des personnages historiques dans ce qui peut être considéré aisément comme un événement fascinant dans l'histoire de la marine royale britannique — fascinant puisqu'il continue d'être popularisé et intrigue toujours autant le grand public et les chercheurs. Cette œuvre, qui se veut sûrement romantique, suivant un héros dans une épopée et un parcours hors du commun, est une œuvre néanmoins éminemment violente.

Outre les violences explicites et physiques pour la plupart d'entre elles, on peut lire entre les lignes du roman les empreintes d'autres écrits portant sur l'Océanie et Tahiti particulièrement. Les images reprises par Nordhoff et Hall dans leur oeuvre sont créées par les Occidentaux pour les Occidentaux : il s'agit d'une oeuvre écrite pour un public qui recherche la même douceur de vie que Bougainville et que d'autres ont créée après leur séjour à Tahiti.

Les analyses stylistiques de ce présent mémoire sont complimentées par de nombreux rappels du contexte historique dans lequel l'expédition du *Bounty* a eu lieu et celui dans lequel la trilogie de Nordhoff et Hall a été écrite. Les nombreux choix d'écriture des deux auteurs révèlent des formes de violences explicites pour certaines et implicites pour d'autres. Raphaëlle Branche, dans son article « La violence coloniale. Enjeux d'une description et choix d'écriture »<sup>91</sup>, s'intéresse à la violence dans le cadre de la pratique d'historien et la compare à la manière dont le lecteur choisit de se confronter, ou pas, à la violence. Branche en arrive à la conclusion ultime que, de toute manière, « [tout] récit de violence, en effet, fait violence aux lecteurs » (Branche 38). Ici se dresse la distinction entre l'historien, qui rend compte des violences passées à l'écrit, et le lecteur, parfois passif, qui peut se permettre de sauter les lignes qui lui déplaisent voire à refermer le livre. Mais il y a dans la violence quelque chose à affronter, voilà peut-être tout l'enjeu de l'écriture et de la description de la violence qui sont aussi les motivations de l'historien et du lecteur : « cette mise à l'épreuve de notre capacité à lire, à regarder, à se confronter » (Branche 39).

Il est possible d'être touché par le récit de Byam dans *Mutiny on the Bounty* et émerveillé par les prouesses de Bligh et ses loyalistes dans *Men Against the Sea* car cela reste en partie de la fiction mais il nous faut aussi rester vigilant sur la part de réalité mise en avant et celle occultée pour comprendre comment la violence naît et comment elle perdure.

---

<sup>91</sup> Branche, Raphaëlle. « La violence coloniale. Enjeux d'une description et choix d'écriture ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no 19, 19, 2010, p. 29-42.

## Bibliographie

### *Sources primaires*

Nordhoff, Charles, et James Norman Hall. *Men Against the Sea*. Back Bay Looks, Little, Brown and Company, 1934.

### Publiés séparément :

Nordhoff, Charles, et James Norman Hall. *Mutiny on the Bounty*. Back Bay Looks, Little, Brown and Company, 1932.

---. *Pitcairn's Island*. Back Bay Looks, Little, Brown and Company, 1934.

---. *The Bounty Trilogy*. Little, Brown and Company, 1936.

### *Sources secondaires*

Alayrac-Fielding, Vanessa. « Imperialism, Environmentalism and the Politics of Transplantation in Captain Cook's Voyages ». *Etudes anglaises*, vol. 73, n° 4, 2020, p. 391-410.

Alexander, Caroline. *The Bounty: The True Story of the Mutiny on the Bounty*. Harper Perennial, 2003.

Artaud, Héléne. *Immersion. Rencontre des mondes atlantique et pacifique*. Les empêcheurs de penser en rond, 2023.

Ashcroft, Bill, et al., éditeurs. *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literature*. Routledge, 1989.

Balme, Christopher B. « Pacific Overtures: Trumpets, Beaches and Women ». *Pacific Performances: Theatricality and Cross-Cultural Encounter in the South Seas*, Palgrave Macmillan, 2006, p. 19-46.

Baré, Jean-François. *Le malentendu pacifique : Des premières rencontres entre Polynésiens et Anglais et de ce qui s'ensuivit avec les Français jusqu'à nos jours*. Hachette, 1985.

Barrow, John. *The Eventful History of the Mutiny and Piratical Seizure of HMS Bounty, Its Causes and Consequences*. J Murray, 1831.

Beaglehole, J. C. *The Exploration of the Pacific*. Third Edition, Stanford University Press, 1966.

Bligh, William. *A Voyage to the South Seas, Undertaken by Command of His Majesty for the Purpose of Conveying the Breadfruit Tree to the West Indies in His Majesty's Ship the Bounty*. P Wogan, 1792.

- Bligh, William, et Edward Christian. *The Bounty Mutiny*. Édité par R. D. Madison, Penguin Books, 2001.
- Bolhs, Elizabeth A., et Ian Duncan, éditeurs. *Travel Writing 1700-1830. An Antropology*. Oxford University Press, 2005.
- Bolyanatz, Alexander H. *Pacific Romanticism: Tahiti and the European Imagination*. Praeger Publishers, 2004.
- Borofsky, Robert, éditeur. *Remembrance of Pacific Pasts: An Invitation to Remake History*. University of Hawai'i Press, 1984.
- Bougainville, Louis-Antoine. *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile »*. Édité par Jacques Proust, Gallimard, 1771.
- Branche, Raphaëlle. « La violence coloniale. Enjeux d'une description et choix d'écriture ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 19, 19, 2010, p. 29-42.
- Cabantous, Alain, et Gilbert Buti. *Les Mutins de la mer - Rébellions maritimes et portuaires en Europe occidentale (XVIIe-XVIIIe siècles)*. Les éditions du Cerf, 2022.
- Christian, Glynn. *Fragile Paradise: The Discovery of Fletcher Christian, Bounty Mutineer*. Long Riders' Guild Press, 2005.
- Conrad, Joseph. *Typhoon and Other Stories*. Penguin Classics, 1903.
- Conte, Eric, Guillaume Molle, et al. *À la croisée des vagues, Océaniens et Occidentaux : Anthropologie historique de la violence (XVIème-XIXème siècles)*. Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique, 2022.
- Conte, Eric, Bruno Saura, et al. *Une Histoire de Tahiti*. Au vent des îles, 2019.
- Cook, Captain James. *The Journals*. Édité par Philip Edwards, Penguin, 1967.
- Corbin, Alain. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*. Éditions Flammarion, 1988.
- D'Arcy, Paul, éditeur. *Peoples of the Pacific: The History of Oceania to 1870*. Routledge, 2008.
- , éditeur. *The People of the Sea: Environment, Identity, and History in Oceania*. University of Hawai'i Press, 2006.
- Daws, Gavan. *Un rêve d'îles. Voyages à la découverte de soi dans les mers du sud*. Traduit par Henri Theureau, Première édition, 'Ura Editions, 2013.
- Defoe, Daniel. *Robinson Crusoe*. 1718.
- Dening, Greg. *Le Bounty. Passions, pouvoir, théâtre : histoire d'une mutinerie*. Traduit par Brice Matthieussent, Anacharsis, 2023.
- . *Mr Bligh's Bad Language: Passion, Power and Theatre on the Bounty*. New edition, Cambridge University Press, 2010.

- . *Beach Crossings: Voyaging across Times, Cultures, and Self*, Melbourne, Melbourne University Publishing, 2004.
- Dictionnaire Tahitien – Français. Fa’atoro parau tahiti – farāni*. Fare Vana’a, [1999] 2017.
- Diderot, Denis. *Supplément au voyage de Bougainville*. Gallimard, 1789.
- Douglas, Bronwen. *Science, Voyages, and Encounters in Oceania 1511-1850*. Palgrave Macmillan, 2014.
- Douglas, Bronwen, et Chris Ballard, éditeurs. *Foreign Bodies: Oceania and the Science of Race 1750-1940*. ANU Press, 2008.
- Du Rietz, Rolf. *Peter Heywood’s Tahitian Vocabulary and the Narrative by James Morrison: Some Notes on their Origin and History*. Dahlia Books, 1986.
- Edmond, Rod. *Representing the South Pacific: Colonial Discourse from Cook to Gauguin*. Cambridge University Press, 1997. *Cambridge University Press*, <https://doi.org/10.1017/CBO9780511581854>.
- Edmond, Rod, et Vanessa Smith, éditeurs. *Islands in History and Representation*. First edition, Routledge, 2003.
- Faessel, Sonia. *Vision des îles : Tahiti et l’imaginaire européen, du mythe à son exploitation littéraire (XVIIIe-XXe siècles)*. L’Harmattan, 2006.
- Fanon, Frantz. *The Wretched of the Earth*. Édité par Jean-Paul Sartre, Traduit par Constance Farrington, Penguin, 2001.
- Ferdinand, Malcolm. *Une écologie décoloniale. Penser l’écologie depuis le monde caribéen. Anthropocène* Seuil, Seuil, 2019.
- Finney, Ben R., éditeur. *Pacific Navigation and Voyaging*. Polynesian Society Memoir, 1976.
- FitzSimons, Peter. *Mutiny on the Bounty: A saga of sex, sedition, mayhem and mutiny, and survival against extraordinary odds*. Little, Brown and Company, 2019.
- Foucault, Michel. « Des espaces autres. Hétérotopies. » *Michel Foucault, Info.*, 1967, <https://foucault.info/documents/heterotopia/foucault.heteroTopia.fr/>.
- . *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Gallimard, 1993.
- Foulke, Robert. *The Sea Voyage Narrative*. Routledge, 2002.
- Frost, Alan. *Mutiny, Mayhem, Mythology: Bounty’s Enigmatic Voyage*. Sydney University Press, 2018.
- Gannier, Odile. *Le Roman maritime. Emergence d’un genre en Occident*. Presses de l’Université Paris-Sorbonne, 2011.

- Gay, Julier. « L'île est un théâtre : concentration spatiale et dramatisation de l'écriture romanesque dans la fiction insulaire de R. L. Stevenson ». *Écrire et vivre les insularités : Inspirations littéraires*, par Catherine Pélage et al., Paradigme, 2022, p. 291-306.
- Gell, Alfred. *Wrapping in Images: Tattooing in Polynesia*. Oxford University Press, 1993.
- Genette, Gérard. *Figures III*. Seuil, 1972.
- . *Palimpsestes, La Littérature au Second Degré*. Seuil, 1982.
- Hall, James Norman. *My Island Home: An Autobiography*. Mutual Publishing Company, 1952.
- Hau'ofa, Epeli. *We Are the Ocean: Selected Works*. University of Hawai'i Press, 2008.
- Hawkesworth, John. *An Account of the Voyages Undertaken by the Order of His Present Majesty for Making Discoveries in the Southern Hemisphere: And Successively Performed by Commodore Byron, Captain Wallis, Captain Carteret, and Captain Cook, in the Dolphin, the Swallow, and the Endeavour*. W. Strahan, 1773.
- Henry, Teuira. *Mythes tahitiens*. Édité par Alain Babadzan, Traduit par Bertrand Jaunez, L'Aube des Peuples, Gallimard, 1993.
- . *Tahiti aux temps anciens*. Traduit par Bertrand Jaunez, Société des Océanistes, 1928.
- Homère. *L'Odyssée*. Traduit par Victor Bérard, Gallimard, 1571.
- Howe, K. R. *Nature, Culture, and History: The « Knowing » of Oceania*. University of Hawai'i Press, 2000.
- Jakobson, Roman. « Linguistiques et Poétiques ». *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963.
- James Norman Hall and Charles Nordhoff - World War I Centennial*. <https://www.worldwar1centennial.org/index.php/stories-of-the-flyers/1077-james-norman-hall-and-charles-nordhoff.html>. Consulté le 4 mars 2023.
- Jolly, Margaret, et al., éditeurs. *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence*. ANU Press, 2009. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/j.ctt24h8jn>.
- Kahn, Miriam. *Tahiti Beyond the Postcard: Power, Place, and Everyday Life*. University of Washington Press, 2011.
- Klein, Bernhard, et Gesa Mackenthun, éditeurs. *Sea Changes: Historicizing the Ocean*. Routledge, 2004.
- Lacabanne, Sonia. *Les premiers romans polynésiens. Naissance d'une littérature polynésienne de langue anglaise*. Publication de la Société des Océanistes, 1992.
- Largeaud-Ortega, Sylvie. *The Bounty from the Beach*. ANU Press, 2018. [press.anu.edu.au, https://doi.org/10.22459/BB.10.2018](https://doi.org/10.22459/BB.10.2018).
- Le Huenen, Rolan. *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Sorbonne PUPS, 2015.

- Liebersohn, Harry. *The Travelers' World: Europe to the Pacific*. Harvard University Press, 2008.
- Luangphinit, Seri. « Tropical Fevers: "Madness" and Colonialism in Pacific Literature ». *The Contemporary Pacific*, vol. 16, n° 1, 2004, p. 59-85.
- Margueron, Daniel. *Tahiti dans toute sa littérature*. Editions L'Harmattan, 1991.
- Marks, Kathy. *Lost Paradise: From Mutiny on the Bounty to a Modern-Day Legacy of Sexual Mayhem, the Dark Secrets of Pitcairn Island Revealed*. Free Press, 2009.
- Maxton, Donald A. *Chasing the Bounty: The Voyages of the Pandora and Matavy*. McFarland & Co Inc, 2020.
- Melville, Herman. *Moby Dick*. Édité par Tony Tanner, Oxford University Press, 1851.
- . *Omoo*. Penguin Classics, 1847.
- . *Typee: A Peep at Polynesian Life*. Reprint edition, Penguin Classics, 1846.
- . *White-Jacket; or, The World in a Man-of-War*. 1850.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*. Folio, 1957.
- « Mémorial de l'Escadrille Lafayette - Histoire analysée en images et œuvres d'art ». *L'histoire par l'image*. Consulté le 25 février 2023.
- Merle, Robert. *L'Île*. Gallimard, 1962.
- Milton, John. *Paradise Lost*. Reissue édition, Penguin Classics, 1667.
- Morrison, James. *Journal de James Morrison, second maître à bord de la « Bounty »*. Traduit par Bertrand Jaunez, Société des Océanistes, 1935.
- Mutiny on the Bounty*. Réalisé par Lewis Milestone, Metro-Goldwyn-Mayer, 1962.
- Najita, Susan Y. « Introduction: toward a decolonizing reading praxis ». *Decolonizing Cultures in the Pacific: Reading History and Trauma in Contemporary Fiction*, par Susan Y. Najita, Routledge, 2006.
- Newell, Jennifer. *Trading Nature: Tahitians, Europeans, and Ecological Exchange*. First edition, University of Hawai'i Press, 2010.
- Norton, Matthew. « Temporality, Isolation, and Violence in the Early Modern English Maritime World ». *Eighteenth-Century Studies*, vol. 48, n° 1, 2014, p. 37-66.
- Obeyesekere, Gananath. *The Apotheosis of Captain Cook: European Mythmaking in the Pacific*. University of Hawai'i Press, 1992.
- Oches, Matthew L. *The Skin of Modernity: Primitivism and Tattooing in Literature*. 2015. Thesis. [deepblue.lib.umich.edu](http://deepblue.lib.umich.edu/handle/2027.42/111452), <http://deepblue.lib.umich.edu/handle/2027.42/111452>.
- Oliver, Douglas. *Ancient Tahitian Society*. University of Hawai'i Press, 1974.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. Routledge, 1992.



- Rallu, Jean-Louis. « Pre- and Post-Contact Population in Island Polynesia Can Projections Meet Retrodictions? » *The Growth and Collapse of Pacific Island Societies: Archaeological and Demographic Perspectives*, édité par Patrick Vinton Kirch et Jean-Louis Rallu, University of Hawaii Press, 2007.
- Rennie, Neil. *Far-Fetched Facts: The Literature of Travel and the Idea of the South Seas*. Clarendon Press, 1995.
- Rigo, Bernard. *Lieux-dits d'un malentendu culturel*. Au vent des îles, 2013.
- Riveline, Éva. *Tempêtes en mer : Permanence et évolution d'un topos littéraire*. Editions Classiques Garnier, 2015.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Essais littéraires, Folio, 1755.
- Rutter, Owen, éditeur. *The Court Martial of the « Bounty » Mutineers*. Golden Gockerel Press, 1931.
- , éditeur. *The Log of the Bounty: Being Lieutenant William Bligh's Log of the Proceedings of His Majesty's Armed Vessel Bounty in a Voyage to the South Seas, to Take the Breadfruit from the Society Islands to the West Indies*. Golden Gockerel Press, 1937.
- , éditeur. *The Voyage of the Bounty's Launch as related in William Bligh's Despatch to the Admiralty and the Journal of John Fryer*. Golden Gockerel Press, 1934.
- Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. Vintage, 1994.
- . *Orientalism*. Reprinted with a new preface, Penguin Books, 1978.
- Salmond, Anne. *L'Île de Vénus : les Européens découvrent Tahiti*. Traduit par Jean-Pierre Durix, Au vent des îles, 2009.
- Saura, Bruno. *Histoire et mémoires des temps coloniaux en Polynésie française*. Au vent des îles, 2015.
- Smith, Vanessa. *Intimate Strangers: Friendship, Exchange and Pacific Encounters*. Cambridge University Press, 2010.
- . *Literary Culture and the Pacific. Nineteenth-Century Textual Encounters*. Cambridge University Press, 1998.
- Smith, Vanessa, et Nicholas Thomas, éditeurs. *Mutiny and Aftermath: James Morrison's Account of the Mutiny on the Bounty and the Island of Tahiti*. University of Hawai'i Press, 2013.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. « Can the Subaltern Speak? » *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, édité par Patrick William et Laura Chrisman, Harvester Wheatsheaf, 1993.

- Staszak, Jean-François. « Voyage et circulation des images : du Tahiti de Loti et Gauguin à celui des voyageurs ». *Sociétés & Représentations*, vol. 21, n° 1, 2006, p. 79-99. *Cairn.info*, <https://doi.org/10.3917/sr.021.0079>.
- Stevenson, Robert Louis. *Treasure Island*. Penguin Books, 1883.
- Stoler, Ann Laura, et Frederick Cooper. *Repenser le colonialisme*. Traduit par Christian Jeanmougin, Payot & Rivages, 2013.
- Sven, Wahlroos. *Mutiny and Romance in the South Seas: A Companion to the Bounty Adventure*. Salen House Publishers, 1989.
- Taylor, James. *Picturing the Pacific: Joseph Banks and the shipboard artists of Cook and Flinders*. Adlard Coles, 2018.
- Tcherkézoff, Serge. *Polynésie/Mélanésie : L'invention française des « races » et des régions de l'Océanie*. Au vent des îles, 2013.
- . *Tahiti 1768 : Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*. Au vent des îles, 2004.
- Verne, Jules. « Les Révoltés de la Bounty ». *Musée des familles. Lectures du soir*, édité par Jules Hetzel, 1879.
- Walcott, Derek. « The Sea Is History ». *Selected Poems*, Faber and Faber, 2007.
- Walder, Dennis. « Introduction: The Persistence of Nostalgia ». *Postcolonial Nostalgias Writing, Representation and Memory*, Routledge, 2011.
- Walvin, James. *Histoire du sucre, histoire du monde*. Traduit par Philippe Pignarre, La Découverte, 2020.
- Williams, John. *A Narrative of Missionary Enterprises in the South Sea Islands: With Remarks Upon the Natural History of the Islands, Origin, Languages, Traditions, and Usages of the Inhabitants*. Cambridge University Press, 2010, <https://doi.org/10.1017/CBO9780511695926>.